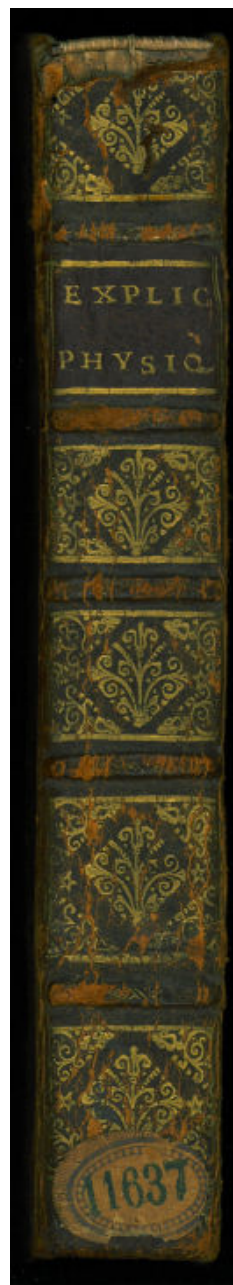
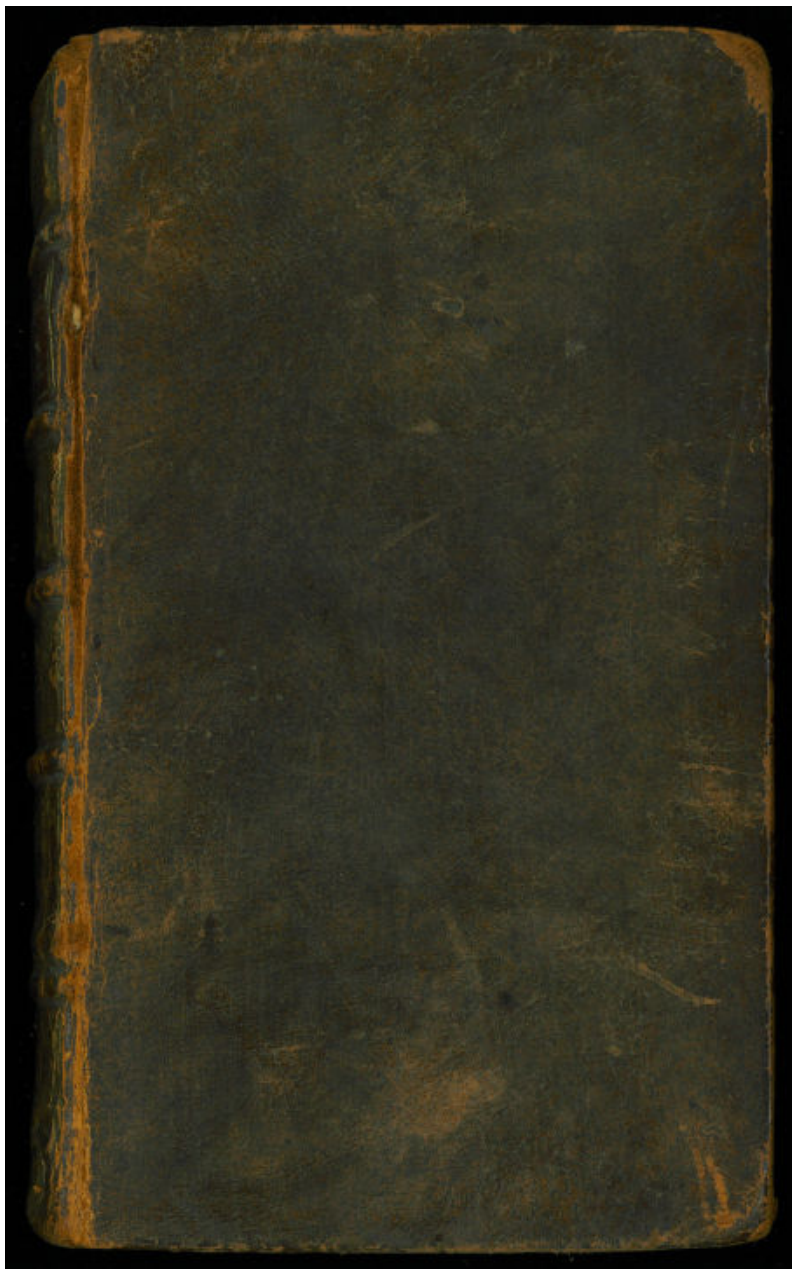


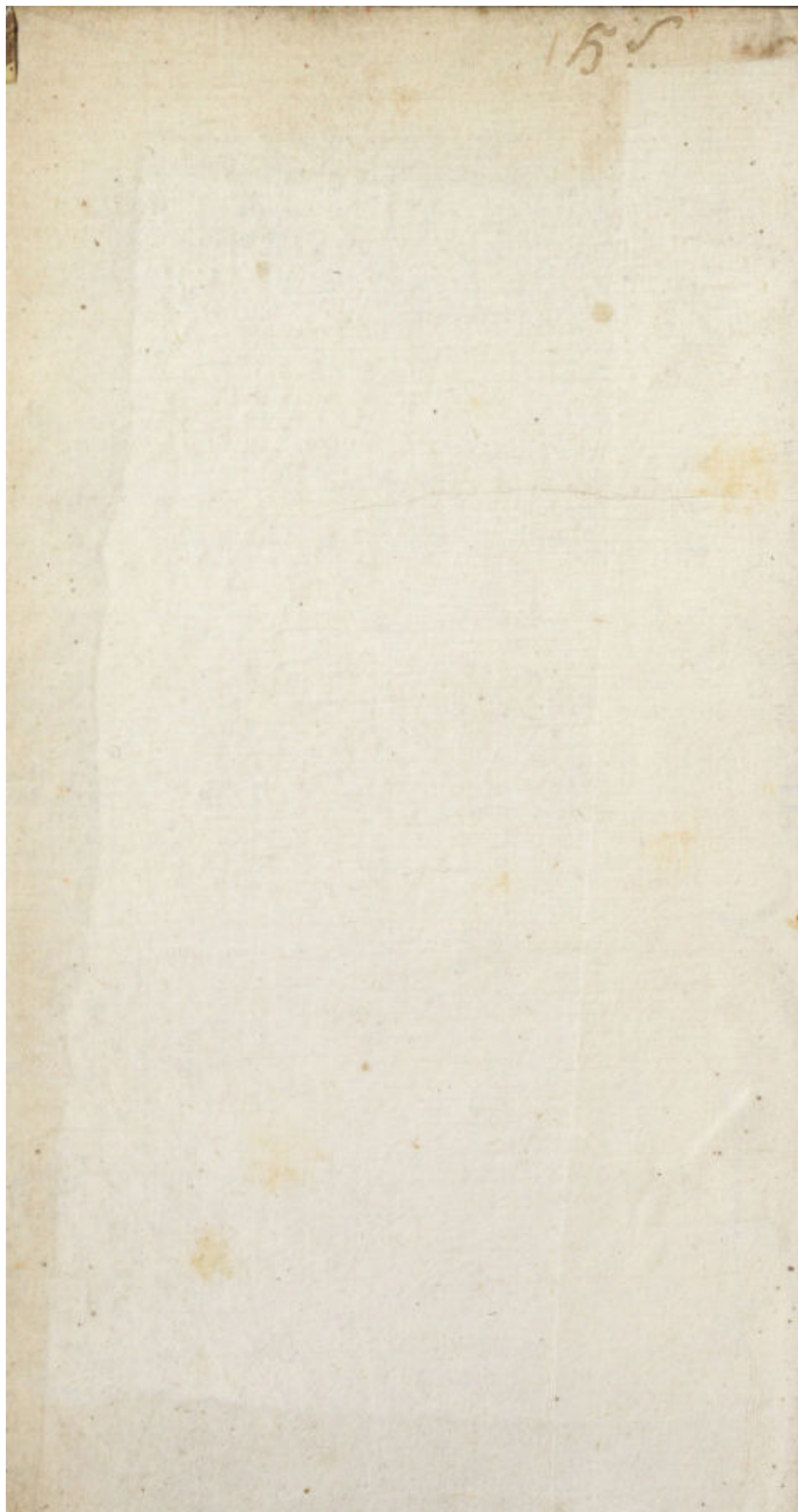
Hecquet, Philippe. Explication physique et mechanique des effets de la saignée, & de la boisson, dans la cure des maladies. Avec une réponse aux mauvaises plaisanteries que le journaliste de Paris a faites sur cette explication de la saignée

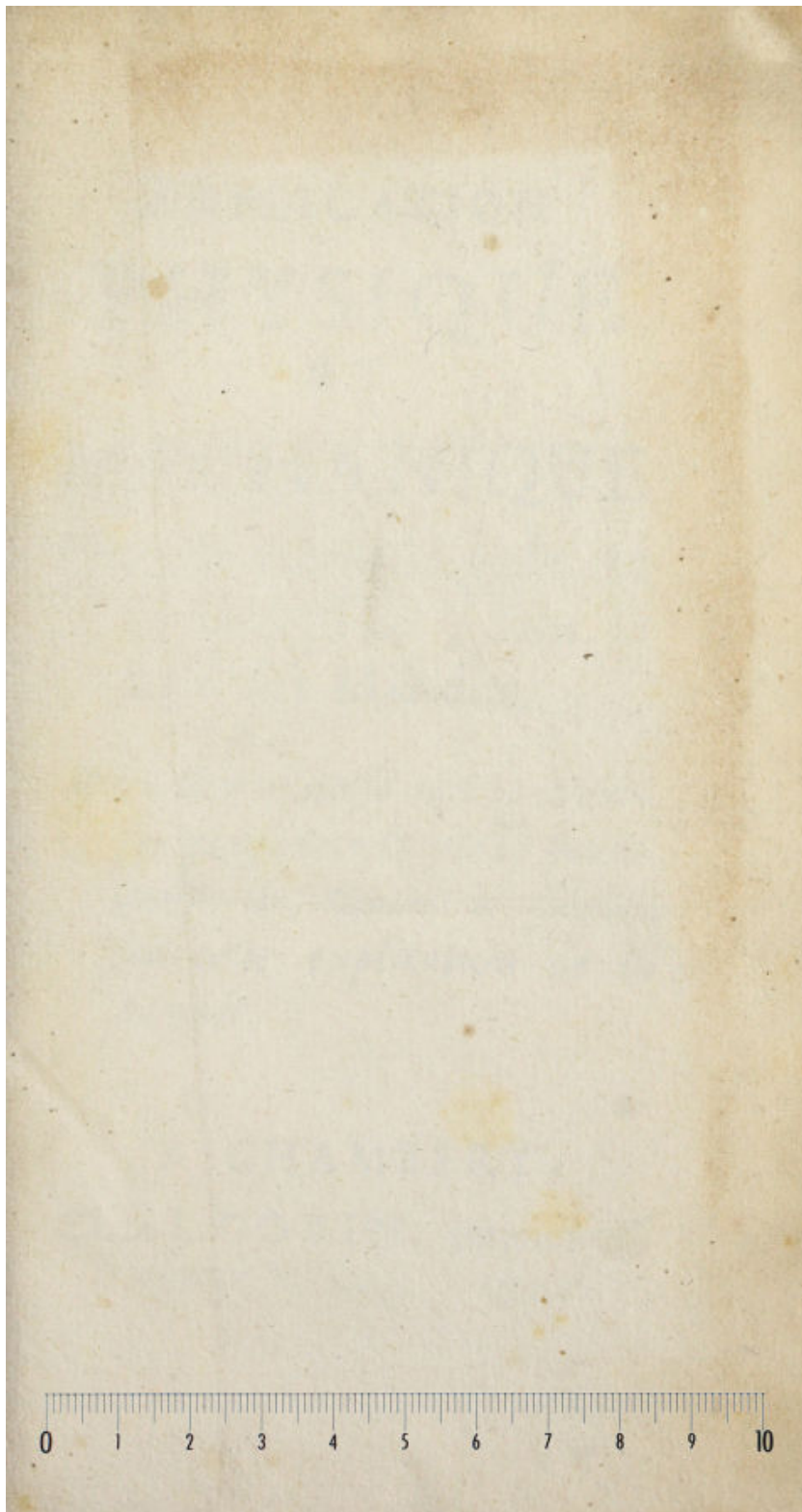
A Chambéry, chez J. Gorin, imprimeur, devant le sénat, 1707.

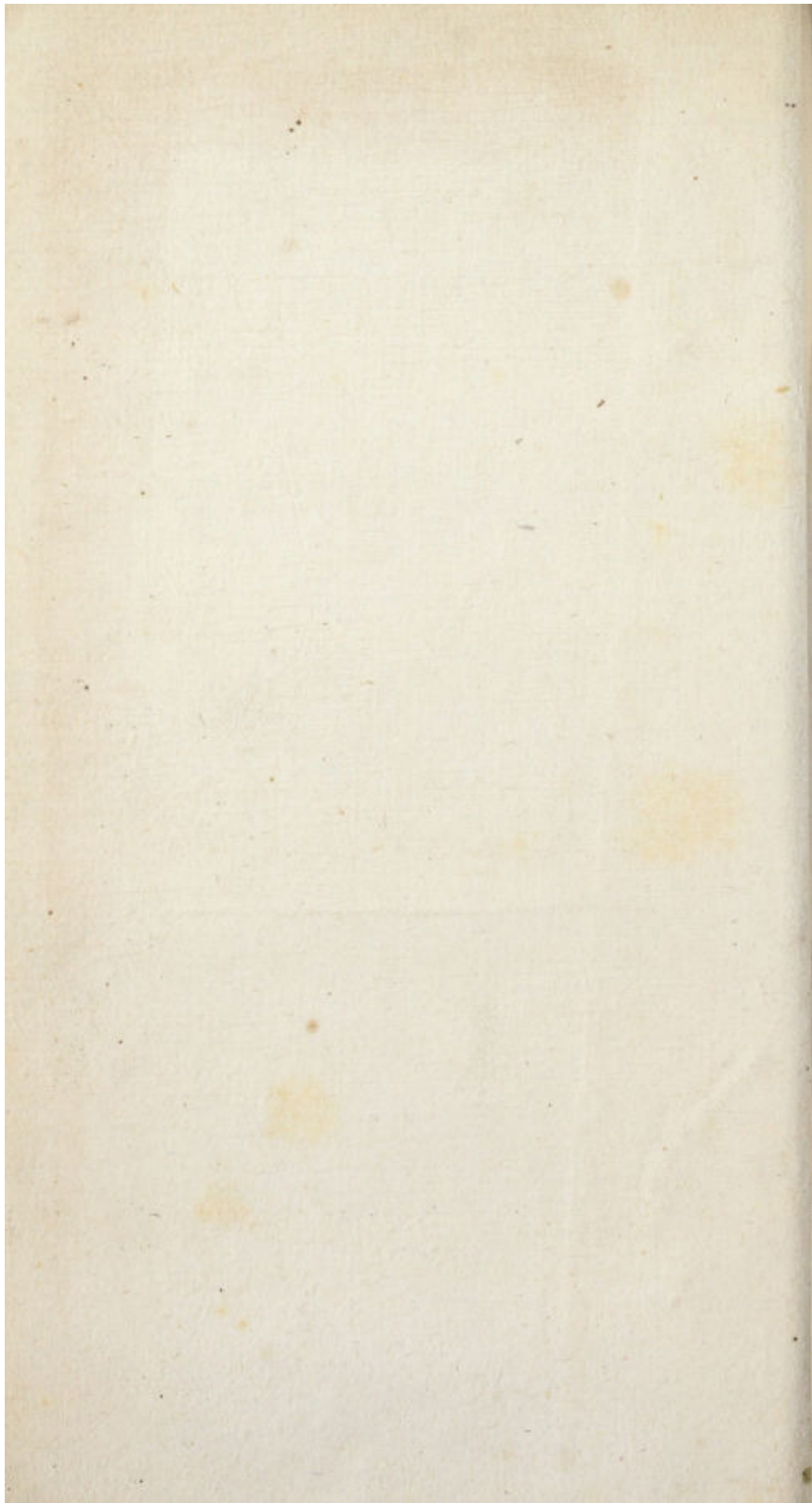
Cote : BIU Santé Pharmacie 11637











Ph. Hecquet.

11637

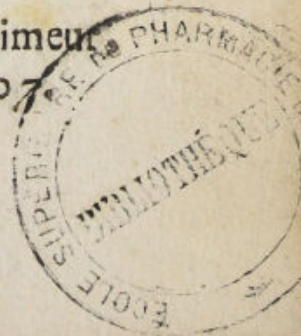
EXPLICATION
PHYSIQUE
ET
MECHANIQUE

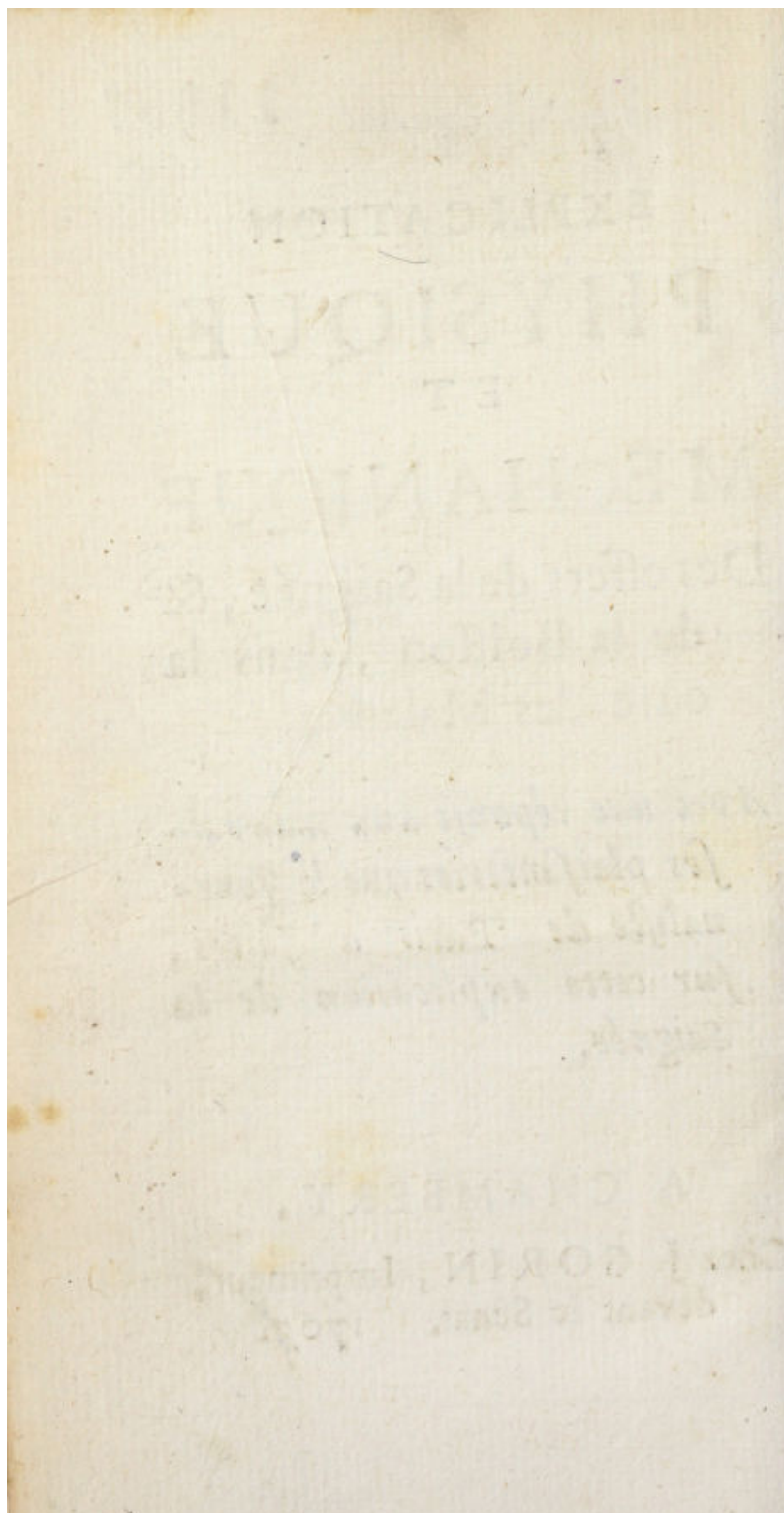
Des effets de la Saignée, &
de la Boisson, dans la
cure des Maladies.

*Avec une réponse aux mauvai-
ses plaisanteries que le Jour-
naliste de Paris a faites,
sur cette explication de la
Saignée.*

A CHAMBERY,

Chez J. GORIN, Imprimeur
devant le Sénat. 1707





P R E F A C E.

*Où l'on rend compte de l'occasion &
des aventures de cet Ouvrage.*

CET Ouvrage est composé de deux Theses différentes en apparence, mais qui se ressemblent, comme on le verra par la conformité de leurs principes, par les tems où elles ont été soutenues aux Ecoles de Medecines de Paris; par la méthode qu'on y a suivie, par le but enfin qu'on s'y est proposé. Quoique la variété des systèmes qui inondent aujourd'hui le monde se fût aussi fait sentir en Medecine, & que les notions en parussent changées, les expressions demeuroient cependant presque les mêmes que par le passé dans la bouche des Medecins.

Si pour expliquer le general des maladies, ils employoient les termes de souffres & de sels, &c. d'acides

P R E F A C E.

& d'alcali, ils se trouvoient encore réduits à la nécessité de faire revivre ceux de bile, de serosité, de pituite, enfin d'humours & d'ordures gluante, visqueuses & croupissantes dans les premières voyes, quand ils avoient à tirer leurs indications, ou à bâtir le plan de la cure d'une maladie. La commodité de ces idées, la facilité que tout le monde y trouvoit, d'anciens préjuges que la Philosophie nouvelle n'avoit pû effacer, l'habitude enfin qu'on s'étoit faite de cette sorte de jargon, tout cela ensemble avoit mis ce systême au goût de tout le monde : on l'aimoit, & le Medecin comme le peuple lui donnoit sa confiance. A la bonne heure qu'on s'en contentât, si l'interêt des malades & de la verité n'en eût point souffert. Mais les Sçavans de nos jours en ont senti le foible & le faux ; ils ont reconnu le piège que rendoit à la santé l'opinion qui établissoit les cau-

P R E F A C E.

tes des maladies uniquement dans les humeurs, & c'est le premier pas qu'ils ont fait vers la verité cachée jusqu'à lors. Ils ont compris encore que les parties solides qui contiennent les humeurs, façonnées comme elles sont, avec tant d'art & de justesse, devoient avoir bonne part dans tous les maux qui nous arrivent. Enfin, on est parvenu à reconnoître que ce qu'on appelle esprits dans nos corps, cette sorte de liqueur fine & imperceptible qu'on ne sçauroit ne pas reconnoître, mais qui ne se laisse ni toucher, ni voir, que ces esprits, dis-je, si finement travaillez & si universellement répandus par tout le corps, devoient agir puissamment sur lui & sur ses organes. On s'est donc persuadé que ces *matieres grossieres, terrestres & croupissantes*, souvent imaginées & toujours fausement reconnues pour les causes de nos maladies, n'en étoient au plus

P R E F A C E

que les produits, les effets & les suites, & qu'il étoit tems d'élever l'esprit humain au dessus d'idées si basses, si matérielles, & sur tout si fausses & si trompeuses en Médecine.

On s'est mis à étudier la nature dans la nature même; & pour ne plus employer des observations étrangères au corps humain pour en pénétrer les ressorts & en développer l'œconomie, on s'est mis à calculer ses forces, à méditer ses mouvemens, à suivre ses regles. Tant de merveilles qu'on a découvertes dans la structure de ses parties, tant de force dans ses organes, tant de justesse dans ses opérations, tant de constance, de régularité, de symétrie dans la santé, ont donné à penser que les maladies pourroient bien n'être que des écarts des égaremens; en un mot un défaut d'uniformité & de consonance entre toutes ces par-

PREFACE.

ties, entre le sang & les viscères, entre les solides & les liqueurs. On a donc conclu, que puisque la santé ne consistoit que dans un juste rapport des liquides avec les solides, dans la convenance réciproque des uns avec les autres, dans la liberté de leurs mouvemens & dans les secours mutuels qu'ils se prêtent, que la santé elle-même n'étoit qu'une sorte de proportion, de convenance & d'équilibre, qu'il ne falloit donc plus s'occuper en Medecine qu'à démêler les causes de cet équilibre, & ce qui les remet en règle & en rétablir l'uniformité.

Cette étude est devenuë celle des grands Medecins de nos jours & de la fin du siècle passé : ils ont aperçû dans les parties solides une puissance inimaginable ; chaque fibre leur a parû une force mouvante, & chaque muscle une puissance redoublée d'autant de force qu'il avoit de fi-

PREFACE

bres ; & le corps étant composé de tant de partie solides , on s'est trouvé contraint de reconnoître une résistance & une force surprenante dans le corps humain & dans toutes les parties qui le composent Examinant en particulier le cœur , solide comme il est & composé de tant de fibres artistement repliées , on l'a trouvé capable d'une force presque inconcevable dans un si petit volume. Comparant enfin ce qui devoit nécessairement résulter de ces deux forces immenses , réciproquement opposées l'une à l'autre , tant de celle du cœur si puissante pour pousser & chasser au loin une liqueur , que de celles des autres parties si capables de la repousser , il a fallu conclure que la liqueur poussée devoit être dans un mouvement continuel , & continuellement battue dans des allées & venuës souvent réitérées , dans de frequens retours ; que son

P R E F A C E.

mouvement enfin n'étoit qu'une circulation. Mais pour une circulation si souvent réitérées, il falloit une liqueur bien souple, aisées à rouler, capables, de s'affujettir aux coups & aux impulsions redoublées de la part de tant de parties & de puissance: & c'est ce qu'on a conclu, du sang & des sucs qui en naissent, c'est-à-dire, qu'ils devoient être très-roulants, très-fluides, & faciles à s'échapper, par tous les differens diamètres de vaisseaux qu'ils sont obligez de traverser. C'est donc dans la fluidité des liquides d'une part, dans leur facilité à se laisser pousser, & dans leur soumission, pour ainsi dire, ou leur sujétion, à la force des solides qui les poussent, qu'on a établi les causes de la santé; & de l'autre, dans l'aisance & la souplesse des solides, pour les faire agir & aller.

On s'est trouvé fortifié dans ce

P R E F A C E.

sentiment, par la vertu de ressort qu'on a découvert dans chaque fibre qui compose les solides & qui y entretient la force qu'ils ont, de broyer & briser les liqueurs qu'ils ont à transmettre. C'est ainsi qu'on a compris chaque vaisseau, comme autant de cœurs subrogez, qui broient par une systole, ou une contraction habituelle les liqueurs à mesure qu'elles passent : & le broiement du sang, & l'affinement de sucs, a paru la fin & le but de toutes les opérations qui se font dans le corps humain ; Ce qui a persuadé que cette découverte n'étoit ni le fruit, ni la production d'une imagination ingénieuse : c'est qu'en effet, l'on voit les sucs nourriciers s'affiner tellement dans nos corps qu'ils s'échappent tous journellement par l'insensible transpiration, & deviennent à rien.

Ce sentiment si justement pensé

P R E F A C E.

& si solidement établi a paru plus digne de l'étude des Medecins & plus profitable aux malades, que tout ce qu'on avoit débité jusqu'alors. Pour aider donc les jeunes Medecins à se déprendre de tous les systêmes incertains, parce qu'ils étoient établis sur des observations empruntées d'ailleurs, on a songé à leur donner des principes moins fautifs, parce qu'ils sont fondez sur la nature même du corps humain, ou des parties qui le composent.

Dans cette vûë, on a travaillé la Thèse sur la saignée, qui contient le plan d'une Physiologie, aussi sûre qu'elle paroît nouvelle, puisque tout y est fondé sur des observations des faits, & des calculs : la maniere de toute la moins incertaine, pour raisonner en Medecine. Pour en faire sentir l'utilité, par rapport à la pratique, on y a examiné sur ces principes, la doctrine des *Secretions*, &

P R E F A C E.

principalement de l'insensible transpiration, la plus ample de toutes, & la plus efficace pour entretenir la santé, & causer des maladies Dans cette recherche, on a découvert l'inutilité & le mal-entendu des *levains*, & on a donné des manieres plus simples & plus naturelles, soit pour expliquer les *secretions* dans leur état naturel, soit pour y suppléer dans le tems des maladies.

Par les mêmes principes on a fait comprendre que le système des *humeurs croupissantes*, dans les *premières voyes*, étoit insoutenable en bonne Physique, & en bonne anatomie : & que l'embaras de ces *premières voyes*, ne devoit s'entendre que du délai du sang dans les viscères du bas ventre, & de l'interception de toutes les liqueurs dans leurs vaisseaux. De là on a prouvé l'abus & les dangers des purgatifs précipitamment donnez dans le com-

P R E F A C E.

menacement des maladies , pour arrêter la petulance des ieunes Practiciens , trop prévenus en faveur des purgatifs trompez qu'ils sont , qu'il ne faut pour guérir les plus grandes maladies , que vider brusquement de prétendus suc's croupifans dans le bas ventre. A ces idées grossieres & notoirement fausses , on a substitué des notions Mécaniques tirées de la nature même des corps , & de sa structure. On s'est encore appliqué à accoutumer les jeunes Medecins à des raisonnemens plus suivis & plus geometriques , à donner à leurs esprits plus de justesse , & plus de noblesse , ou de dignité à leur expressions ; Enfin on leur a insinué les regles & la méthode d'une pratique plus sûre , & non moins satisfaisante. Ces intentions du moins étoient louables ; & à en juger même par le succès , que cette These a eue en latin , il n'y auroit point eue lieu

P R E F A C E.

de se repentir du travail & de l'étude qu'elle avoit coûté, puisque les Sçavans Maîtres en Medecine, en presence de qui elle fût soutenue, ne la crurent pas indigne de l'honneur de leurs Ecoles : ils n'en craignirent rien pour la jeunesse qu'ils instruisent avec tant de succès. Assez de jeunes Medecins enfin, se laisserent persuader par ces principes, & les adopterent.

Peu de jours ensuite vint la These sur la boisson, qui fût aussi soutenue dans les mêmes Ecoles, sous les auspices & par les soins de l'Illustre *Monsieur Michelet premier Medecin du Roy d'Espagne* : elle contenoit une apologie de la boisson, contre ceux qui la défendent aux malades, mais dans le même goût, & fondée sur les mêmes principes que celle pour la saignée : outre que le nom de cet Illustre Medecin attira à cette These de la protection, dans les esprits

P R E F A C E.

de tous les habiles gens qui le considerent avec distinction : la doctrine & la Physique qu'elle contenoit , ne parut déplaire à personne : elle se trouvoit d'ailleurs conforme à la pratique de cette celebre Compagnie.

Le succès de ces deux Theses excita la curiosité : on scût que plusieurs personnes demandoient à en voir des traductions Françoises : on se laissa aller à leurs souhaits , & on songeoit à les donner imprimées toutes deux ensemble , sans la réflexion qui fit préférer le party de les donner séparément & à différentes fois. Voici le sujet de cette reflexion.

On prévint que ce petit ouvrage seroit obligé de passer par les mains de Messieurs les Journalistes de Paris ; & ç'en fut assez pour obliger l'Auteur à mesurer ses marches. Ce n'est pas que l'examen de ces illustres Scavans ne lui eût fait honneur & l'ouvrage n'auroit que pro-

P R E F A C E.

été dans leurs mains, s'il n'avoit point eu à tomber entre celles d'un Medecin connu par mille bons endroits, mais qui s'est toujours déclaré peu équitable & inofficieux envers ses Confreres. Ses douceurs ne sont guéres que pour le mérite étranger : il le relève ou le flatte alors, mais il le craint, ce semble, dans ces voisins, ou voudroit l'obscurcir. Ce n'est pas que l'Auteur prétende rien au mérite ou à la gloire, mais il a dû craindre qu'on prévînt le public contre son ouvrage. Pour donc ne se point trop livrer à la censure du Medecin Journaliste, ou pour mieux dire, afin de se ménager un retranchement contre les traits railleurs & méprisans de l'injuste critique qu'on lui a vû exercer contre des ouvrages de ses Confreres que mal à propos il a essayé de deshonnorer dans le public, on se réduisit à ne donner d'abord que la traduction de la

P R E F A C E.

These de la Saignée Ce fut , il faut l'avouer , une sorte de piege qu'on voulut tendre à son penchant railleur , bien persuadé que la matiere de la Saignée , qui est si peu du goût du Journaliste , & qu'il a si grand soin de décrier en toute occasion , seroit un puissant attrait & une furieuse tentation d'égayer son esprit. L'évenement a justifié le soupçon : le Journaliste s'est donné carrière dans son prétendu Extrait , * car il a plaisanté , au lieu d'extraire , & il s'est plus occupé de divertir le Lecteur , que de l'instruire. Alors on a profité de l'occasion qu'on s'étoit ménagée , de luy répondre en rendant publique la traduction de la These sur la Boisson , qu'on avoit toute prête dès le tems de celle de la Saignée , comme on le prouveroit

* II. Journal des Sçavants. 10. Janvier 1707.

P R E F A C E.

s'il étoit nécessaire. On a donc joint la Réponse au Journaliste avec cette Thèse sur la Boisson ; on a fait demander la permission de les imprimer , mais on l'a refusée comme à un *ouvrage plein d'invectives*.

Cette conduite sans doute surprendra le public ; car où en serait-il si on l'abandonne à l'indigne passion qu'aura un Journaliste , de plaisanter sur tout ; sans qu'il soit permis aux offencez de se défendre ? On dit pour toute raison , qu'on veut arrêter les invectives qu'on écrit contre luy , mais pourquoi ne point commencer par arrêter les insultes, qu'il fait à tout un public ? D'ailleurs il n'est point prouvé que ce soit des invectives , à moins qu'on appelle ainsi des raisons , qui sont moins vives encore que les railleries du Journaliste sont insultantes.

Mais on sçait une autre raison du refus qu'on a fait , de laisser impri-

P R E F A C E.

mer contre luy, la reconnoissance n'est pas absolument bannie de parmi les humains, & la charité habite encore quelque coin de la terre. Le Journaliste est lié d'inclination avec celuy que l'Illustre Chef de Messieurs les Journalistes a commis pour distribuer ses graces, & les permissions d'imprimer : & par un retour d'amitié le Commis a dû protéger le Journaliste. Or comme le Commis est de ces personnes qui n'ont qu'une benediction à donner, sa faveur étant retenue & engagée d'ailleurs, il ne luy restoit plus que des disgraces ; & contraire à ce Prophete * qui benissoit, au lieu de maudire, séduit par son cœur, il étoit bien moins propre à accorder des graces, qu'à répondre des durerés.

Il a fallu cependant se soumettre

* *Balaam.*

P R E F A C E.

à cet inique procédé , sans avoir d'autre ressource , que d'en appeler au Public luy-même , comme Juge naturel & désintéressé de ce dény de Justice.

Pour cela on luy presente pour la seconde fois la traduction de la These touchant la saignée : on la fait suivre du prétendu extrait du Journaliste , auquel on a joint la réponse. On ne craint pas que Monsieur le Commis , aux permissions d'imprimer , ny Monsieur son ami le Medecin Journaliste , trouvent qu'on ait affoibli en rien ce qu'ils ont trouvé à propos de nommer invective : ils conviendront au contraire , que depuis leur refus on s'est un peu moins contraint avec eux , puisqu'ils le font si peu pour le Public.

Au reste on ne s'est certainement point proposé en cecy de dire des injures, elles sont indignes du commerce d'honnêtes gens : on n'a pas voulu

P R E F A C E.

non plus se vanger soy-même ; mais on a relevé avec courage les torts qu'on auroit voulu faire à une vérité de Medecine , par de mauvaises plaisanteries , en matiere si serieuse. On n'en veut donc pas à la personne du Journaliste , ny à son merite , mais on se plaint à luy-même , de l'abus qu'il fait de ses talens naturels, dont il auroit dû par reconnoissance faire un meilleur usage en l'honneur d'une profession à laquelle il a obligation.

Enfin comme on n'avoit plus rien à ménager avec le Journaliste , on a joint la traduction de la These sur la boisson à celle de la saignée , dont on rend compte dans l'avertissement qui regarde en particulier ce petit ouvrage.

On supplie le Lecteur d'excuser les
fautes qu'il trouvera dans cet ouvrage,
la necessité où l'on a été réduit d'en-
voyer imprimer cet ouvrage au loing
en a été la cause. On a taché d'y
suppléer par un Errata qu'on a rendu
le plus exact qu'il a été possible.



AVERTISSEMENT.

ON publie de la Me-
decine , que ses prin-
cipes sont douteux, ses railon-
nemens faux, ses conclusions
incertaines. On ajoute que
ses remedes sont des amu-
semens, les conseils des ca-
prices, les succès, des hazards.
C'est à tant d'injustes repro-
ches qu'on a crû trouver
dans cette These dequoy ré-
pondre ; parce que le reme-
de qu'on voudroit le plus
décrier, s'y trouve justifié
par les raisons de Physique,

* iij

AVERTISSEMENT.

d'Anatomie & de Mechanique ; ou pour mieux dire, par les observations les plus propres à ramener les esprits des peuples & à regagner ceux de sçavans. Ces raisons d'ailleurs sont tirées d'après nature, car elles sont fondées sur l'observation du monde la plus constante, la plus détaillée & la plus averée ; on veut dire sur la découverte de l'insensible transpiration dont chacun parle, & que tout le monde avouë. On trouve donc icy tout à la fois le fond de la Physiologie la moins contestée, & des preuves naturelles de la pratique

AVERTISSEMENT.

de Medecine la plus raisonnable & la plus seure. C'est pourquoy quelques personnes habiles & désintéressées ont jugé que la traduction d'une semblable These, pouvoit servir à désabuser le monde, à dissiper ses préjugés, à arrêter ses injustices. On la donne donc cette traduction moins finie, sans doute, qu'on ne l'auroit souhaitée; mais il auroit fallu une plume plus exercée que celle qu'on emploie pour satisfaire le goût d'un siècle aussi délicat & aussi poli que le nôtre. Du moins est-elle assez exacte & assez fidele pour n'avoir pas déplû

AVERTISSEMENT.
à l'Auteur du Latin. Que si
on la trouve un peu plus
étendue dans le François, ce
n'est que parce qu'on a tâ-
ché de la rendre plus claire,
& de la mettre plus à la por-
tée de tout le monde.

Il est encore bon d'aver-
tir que l'on trouvera peut-
être dans cette These quel-
ques opinions qui pourroient
paroître douteuses ou hazar-
dées, mais on ne les a em-
pruntées que des meilleurs
Auteurs Medecins, Phyfi-
ciens, Géometres & Anato-
mistes, tant du siecle passé
que de celui cy.

Ces Auteurs sont Messieurs

AVETISSEMENT.

Malpighi, Bellini, Borelli ;
Boyle, Pitcarne, Baglivi, &c.
dont on peut voir les endroits
citez dans la These Latine.
On a donc crû que le public
voudroit bien s'en reposer
sur la foy d'aussi illustres
garans.

APPROBATION

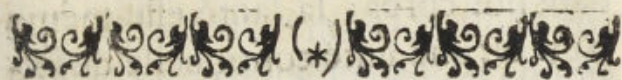
De Monsieur Geoffroy, de l'Académie des Sciences, Docteur, Regent de la faculté de Médecine de Paris.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *Explication Physique & Mechanique des effets de la Saignée, par rapport à la Transpiration, &c.* Presque tout le monde déclame contre la Saignée, fondé principalement sur deux raisons : La première qu'il est impossible qu'un même remede & si simple, puisse convenir à tant de différentes maladies. La seconde, qu'on ne sçauroit conserver avec trop de soin une liqueur dans laquelle, disent-ils, la vie consiste. Ces deux objections sont entièrement détruites dans cet écrit, où tous les Sçavans reconnoîtront

avec plaisir , la profonde érudition de l'Auteur. Ils y trouveront & des preuves solides par lesquelles il démontre qu'il n'y a point de maladie où la transpiration ne soit interrompue ; & une explication ingénieuse des differens moyens , par lesquels la Saignée la rétablit sûrement. Ils y reconnoîtront enfin que la santé ne consiste pas dans l'abondance du sang , puisqu'elle est toujours nuisible, lorsque cette précieuse liqueur ne se décharge pas de ses parties superflues par la Transpiration. Tout cela m'a fait juger que ce Livre ne pouvoit être que très-avantageux au Public , en le persuadant de ne plus réjetter un secours si nécessaire , si prompt & si général.

Fait à Paris ce 12. May 1706.

GEOFFROY.



THESE
SOUTENUE
AUX ECOLES
DE
MEDECINE
DE PARIS.

QUESTION.

*Si la Saignée est le remede qui
supplée le mieux au défaut
de la Transpiration.*

I.

LES causes qui nous font vivre
ne seroient plus douteuses, si
celles des Filtrations étoient
bien connues; en effet, tout est Filtre

A

dans nos corps ; la santé elle même n'est qu'une suite continuelle de Filtrations , *a* & toutes les parties ne paroissent faites que pour filtrer ou separer des liqueurs. Ces parties sont solides ou fluides ; mais celles-là par leur structure & leur mécanique, celles-cy par leurs qualitez propres, & leur disposition toujours prochaine à se mouvoir & à être muës ; les unes & les autres enfin par leurs proportions & leurs rapports ne tendent qu'à la Filtration.

Par parties solides on peut concevoir un amas d'un million de Vaisseaux ingenieusement arrangez & liez les uns avec les autres ; mais on les comprendra avec plus de vrai semblance sous l'idée d'un amas d'une infinité de filets nerveux que la plus

a Filtrations. Ce sont les manieres dont les liqueurs se separent dans les glandes & dans les visceres, comme la bile dans le foye, l'urine dans les reins, &c.

DE MEDECINE. 3

sage de toutes les mains a réunis ensemble ; & par les fluides on concevra un assemblage de liqueurs vives & actives qui roulent & circulent par tout pour porter la vie. Ces filers pleins de ressort composent la tiffure des membranes , & en leur donnant naissance , ils leurs communiquent leur force & leur nature , & les rendent toutes Elastiques *b* elles mêmes. Ajoûtez que ces membranes originaiement formées dans le cerveau & sorties des *Meninges* , qui en sont les enveloppes , comme des membranes meres , se reproduisans par tout , ont formé d'abord des Vaisseaux ; les Vaisseaux ramassez par pelotons ont composé des glandes ; ces glandes & ces Vaisseaux réunis , ont fait des viscères , des muscles & tout ce qu'il y a en nous de parties solides.

Pour comprendre à-present de quel usage tout cecy doit être par
b Elastiques ou capables de ressorts.

A i j

rapport aux Filtrations , il ne faut que remarquer que suivant cette Mécanique tout est Vaisseaux dans nos corps ; que ces Vaisseaux sont pleins de liqueurs spiritueuses , que leurs enveloppes ou membranes sont toujours prêtes à se mouvoir ; qu'elles se meuvent , pour mieux dire , continuellement , à peu-près comme le cœur , par un mouvement Systaltique *c* de compression & de dilatation , que ce mouvement enfin semblable à une espece d'ondulation commence dans le cerveau & se continuë jusqu'aux extremités des nerfs. Ce sera , si l'on veut , une espece d'Oscillation , *d* c'est-à-dire, d'ébran-

c Systaltique ou vertu de ressort par laquelle les Parois des Vaisseaux s'étrecissent & se dilatent , s'approchent & s'éloignent.

d Oscillation ou vibration ; sorte de mouvement habituel dans tous les Vaisseaux du corps ; semblable au battement des artères ; c'est comme le *Pendule* de la vie.

lement , qui suivant l'impression qu'elle aura reçûe dans le principe des nerfs, continuera son tremouffement jusqu'aux parties les plus éloignées, Y eût-il jamais rien de plus propre pour des Filtrations , c'est-à-dire, pour conduire quelque liqueur hors des Vaisseaux ? On s'en persuadera encore d'avantage , si on fait réflexion sur la nature & la condition des matieres dont ces Filtrations doivent se faire ; ce sont des liqueurs très-coulantes , aisées à rouler , divisibles en particules infiniment petites , aisées à s'échapper , qui ne demande enfin qu'à se porter & se placer ailleurs. A tant d'heureuses dispositions de la part des parties , joignez une force surprenante qui part du cerveau , qui se communique au cœur , qui passe aux arteres & qui se perpetuë jusques dans les extremités des Vaisseaux. Songez sur tout que cette force est telle de sa nature

THESE

qu'elle va à pétrir & briser sans cesse les liqueurs qu'elle agite & qu'elle pousse vers l'habitude du corps. Là, mille iffûës se presentent tout d'abord d'autant plus capables de diminuer le volume de ces liqueurs & d'en faire une plus grande dissipation, qu'au lieu que la nature n'a établi qu'une seule voye, qui est celle de la bouche, pour grossir leur nombre & augmenter leur quantité ; celles-cy se trouvent mille pour une ; car enfin qui pourroit compter ce nombre prodigieux de pores, ou d'ouvertures imperceptibles dont toute la peau est percée ? Ouvertures d'ailleurs des plus capables de donner passage à plus de matieres ; car quoy qu'elles puissent être de differente grandeur, elles gardent toutes une même figure, qui est la ronde, celle de toutes qui a le plus de capacité & qui s'accommode le mieux à quelque figure que ce soit.

C'est par ces manieres simples, uniformes, en petit nombre & par consequent les plus naturelles, que se forme la transpiration; cette évacuation d'autant moins concevable pour sa quantité, qu'elle doit constamment durer tous les momens de la vie; aussi passe-t-elle pour l'évacuation maîtresse & principale; car en peut-on trop dire à l'avantage de celle qui de toutes est la plus considérable, la plus nécessaire & la plus abondante. On dit la plus considérable, parce qu'elle est le but, le terme & la regle des autres; elle est la plus nécessaire, parce que personne ne s'en peut passer; enfin elle est la plus copieuse, puisqu'elle seule dissipe plus que toutes les autres évacuations prises ensemble; jusques-là qu'on ne perd pas plus dans l'espace de quinze jours par les selles, qu'on fait dans un seul par la transpiration. Qui voudroit en douter, tomberoit dans le ridicule

3. T H E S E
d'un Medecin * d'Italie, qui ayant
été le seul qui ait osé en douter, s'est
rendu la fable & l'opprobre des gens
de Lettres. Au reste la Transpiration
n'est pas une évacuation particu-
lière à l'homme: la glace, les œufs, les
grenouilles, le bois, les pierres & le
marbre même y sont sujets. C'est
d'ailleurs une découverte moins nou-
velle que renouvelée, car elle est aus-
si ancienne que la Médecine, & il est
peu de siècles où on n'en trouve la
doctrine connue; mais ce qui paroî-
tra toujours nouveau & sans exem-
ple, c'est qu'une découverte si belle
& qui n'est pas moins utile que celle
de la circulation du sang, soit tombée
dans le non usage. Hé à quoy bon
tant de nouvelles découvertes entas-
sées les unes sur les autres; si la prati-
que de la Médecine n'en est pas plus
heureuse, si les succès n'en devien-

* Obici.

nent pas plus frequens , si les mala-
 des n'en sont pas mieux soulagez !
 Certes qui ne seroit fondé à croire
 que les recherches en Médecine ne
 sont qu'amusemens ? puisqus tandis
 qu'on n'épargne rien pour tout dé-
 couvrir , on ne neglige rien tant que
 les nouvelles decouvertes. On pour-
 roit donc comparer ces chercheurs
 de nouveautez negligées , aux a-
 res qui preferent le plaisir d'amaſſer
 à celui de jouir. Mais la cause de ce dé-
 ſordre eſt l'enſorcellement de la plû-
 part des eſprits d'aujourd'huy que la
 paſſion de bâtir de nouveaux ſyſtê-
 mes occupe & domine tout entiers.
 Cependant ſi ce plaisir leur paroît ſi
 doux , pourquoy ſe réfuſer l'utilité
 qu'ils en pourroient tirer ,

L'on a découvert par exemple ,
 que ce qui ſe diſſipe tous les jours par
 la tranſpiration dans le corps d'un
 adulte va à pluſieurs livres ; on ad-
 mire cette découverte & on eſt char-

mé de voir que pour une évacuation si prodigieuse, la nature n'a besoin d'une part que du ressort des Vaisseaux qui par leur systole & leur diastole habituelle broient continuellement les suc qu'ils contiennent, & de l'autre de la seule force du cœur qui par un million de circulations répétées les affine au point qu'il faut pour les réduire en vapeurs. Mais ces loix de la nature si belles & si justes qui charment, pourquoy ne deviennent-elles point la règle de la conduite qu'on doit suivre en Médecine? Pourquoy ne point imiter ses manières d'agir? Pourquoy ne pas marcher sur ses traces? On prend au contraire une route toute opposée, car tandis qu'on ne peut disconvenir que l'intégrité des fonctions du corps dépend de la mesure & de la qualité d'une matière vaporeuse qui doit constamment s'échapper par les pores; Ce n'est point de cette matière rete-

nuë dont on s'occupe dans la pratique de la Médecine, mais de prétendues *Glaires* & de *Viscositez* qu'on fait les auteurs de tous maux. Ce sont, dit-on, des amas de matieres crasses, *gluantes*, & *visqueuses* qui croupissent dans les premières voyes, qui font toutes les maladies; & c'est à l'évacuation de ces amas, que se terminent tous les soins du Médecin. L'étrange & l'indigne maniere de raisonner pour des Philosophes! Car enfin la nature doit toujours être respectable à un Physicien, & il ne doit jamais, lors même qu'elle s'égare, lui attribuer des manieres basses & indignes d'elle. Mais d'ailleurs, pour le dire en passant, est-il bien vrai; qu'on ait tant à craindre, ou tant à espérer de l'évacuation par les felles? On comprend aisément combien d'inconveniens doivent arriver nécessairement de la retenue de l'urine, de la bile & de l'évacuation par

ticuliere au sexe, parce qu'elles tiennent de la nature des secretions, c'est à dire, de ces liqueurs qui se separent du sang, pour la conservation de la santé, & qui doivent par consequent causer beaucoup de trouble & amasser beaucoup de suc dangereux & superflus, si elles viennent à rentrer dans les Vaisseaux; mais il n'en est pas de même de l'évacuation par les selles, parce que ce n'est pas une secretion ou une humeur qui se sépare du sang, mais la décharge du superflu des alimens qui n'a point dû se porter dans les Vaisseaux. Cette évacuation donc ne fera tout au plus qu'épargner au sang le mélange d'une matiere impure, on dit au plus, parce qu'il ne paroît pas trop prouvé que le séjour même de ces superfluitez dût être si malfaisant ou capable de souiller le sang: puisque la nature a paru ne rien craindre de leur séjour en les faisant passer lentement

tement par le plus long canal qui soit dans le corps, qui est celui des intestins. Pourquoi donc les Chymistes s'oublient'ils si fort dans cette occasion ? Portez comme ils sont naturellement à multiplier les feux & à en reconnoître de tant de sortes : & charmez touûjours de ce qui sent le fourneau, comment ne se sont ils pas avisés d'établir au milieu des intestins & dans ce prétendu amas d'ordures, un *feu de fumier* qui dans leurs principes auroit pû avoir son utilité ? Mais si cette pensée n'est point de leur goût du moins a-t-on de quoy se rassurer contre la frayeur qu'on s'est faite de ce prétendu amas d'ordures, pour peu d'attention qu'on fasse au peu de matiere qui se vuide journellement par les intestins, & au peu de mal qui en revient quand cette évacuation s'arrête. Ce mal est de si petite consequence que l'on voit tous les jours des personnes qui sans s'in-

commoder peuvent se passer des quinze jours entiers d'aller à la selle. On objectera peut-être que l'évacuation par les selles doit être plus considérable qu'on ne l'a dit, à raison de la bile qui se décharge aussi par cette voye ; car si le foye d'un chien fournit deux gros de bile par heure, ce qui ira à six onces dans vingt-quatre heures ; il faudra qu'il s'en separe dans le foye d'un homme, une livre au moins dans un pareil espace de tems, ce qui étant joint au superflu des alimens doit faire un gros volume d'humeurs à évacuer par les selles. Mais quand on accorderoit au foye cette quantité de bile, il est démontré d'ailleurs qu'il n'en peut sortir que très-peu par la voye des selles, puisqu'il est constant par les experiences de *Sanctorius*, que le bas ventre n'évacuës gueres plus de quatre onces de matieres par jour, d'où il s'ensuivra que la bile se remêlera avec le

Chyle pour être reportée dans le sang & y circuler de nouveau.

On prétendra peut-être conclure de cecy que la purgation doit donc être un remède d'une très-petite conséquence, s'il est vrai qu'il y ait si peu à évacuer par les selles; mais sans cela même ce remède fera d'une toute autre utilité. Pour s'en convaincre, il ne faut que réfléchir sur ce qui fait le danger des grandes maladies; ce danger vient de ce que le sang emporté par son feu, & poussé par la Systole redoublée des parties solides qui en hatent le cours, est toujours à la veille de prendre des engagements dans les viscères & d'y faire des dépôts. Pour prévenir ces malheurs on employe à tems & à propos les purgatifs, & encore plus utilement les *Emetiques*, dans la vûë de porter dans toutes les parties du bas ventre un ébranlement universel; sans doute, diront quelques-uns

pour procurer une évacuation considérable ; mais au contraire , car selon la remarque d'*Eitmuller* , ce qu'on doit se promettre de la purgation , doit naturellement être d'un tres-petit volume ; de sorte que si l'évacuation est grande , ce sera selon lui , ou un malheur ou un accident. Le principal avantage donc de la purgation sera tantôt de corriger le sang , souvent de rectifier ses mouvemens en les rappelant au naturel , quelquefois de remettre en branle ce mouvement quand il se rallentit , & presque toujours pour en rétablir l'ordre & l'uniformité. Or la plûpart de ces avantages dépendent moins des fluides ou des liqueurs évacuées , que de l'impression que les purgatifs font sur les parties solides & nerveuses : car comme celles-cy ont le plus de part dans l'état de santé à l'équilibre des liqueurs qu'elles contiennent , ces mêmes solides excitez à propos dans

l'état de maladie peuvent même sans rien évacuer des liqueurs contenuës, rétablir cet équilibre. On peut s'en convaincre par l'utilité qu'on retire des ligatures, des frictions & de semblables applications extérieures dont la Médecine ancienne & moderne s'est teûjours servi utilement, & cela pour rappeler les solides à leurs mouvemens naturels en excitant en certains endroits des picotemens, des agitations & des ébranlemens propres à réveiller les esprits ou à rétablir leur cours dans leur direction naturelle. Donc, l'évacuation qui suit l'opération d'un remède qui picotte, ébranle & irrite, fait moins le rétablissement de la santé, que la marque d'une santé rétablie. En effet, puisque cette évacuation ne devient utile que parce que le remède qui l'a causée est venu à bout de rompre les déterminations vicieuses des liquides, & contraindre les solides par une détermi-

B iij,

nation contraire à se relâcher & à reprendre leur souplesse naturelle, elle ne fait qu'assurer le Médecin que les irritations convulsives des parties sont calmées, & que les digues étant forcées, le sang & les esprits ont repris leur cours ordinaire. Tout ceci est si vrai que ce n'est pas par la quantité des matieres évacuées que le Prince de la Médecine veut qu'on estime une évacuation, mais par leurs qualitez; c'est-à-dire par la facilité avec laquelle les parties laissent aller les humeurs, & celle avec laquelle le malade souffre l'évacuation. En effet, la quantité en matiere de purgation doit être ou très-moderée, si la nature y coopere, ou très-suspecte, si elle est trop copieuse. Il n'en est pas de même de la Transpiration qui de sa nature doit être tout à la fois ample & nécessaire, parce qu'elle ne vuide pas seulement une partie, mais tout le corps; parce qu'elle n'empor-

re pas seulement quelques reste de
matiere inutile, mais qu'elle évacuë
sous la forme d'une vapeur imper-
ceptible, tout le suc nourricier, puis-
que tout ce qu'une personne saine
prend de nourriture, s'échape par
cette voye. Cela feroit donc croire
que dans les adultes, l'usage du suc
nourricier ne feroit que de repandre
une douce rosée sur toutes les parties
pour les tenir souples; après quoy il
deviendrait à rien & se dissiperoit en
vapeurs. Ainsi le corps humain où
tout se passe par voye de broyement
& de trituration pourroit se compa-
rer dans les adultes (en qui toutes les
parties ont pris leur croissence & leurs
dimensions) à une sorte de moulin
à eau, dont tous les ressorts auroient
moins besoin pour s'entretenir d'un
suc qui les grossit & les fit croistre,
que de la vapeur de quelque liqueur.

douce, qui comme un *e Bain de vapeur*, les humecta & les tint souples. Or ce suc vapoureux ne sera autre chose que le Chyle qui passant dans les nerfs s'appelle suc nerveux & qui après avoir parcouru en circulant tous les nerfs, les membranes & sur tout la peau, qui n'est que l'aboutissement des nerfs, perd enfin dans l'habitude du corps tout ce qu'il a de mieux affiné en vapeurs, tandis que ce qui lui reste de moins travaillé & de plus grossier est repris par les lymphatique; & suivant cette pensée on pourroit supçonner que ce sont moins les arteres que les nerfs qui porteront la matiere de l'insensible transpiration. Quoyqu'il en soit, qu'on dise après cela si l'on veut que la vie de l'homme n'est qu'un vent ou une fu-

e Bain de Vapeurs, terme de Chymie, c'est une maniere d'échauffer quelque chose à la vapeur d'eau bouillante.

mée, ce ne fera point à tort; car on voit par tout ce qu'on vient de dire que ce n'est qu'un air qui s'échape ou une vapeur qui fuit: aussi la mort s'apprête-t-elle de saisir l'homme dès que cette vapeur s'arrête un moment si on ne se hâte d'y suppléer par un remède qui tout à la fois satisfasse à la qualité de cette évacuation & à sa quantité.

II.

Si on demande quel est ce remède, & à quoy on le reconnoît? Le voicy: Il convient également au bien des solides & à celui des fluides: il rend ceux-ci plus coulans & facilite le mouvement Systaltique des autres. Car il est bon de remarquer que c'est une méprise assez ordinaire dans la cure des maladies, d'en chercher uniquement les causes dans les humeurs qui sont les fluides, lorsqu'elles sont principalement dans les soli-

des ou dans la substance des parties.
Il est bien vrai qu'un Médecin doit
d'abord s'assurer de l'état du sang,
mais en cela même il ne doit point
aller trop loin, car les solides tout
faits comme il sont pour la trituration
paroissent avoir plus de part à l'ou-
vrage de la transpiration qui en est la
fin ou le terme, que les fluides ou les
liqueurs, qui dans cette occasion
gouvernent moins qu'elles ne sont
gouvernées ou régies elles-mêmes.
Car supposez d'un côté une force
extraordinaire, telle qui doit être cel-
le qui résulte de l'action des Menin-
ges & du cœur, & qui semblable à
celle d'un piston des plus fort, aidé
encore du mouvement des artères,
chasse le sang jusqu'aux extrémités
du Corps & l'oblige à circuler conti-
nuellement; de l'autre concevez que
cette liqueur poussée, est de nature à
se laisser diviser, qu'elle doit trouver
autant de résistances & de digues que

les Vaisseaux lui opposeront de plis & de replis à surmonter ; il faudra nécessairement que cette liqueur se broye & se brise à l'infini. Sans donc avoir recours ni aux levains, ni à tant de vaines imaginations de configurations différentes & de pores diversifiés, toutes fictions, également dignes d'un anathême éternel on comprendra, pour peu qu'on sçache les loix du mouvement, & ce qui résulte du choc des corps, que le sang sera contraint de s'affiner & de se mouler pour ainsi dire sur les différens Vaisseaux qu'il aura à traverser & de s'accommoder à leurs différens diamètres ; à l'aide donc de cette mécanique il pourra se filtrer dans toutes les différentes parties & devenir enfin la matiere de l'insensible transpiration. Un seul exemple fait comprendre cette pensée ; on l'emprunte de l'or, lequel passant à travers de tres-étroites filieres, peut, quoy-

qu'il soit tres dur, se réduire en filers
tres-minces : mais le sang traversant
comme il fait des tuyaux incompara-
blement plus étroits que ces filieres.,
doit être par consequent plus aisé à
s'affiner, parce qu'il est plus *ductile*
& qu'il prête davantage que l'or le
plus fin sous la force qui le travaille.
C'est pourquoy non seulement il s'af-
fine jusqu'au point presque de se dé-
rober aux sens, mais il perd encore
tout ce qu'il pouvoit avoir de moins
pur & se réduit en vapeurs imper-
ceptible. On pourroit donc croire
que cette liqueur contenuë dans les
Vaisseaux qui passe pour être si com-
posée, & qu'on nomme sang, bile,
lymphe, &c. n'est dans le fond
qu'une même & seule matiere, qui
prend des noms & de qualitez diffé-
rentes, suivant qu'elle est plus ou
moins affinée & suivant les différen-
tes filieres, ou les divers diametres
des Vaisseaux qu'elle a traversez. Ce
n'est

n'est donc pas uniquement du sang que ce qui circule dans les Vaisseaux, car ce qui tout à l'heure étoit Chyle, emporté par le même mouvement circulaire, devient sang dans les artères, esprit dans les nerfs, vapeur ou matiere vaporeuse dans les Vaisseaux capillaires, lymphe enfin dans les lymphatiques qui reportent cette liqueur dans les vènes, pour la travailler de nouveau & l'affiner davantage.

Pour faire à present comprendre la structure des Vaisseaux dans lesquels doit se préparer la matiere de la Transpiration. On peut dire que comme il est des figures qui ne sont faites que d'un seul trait de Burin différemment contourné, de même cet assemblage de tuyaux qui compose les viscères & toutes les parties du corps n'est apparamment qu'un seul canal ou Vaisseau qui s'étend par tout, gardant plus ou moins de largeur, sui-

C

vant le besoin des parties qu'il compose, & qui à travers un million de differens contours, conserve plus ou moins de ressort & de ce mouvement systaltique ou d'ondulation qu'il a reçu du cerveau. Cette pensée paroît d'autant plus raisonnable, que tels soins qu'on apporte, suivant la remarque du Prince de la Medecine pour démêler où commencent & finissent les Vaisseaux du corps humain, on n'y comprend autre chose, sinon qu'ils décrivent un cercle continu, où on ne découvre ni commencement ni fin. De ces differens contours de Vaisseaux, il s'est formé des pelotons, & de ces pelotons des visceres & parce qu'il y a dans ces Vaisseaux un mouvement peristaltique ou d'oscillation capable de pétrir & broyer; on pourroit comparer ces visceres à autant d'estomacs particuliers où se prépareroient les sucs propres à chaq; viscere: ou à autant d'ouvriers

où chacun de ces fucs se revêtiroit de ses qualitez propres , & d'où il emprunteroit l'ordre & les retours de ses circulations & de ses Filtrations ; par là on pourroit expliquer ces mouvemens périodiques qui ont jusqu'à present si fort fatigué les esprits , en comparant la structure des viscères à celle des horloges , & aux orbes celestes , qui achevent leurs revolutions dans un jour , dans un mois ou dans un an : parce qu'en effet , il est des secretions , ou filtrations qui s'achevent les unes dans quelques heures , d'autres dans un jour , dans un mois , ou dans un an ; quelques-unes dans plusieurs années. En voicy les raisons c'est que comme dans un horloge & dans la machine des Cieux ; il y a dans l'une des rouës , & dans l'autre des globes qui font leur tour les uns plutôt , les autres plus tard : de même aussi les viscères sont composez de pelotons & de replis de Vaisseaux ,

que les liqueurs parcourent & traversent en plus ou moins de tems ; & ce que cette mécanique a de plus merveilleux , c'est qu'un seul vaisseau & une seule liqueur suffisent à toutes ces révolutions. Fut-il jamais d'occasion où la grandeur & la puissance de la nature parut davantage , que dans une simplicité si dénuée , ou dans un dénuement si parfait ! Mais ce qui relève encore cette merveille , c'est qu'une seule sorte de mouvement suffit pour les entretenir ; mais un mouvement doux & simple , qui n'est autre chose que cette impression imperceptible , cette oscillation secrète que la nature d'abord attachée aux solides , & par eux aux liqueurs ; mouvement enfin toujours le même qui tout seul & par le seul broyement qu'il opere , rend les liqueurs propres à toutes sortes des Filtrations , & capables de s'échaper par l'insensible transpiration.

L'origine de ce mouvement n'est pas moins admirable, car il n'est rien moins qu'une portion de cet esprit de vie que le Createur imprima dans le Sang du premier homme ; & c'est par luy encore que les germes d'où devoit naître tout ce qu'il y auroit jamais d'hommes à l'avenir , & que le Createur avoit renfermez dans la premiere femme , deviennent encore tous les jours feconds. Ainsi la vie de l'homme n'est pas toute à lui seul, il la partage avec ceux des siècles futurs, puisque d'un seul homme pourroient naître des mondes entiers, du moins est-il vrai que chacun de ces germes contient l'ébauche de l'homme qui en doit naître, on peut donc se le représenter comme un petit composé de ressorts ou d'organes que le doigt du Createur a si sagement disposés, qu'ils sont toujours tout prêts à prendre le branle & à

C iiij.

entrer en mouvement ; dès qu'il leur viendra d'ailleurs quelque nouvelle force, qui mette en œuvre cette puissance jusqu'alors suspendue & oisive. Or c'est de la fécondation que cette nouvelle force doit venir : cette fécondation se fait , & par là le branle donné aux ressorts excite la vertu des parties, qui sans cela se trouvoient sans mouvement & sans action ; tout se developpe donc , se réveille & se tremousse , pour ainsi dire, pour faire éclore un animal & le faire sortir de son ébauche. Il commence enfin à vivre & dès aussi-tôt on apperçoit dans ses Parties naissantes une systole ou un battement manifeste : la sorte de mouvement sans doute, qui ressemble le mieux à ce que nous avons jusqu'à présent nommé Oscillation : & c'est cette systole ou battement qui se conservant dans les parties à mesure qu'elles grossis-

sent & qu'elles se dévelopent , s'y perpetuë constamment jusqu'à la fin de vie.

Voilà comme se fait le mouvement des parties , & comment se forme l'*Oscillation* ; mais voicy jusqu'où va la force de ce ressort & de cette Oscillation , & de quoy ils sont capables. Les corps qui sont susceptibles de ressort, s'en donnent d'autant plus qu'ils ont été plus battus & plus applatis sous le marteau. Delà donc il est prouvé que le ressort des parties du corps sera au dessus de tous les ressorts imaginables , puisqu'il n'y a rien dont l'extension & l'allongement ait été porté si loin. En effet l'ébauche du corps humain , qui renfermé encore dans son germe , comme dans un œuf , ne pesoit au plus qu'un grain se donne après la fécondation , & par son développement , dans le corps d'un adulte jusqu'à cent liv. & plus, de masse & de pesant : c'est donc un

grain qui s'allongeant , & se grossissant , parvient à peser cinq cens soixante mille grains. On doit certainement se promettre une étrange force de ressort d'une extension si suprenante , aussi se trouve-t'elle telles dans les Meninges , dans le cœur & dans le ventricule, qui sont des exemples de cette force & de ce ressort presque inconcevables. Pour commencer par le cœur , on sçait que de lui seul sans le secours des arteres il pourroit soutenir l'effort de trois mille livres & plus , & que ne faisant que pousser le sang comme il fait dans l'espace d'un jour au delà des arteres , il fait la même chose que s'il surmonteroit la resistance de 7560000000 li v. Qu'elle sera donc l'énormité de la resistance qu'il surmonte , si on songe que non seulement il a à pousser le sang hors des arteres , mais qu'il doit encore vaincre la resistance des nerfs & des lymphatiques , puisque c'est

principalement par ses impulsions que la lymphe & le suc nerveux circulent ? On connoît encore l'immense force du ventricule , & on sçait qu'elle est équivalente à un poids de 12951. livres. Mais si on juge de la force du cœur & du ventricule par les resistances qu'ils surmontent , celles des Meninges doit passer par énorme , puisque c'est d'elles que toutes les parties fluides & solides empruntent la meilleure partie de la leur , & que c'est par conséquent par elles que se surmontent la plupart de resistances qui se trouvent dans tous le corps. On dira peut-être que cette force des meninges est exagérée & qu'elle seroit même superflue , mais en la comparant avec ce qu'elle a à produire , c'est-à-dire , avec ce broyement inconcevable qu'elle doit procurer dans la matiere de l'insensible transpiration , & avec cette immense quantité qu'elle doit évacuer tous les jours par

cette voye ; on conviendra que la force que nous attribuons icy aux visceres & à tous les solides n'a rien de trop. Or pour comprendre jusqu'à quel point se porte la division de la matiere dans nos corps, il ne faut que faire reflexion qu'un grain de cuivre dissout dans trois cens quatre-vingt-cinq mille deux cens grain d'eau, conserve encore une bonne partie de sa couleur ; donc de ce que des livres entieres de matiere se dissipent tous les jours par l'insensible transpiration, sans qu'il en reste aucune trace sous les sens : il faut que la division ou trituration qui s'en fait, soit au dessus de tout calcul & de toute créance. Qui ne croira après cela que la force qui opere cet effet ne soit prodigieuse ! Ouy certes, elle doit être telle, & d'autant plus que ce qui la modere & lui tient lieu de contre poids n'est presque rien de plus qu'un atôme, car quoy de plus

petit que vingt livres de sang, si on les compare avec la puissance des solides qui composent toute la masse du corps humain? Cependant sous un si petit volume, elles operent cette autre merveille de pouvoir tenir dans des justes bornes cette force incomprehensible. Que cecy donc fasse comprendre que quand il est question d'humeurs, par rapport à la santé, c'est moins de leur quantité, dont il faut s'occuper, que de cette proportion & de cet ordre qu'elles doivent garder pour entretenir l'équilibre, c'est-à-dire, l'intégrité des fonctions. Mais le sang procure encore outre cet équilibre qu'il entretient, un autre avantage: c'est qu'à force de trituration & de broyement, il se *spiritualise* pour ainsi dire, & penetre le cerveau comme un air tres-fin, ou comme un esprit imperceptible. Car c'est une matiere qui ressemble plus à un esprit, qu'à un

corps; matiere qui coule & s'imbibe sans être liqueur; matieres qui penetre & humecte sans être veritablement humeur. En effet, s'il est vrai que ce n'est pas la substance, ni une portion du mineral, mais la vapeur & l'esprit qui en exale, qui fait la force & la vertu des eaux minerales, fera-t-il moins raisonnable de penser que l'esprit animal qui entretient la force du corps humain, est moins une vraie liqueur qui se soit séparée du sang, qu'une vapeur fine & subtile qui en sort & s'en eleve continuellement? il faut donc concevoir par cette vapeur une matiere très-subtile ou un air très délié, qui s'insinuë & s'imbibe dans la substance du cerveau, substance qui étant toute spongieuse, fait dans cette occasion la même chose que le papier gris & les étamines dont on se sert en Chymie pour dépouiller les liqueurs de ce qu'elles auroient d'impur & de terrestre.

terrestre. Le cerveau imbibé de cette matiere spiritueuse, la transmet à travers de sa substance dans les nerfs, à peu-prés comme en Physique, on voit l'eau traverser d'un bout à l'autre une lisiere mouillée; c'est donc comme une rosée très-fine qui suinte insensiblement du cerveau dans les cordons des nerfs qui en sortent, & qui par la contraction habituelle des membranes qui les enveloppent & les compriment, est obligée de prendre son cours vers les extremités. Arrivée qu'elle y est, elle se répand dans tous les filets nerveux; & les penetrant, comme feroient de petits coins, ou les gonflant comme l'humidité gonfle les cordes, donne aux parties cette fermeté naturelle, en quoy consiste leur élasticité & leur force habituelle.

Si l'on est en peine d'où peut venir la prodigieuse quantité de
D

matiere spiritueuse qu'il faudra pour pouvoir penetrer tout le corps humain, veu sur tout qu'il ne contient que très-peu de liqueurs sensibles; il ne faudra pour en trouver la source, que se souvenir qu'une once d'or en feuilles suffit pour dorer un fil d'argent de 777600 pieds de long; c'est-à-dire, qu'une once d'or peut s'affiner au point de pouvoir s'allonger de la longueur de 155000. pas. Or sera-t-il impossible que le sang, plus pur infiniment & plus ductile que le plus fin or, puisse produire assez de matiere spiritueuse, qui à force de s'affiner parvienne à se répandre jusques dans les parties du corps les plus secretes & les plus éloignées?

I I I.

Que d'inconveniens donc & que de maux à craindre si cette trituration ne se faisoit pas comme il

faut? Le sang se trouveroit moins leger & mal petri, & par consequent il opposeroit au cœur & aux arteres un obstacle & une resistance plus difficile à surmonter; il seroit donc moins divisé & fourniroit moins de matiere à la transpiration. Supposons, par exemple, que le sang moins divisé fournisse dans chaque systole un quart de grain moins que l'ordinaire à l'insensible transpiration, ce seront neuf onces de liqueur qui seront retenues par jour dans les Vaisseaux, & qui grossiront d'autant la masse du sang; tandis que l'insensible transpiration diminuëra de la même quantité. Mais si la masse du sang s'augmentoît à proportion tous les jours, pendant des semaines ou des mois entiers, son volume croîtroit à l'excez, du moins parviendroi-t-il enfin à augmenter du double. Cependant la force des solides & en particulier du cœur &

D i j

des arteres , est bornée par la nature qui ne la faite que pour pouvoir pousser la valeur de vingt livres ; il faudra donc ou trouver le moyen de doubler aussi cette force , ou si cela est impossible , il faudra diminuer la moitié du sang , & par là on se trouve pleinement convaincu de la nécessité de la saignée. Mais quelle convenance diront quelques-uns entre la saignée & la transpiration diminuée , puisque la cause de cette diminution n'est autre qu'un acide qui épaisit le sang , & que l'on ne voit nul rapport entre du sang répandu & un acide à corriger.

Mais quoy , feroit-ce donc que les Médecins d'aujourd'huy seroient devenus semblables à ces partisans outrez de l'Acide qui prétendent en voir par tout ? Et qui à la seule mention d'une maladie encore inconnue se representent un acide contre le-

quel ils auront à lutter ou à combattre. Cependant cette idée de combat & de violence à exercer ne convient gueres à celle qu'on doit se faire d'un habile Médecin, car c'est par l'adresse plutôt que par la force qu'on guérit les maladies. Voicy comme un sçavant Auteur de nos jours parle sur cette matiere. " Les
 „ Maladies, dit-il, ne sont que des
 „ écarts que la nature souffre & qui
 „ la détournent de son droit chemin; ce sont des égaremens qui
 „ la fourvoyent & qui la font sortir
 „ de son niveau. Leur causes se
 „ doivent prendre ou dans les qualitez
 „ vicieuses des solides, soit qu'ils perdent de leur ressort par le relâchement de leurs fibres, soit qu'ils en acquierent trop par leur disposition convulsives; ou elles doivent se prendre dans le vice des liquides tel que seroit le trop ou le trop-peu d'élasticité dans les esprits, le rallentisse-

ment dans le sang & dans les autres liqueurs , ou enfin leurs fermentations excessives.

L'art donc de remedier à tous ces desordres sera de redresser cette nature égarée & de la ramener avec adresse , en rendant aux fibres leur tension naturelle , & en redonnant aux esprits , au sang , à la lymphe & à toutes les liqueurs leur constitution propre & l'uniformité de leur circulation. Or rien n'est plus capable que la saignée pour reparer tous ces desordres & rendre aux liqueurs leurs qualitez , & sur tout leur fluidité & leur équilibre ; rien par conséquent ne peut si bien procurer une ample & louable transpiration. Pour le comprendre , il faut se souvenir que rien ne contribue tant à entretenir cette évacuation que le mouvement peristaltique des Vaisseaux où sont contenus les sucs qui doivent transpirer , parce que c'est comme

une main qui les comprime alternativement de haut en bas. Or cette compression alternative doit être douce & molle, de sorte que si quelque chose vient à trop hâter ce mouvement, le sang qui n'auroit dû couler que par mesure, précipitera sa course, & s'embarassant lui-même se rallentira & s'épaissira. Cecy se fait dans le sang à peu-près de la même maniere que dans la laine qui à force d'être bien battue & bien entassée prend dans la main des ouvriers, (des chapeliers par exemple) la ressemblance & la fermeté du plus fort drap ; le sang donc aussi continuellement battu par les pulsations & les coups redoublez des arteres qui comme autant de pilons frappent & serrent ses fibres, prendra une tiffure dense & compacte ; ce qui devient d'autant plus croyable qu'on sçait que deux bares de fer rougies au feu, peuvent à

force de coups de marteau sans aucun intermede s'unir ensemble. Or cette comparaiſon convient aſſez à la nature de la fibre du ſang , car capable naturellement comme elle eſt de ſe reſſerrer en elle-même , elle doit s'épaifſir & paſſer dans cette coüéne , auſſi coriaſſe qu'un parchemin , telle qu'on l'obſerve dans les maladies , ſi les arteres toutes brûlantes du feu de la fièvre la battent par des coups trop durs & trop frequents ; au lieu que cette fibre qui eſt la matiere de la nourriture , ſe laiſſe tous les jours diviſer & reſoudre dans un ſuc fin , ſubtil & capable de tranſpiration , lors que dans l'état de ſanté elle eſt mollement broyée par la ſyſtole naturelle des Vaiſſeaux. Que ſi cette coüéne ou cet épaifſiſſement outré du ſuc nourricier , n'arrive pas toujours , du moins ſe trouvant imparfaitement brisé il ſe rallentit , & aigri

par son séjour , il fronce & serre en irritant les fibres des parties & embarrasse enfin les visceres. Dans cette disposition sera-ce avec des extraits des teintures , des volatils , ou du moins des remedes propres à atténuer le sang & à le volatiliser , qu'on se proposera de rendre aux liqueurs leur fluidité & leur cours ? Ce seroit certes la manœuvre d'un novice & d'un homme peu exercé en Medecine , & qui lui réussiroit mal ; car c'est une maxime de pratique autorisée par l'observation , que tandis que la circulation du sang est retardée dans l'extrémité des Vaisseaux , elle est précipitée dans le centre du corps ; de sorte qu'en même temps que le sang s'arrête dans les vaisseaux capillaires , il s'agite , se fermente & fait effort dans les grands , ou à force de mouvement il s'enflâme , & ainsi dans ces cas la saignée devient plus convenable & plus sûre. En

effet , elle décharge le corps d'un sang devenu superflu & malfaisant & par même moyen elle lève tous les obstacles & les embarras qu'il caufoit : car les Vaisseaux plus à l'aise reprennent leur jeu , c'est-à-dire , leur mouvement peristaltique ou d'oscillation , & le sang en circule plus legerement & avec plus d'aisance. Enfin par une suite naturelle les liqueurs qui étoient croupissantes prennent d'autres situations , elles se détachent des endroits qui les arrêtoient , & heureusement déplacées , elles reprennent le file de la circulation & se laissent aller au courant. Bien plus , les parties solides ayant repris leur souplesse & les fluides leur liberté , le commerce des liqueurs se trouve rétabli & le sang remis en route recommence à se dépurer & à faire ses secretions , & la transpiration en particulier redevient libre , aisée & copieuse. C'est

par ces moyens qu'une sueur naturelle & abondante survient souvent après la saignée, & qu'un Medecin a la satisfaction alors de voir sous ses yeux & en peu d'heures, échapper de la mort des malades desesperez. Comment concevoir, dira-t-on, qu'il puisse se faire une revolution si soudaine & si heureuse dans toute la personne d'un malade, uniquement à l'occasion d'une legere ouverture qu'on aura faite dans quelque endroit pour donner issue au sang? On n'en sera plus surpris quand on se souviendra que toutes les liqueurs soit celles des grands Vaisseaux, soit celles des petits, sont dans nos corps une file continuë, de sorte que du centre à la circonference, ou à l'habitude, elles font effort l'une sur l'autre & se poussent en avant. Si donc l'on vient à interrompre cette file en faisant une ouverture, l'endroit de l'interruption faisant com-

me un vuide, & moins de resistance aux liqueurs qui suivent, celles-cy doivent s'échapper, & les plus éloignées qui pouffoient celles-cy, doivent suivre le même courant & la même determination. Et c'est ainsi que toute l'œconomie du corps peut changer de face dans un moment. Cette mécanique fera comprendre encore comment à raison des proportions changées, soit dans les vitesses des mouvemens, soit dans les quantitez des liqueurs, les révulsions & les dérivations se font en Medecine, qui par consequent ne sont point des estres de raison comme on voudroit le persuader. Un seul exemple suffira pour s'en convaincre, c'est celui de la Saignée du pied dans les inflammations & fluxions de poitrine. Car qui ne voit que suivant les regles qu'on vien d'établir, cette Saignée est dans cette occasion un coup bien hardi & sujet

sujet à de terribles écueils. Car en-
 fin le sang poussé par la fièvre ayant
 forcé le ressort des vessicules pul-
 monaires, s'est engagé dans ce vi-
 scere, & y a interrompu l'uniformité
 de la circulation & l'équilibre naturel
 des fluides, avec les solides; mais
 dès-là on apperçoit le danger qu'il y
 a d'attirer le sang du cerveau sur
 les parties basses; parce que rencon-
 trant sur sa route ce viscere affoi-
 bli, qui par consequent opposera
 moins de résistance à son cours,
 vers lequel d'ailleurs il trouvera un
 chemin déjà tout frayé par la route
 que la fluxion s'est faite, il augmen-
 tera l'engagement commencé & pré-
 cipitera le malade dans un râlement
 foudain & mortel. Par les mêmes
 raisons on découvre encore pour-
 quoy il est plus sûr & plus efficace
 de préférer la Saignée de l'artere à
 celle de la véne, lorsqu'il faut prom-
 ptement rompre & détourner l'im-

E

T H E S E

petuosité du sang pour le porter ailleurs. Il est donc prouvé par tout ce qu'on vient de dire , qu'il n'y a nul danger à diminuer par la Saignée le volume des liqueurs quand ils'en est trop amassé dans les Vaisseaux, mais on va voir qu'il en auroit infiniment à se proposer d'augmenter la force & le ressort des parties solides , afin qu'elles pussent toutes seules évacuer ce superflu par l'insensible transpiration.

En voici la preuve. Seroit-ce à force de volatils ou de remedes agaçans qu'on voudroit rehausser le ressort des solides ? On parviendroit plutôt à tout crever & à tout rompre ; d'autant plus qu'une des causes ordinaires de l'insensible transpiration arrêtée, est le resserrement des parties déjà trop bandées par une disposition convulsive. Ajoutez que tout ce qui est nerf ou membrane ayant naturellement une facilité

QUESTION

DE MEDECINE.

merveilleuse à entrer en contraction & à se bander, on trouve par expérience qu'ils sont si sensibles & si aisez à blesser que toute autre impression que celle du tremoussement & de l'ondulation, les fronce tout d'abord; les roidit & les jette en convulsion. Puis donc qu'ainsi est, ne comprendra-t'on jamais qu'un Ouvrage aussi délicat que le corps humain, & que le Créateur a travaillé avec tant d'art & de finesse devroit être mis à moins d'épreuves & à l'abri de tant de violens remèdes.

IV.

Quelques-uns pourroient croire que les Sudorifiques seroient les substituts naturels de la transpiration. Mais on sçait au-contraire que rien ne ressemble si peu à la transpiration que la sueur. On entend par transpiration l'évacuation non d'une

E ij

veritable humeur , mais la dissipation d'une vapeur ou d'une fumée ; c'est l'œuvre d'une nature maîtresse & la marque d'un Chyle parfaitement broyé & qui a passé par toutes les coctions ; cette évacuation enfin n'est jamais plus louable que quand elle ne se fait ni voir , ni sentir. La sueur au-contraire fait souvent voir une nature oppressée & languissante sous le poids des humeurs crues & qui n'ont été qu'imparfaitement petries & brisées ; car ce qui sort par la sueur qu'un remede âcre & brûlant procure , est moins un suc bien digéré dont la nature se décharge à propos , qu'une surabondance de sérositez indigestes & mal domptées , qu'on lui arrache ou qui s'échape malgré elle. Après cela pourra-t'on faire passer pour un leger abus celui de tant de *Guerisseurs* , qui font des sudorifiques des remedes à tous

DE MEDECINE. 55

maux , à tous âges , convenables à tout tems , & à tout païs ? ou plutôt qui ne sera touché de la forte crédulité du commun des hommes , qui étans gens simples , aisez à séduire & comme les duppes nés de la charlatanerie , meurent contens , pourvû qu'on les ait bien fait suer. Cependant il faut qu'un sudorifique soit sujet à de terribles écueils , puisqu'on lui connoît tant de dangers avouez & qu'il demande tant de précautions. Ses dangers viennent sur tout de l'opération inconstante de ce remede , car tantôt il supprime les sueurs qu'on s'en promettoit , tantôt il provoque les urines qu'on n'attendoit point. On l'a vû changer de simples rhûmes en pleuresies , des fièvres intermittentes en continuë , & celles-ci en fièvres ardentes , accompagnées de saignemens de nez de réveries & de phrenesies. Dans les uns , les su-

E iij

dorifiques tirent jusqu'au sang, dans d'autres ils ne tireront pas une goutte de serosité, comme dans les scorbutiques, les mélancholiques, les hypocondriaques, & dans ceux qui sont travaillez de longs cours de ventre, ou de diffenteries. L'observation a encore fait connoître qu'il est impossible de faire suer ceux en qui le foye ou la ratte est schirreuse, & la raison de tout ceci, c'est que comme il est vrai que la transpiration n'est libre & abondante qu'autant que l'estomac est sain & vigoureux; de même on ne doit se promettre de sueur qu'autant que les principaux viscères seront dans leur constitution naturelle. Il est vrai que pour prévenir tous les inconveniens des sudorifiques, on a imaginé plusieurs sortes d'ailliages ou de mélanges, comme des volatils des fixes, des acides, des huileux & sur tout des narcotiques qu'on marie avec

eux, dans la vûë ou d'avancer leur action, ou d'arrêter leur fougue.

Mais ce sont soins superflus ou peine perduë, car c'est une difficulté souvent insurmontable que de rectifier une chose naturellement mauvaise; aussi quoy-qu'on fasse pour rendre un sudorifique supportable; on remarque qu'il allume toujours le sang, qu'il trouble les humeurs, qu'il affoiblit extraordinairement un malade, & qu'il laisse dans ses entrailles une impression de feu & une secheresse très-dangereuse. On ne manquera pas de dire qu'un sudorifique diminuë beaucoup du volume des humeurs; on en convient, mais il n'ôte rien du danger que causent ces humeurs, s'il laisse toute l'impression qu'elles ont portées dans les visceres. Hé plût à Dieu que souvent il ne l'agumenta point!! Cette crainte est fondée sur ce que dans le tems de santé, où la tran-

piration est aisée & abondante, tout se passe tranquillement dans nos corps & dans une profonde paix; car alors la respiration, le pouls, l'ordre des secretions, leur suite, leur retour, tout se passe dans une union parfaite & avec une cadence qui charme, au lieu que pendant l'action d'un sudorifique tous ces avantages s'évanouissent, & succèdent à leur place le desordre, le tumulte & la sédition. Qu'attendre en fait autre chose de remèdes salins, urineux, volatils, & qui participent pour la plupart du soufre ou du mercure; car voilà qu'elles sont ordinairement les drogues qu'on appelle sudorifiques. Comprend-on qu'elles soient bien propres, ces drogues, à devenir les substituts de la transpiration arrêtée? Elle qui ne se fait jamais moins bien que dans le trouble ou le tumulte des humeurs & qui ne peut être que l'ou-

vraie d'une trituration continuelle, mais douce, successive & imperceptible. Ce seroit donc vouloir tenter l'impossible, sur tout si on fait cette autre reflexion que les sudorifiques s'opposent même à la transpiration; car enfin en même tems qu'ils agitent le sang & le troublent, ils enflamment les esprits, serrent la tissure des nerfs & portant un sang tout bouffant & fermenté vers la peau qui se trouve froncée & convulsive, ils bouchent le passage qu'on veut leur faire ouvrir. D'autres prétendent peut-être déterminer par la purgation ou le vomissement la matiere de la transpiration supprimée à couler par le bas ventre: Mais jamais voye ne fut si peu propre à la transpiration. Dépend-t-il d'ailleurs du caprice ou du choix du Médecin d'imposer telle route qu'il luy plaira aux liqueurs qui doivent se séparer dans nos corps? C'est au

contraire une regle certaine dès-
tems d'Hippocrate, qu'un Médecin
doit suivre les penchans naturels des
humeurs qu'il a à évacuer. Si la pré-
sompction le porte ailleurs, la nature
méprisée le méprisera lui-même &
l'abandonnera. On sçait bien cepen-
dant qu'en fait de maladie, rien n'est
plus dangereux que de voir toutes
les iffûes bouchées aux humeurs qui
ont à s'échaper : car delà viennent
les rêveries, les convulsions, la mort
même, suivant l'observation de ce
grand Médecin. C'est pourquoy on
doit dans ces occasions ménager
jufqu'aux évacuations imparfaites ;
c'est-à-dire, qui ne se font qu'en
partie par les urines, les saignemens
de nez, les sueurs ou par les selles,
car ces évacuations toutes incom-
plettes qu'elles sont ne laissent pas de
soulager, si la nature les regit com-
me ce M^e en Médecine l'a remar-
qué dans les malades ; c'est que ces

DE MEDECINE. 39

Évacuations sont autant de voyes secretees ou sensibles que la nature s'ouvre pour ne se point laisser accabler. On sçait encore que de toutes ces demies évacuations , celle par les selles , de telle nature qu'elle soit , soulage le plus le malade , mais supposé toujours que la nature y ait quelque part , car si toutes tant qu'elles sont se font par pure irritation & par l'effort de la maladie , elles seront suspectes & malheureuses. Or rien ne ressemble tant à cette sorte d'irritation que le trouble & l'agacement d'un purgatif , donné trop tôt ou à contre-tems , au moyen duquel on prétendroit bon gré malgré détourner de l'habitude du corps la matiere de la transpiration supprimée en l'obligeant d'enfiler la route du bas ventre.

Pour appuyer cette pensée on ne craindra pas d'assurer qu'un purga-

uif évacuë a autant que la transpiration pourroit faire ; mais cela même supposé, assurera-t-on que cette évacuation sera aussi sûre & aussi aisée à la nature que celle de la transpiration. Disons plus, cette abondance d'humeurs évacuées, qu'on vante si fort, ne pourroit-elle pas être autant le produit du remede que de la maladie ? Ne se pourroit-il pas faire que le purgatif seroit l'unique auteur de ces mauvais suc's qu'il n'auroit pas rencontré dans les intestins, mais qu'il y auroit précipité en gâtant le sang luy même & en le mettant en fonte ? Enfin cette évacuation est-elle toujours si loüable qu'elle ne vuide jamais que l'inutile, & ne pourroit-on pas raisonnablement craindre qu'elle n'épargnera pas où ours ait z l'utile & le necessaire ? Mais quoy, dira-t-on, si les suc's qui auroient du s'évacuer par la transpiration, étant
retenus

DE MEDECINE.

retenus dans les corps , ont rempli
par leur corruption les premieres
voyes d'un tas d'ordures , de colles ,
de glaires , de mucilages , & de
phlegmes ? Belle ressource pour au-
toriser la purgation ; c'est donc à
dire que par les regles de cette bel-
le Mécanique , il faudra se hâter
d'évacuer cet amas d'ordures , de
peur que lui laissant le temps de
passer dans les Vaisseaux il n'aille
infecter le sang. Digne conclusion
d'un aussi pitoyable principe ! Com-
me s'il étoit possible que des suc
aussi épais que ceux qu'on suppose
icy , pussent passer dans le sang à
travers les intestins , que ni l'air ,
ni l'esprit de vin ne penetrent point.
Il est aussi peu vrai que ce soit à
un amas d'ordures croupissantes
dans les basses entrailles , qu'il faille
attribuer les cours de ventre qui
surviennent dans tant de maladies ;
car alors on sera mieux fondé en

F

accusant un excès de mauvais suc
qui remplissent les Vaisseaux & qui
se font jour dans les intestins ; ou
s'en prenant à des matieres inflam-
mées, qui fermentées avec le sang,
s'élancent pour ainsi dire, des Vais-
seaux dans le bas ventre. La prati-
que des bons maîtres confirme cette
pensée, car ils conviennent tous,
que la Saignée guérit plus de ces
sortes de cours de ventre que la
purgation. Mais ce qui doit parfaite-
ment convaincre que la pur-
gation supplée mal au deffaut
de la transpiration ; c'est que la pur-
gation vuide infiniment moins que
celle-cy. Voicy comme on peut le
démontrer : L'évacuation du bas
ventre est en proportion avec la
transpiration, comme d'un à dix ;
c'est-à-dire, que celle-cy évacue
dix fois autant que l'autre, de sorte
qu'une personne qui dans un certain
intervalle de tems perdroit quatre

onces de matiere par les selles ; cette même personne dans un égal espace de tems se déchargeroit de quarante onces de matiere par la transpiration. Il sera donc vrai de dire que si l'on transpire d'un dixième moins qu'à l'ordinaire , on en sera autant incommodé que si on n'alloit point du tout à la selle. Donc on soulagera un malade en le faisant transpirer d'un dixième plus qu'il ne faisoit , autant que si on lui rendoit une pleine & parfaite liberté de ventre. Mais sur ce principe cette dernière évacuation doit beaucoup perdre de son crédit , car quand on parviendrait à la rendre cent fois plus copieuse qu'à l'ordinaire , on ne feroit pas plus que si on avoit rendu la transpiration dix fois plus abondante que de coutume. Ainsi une personne à qui il suffisoit pour se conserver en santé d'aller une fois à la selle , sera obligée d'y

F i j

aller cent fois pour guérir d'une maladie, & s'il avoit coûtume d'y aller deux fois, il faudra pour guérir, y aller deux cens fois; donc le degré de facilité que la transpiration a pardeffus le bas ventre, pour évacuer, sera comme de dix à un. Or il est infiniment plus aisé de rendre dix fois plus copieuse une évacuation qui a déjà de sa nature dix degrez de facilité plus qu'une autre qu'on lui oppose, que d'augmenter au centuple la facilité de celle-cy, dont le degré est simple & unique. Mais s'il est vrai encore, comme on l'a observé, que la Saignée vuide autant dans un moment que la transpiration dans six heures, la Saignée doit être préférée audeffus de la purgation, d'autant qu'elle aura plus de facilité que le bas ventre pour suppléer au deffaut de la transpiration.

V.

On se récrie , & on accuse la saignée d'abbattre les forces , de tarir les sources de la vie , de suspendre les crises , d'empêcher les dépurations ; pour faire court on la trouve si malfaisante , qu'on la croît plus propre à égorger les malades que les maladies. Quoy de plus monstrueux en Médecine & de plus indigne du nom de remede ! Elle est digne au contraire , ajoute-t'on , de toute sorte d'horreur , parce qu'elle va à ruiner les principes de la vie & la chaleur naturelle , parce qu'elle traine après soy toutes sortes de maux , d'obstructions , d'hydropisies ; enfin mille langueurs qui ne vont qu'à faire sentir plus long-tems les approches de la mort , ou à faire souffrir plus impatiemment les ennuis de la vie. C'est par d'aussi frivoles

F i i j

raisons qu'on amuse les peuples , & quoyque les grands s'y laissent prendre comme les petits , ils n'en sont pas moins peuple ; car eux qui méprisent si fort les sentimens vulgaires dans toutes les affaires de la vie , cedent cependant volontiers aux idées les plus triviales dans celle de leur santé , comme s'il pouvoit être moins honteux à leurs esprits , qu'à leurs personnes de tomber en rotture. Mais de quelque condition que soient ces sages ménagers des forces du corps humain dont ils parlent & s'occupent uniquement ; ont-ils jamais bien compris ce que c'est que forces , ce qu'on doit entendre par chaleur naturelle , par crise , par dépuracion ? Pour ce qu'il est de forces (car c'est de quoy il est principalement question) il est manifeste que ce n'est point à force d'esprits ni de sang que nos corps sont vigoureux , mais qu'ils tiennent plutôt

cet avantage de la bonne constitution des parties nerveuses & de la vigueur de leur ressort : que de l'abondance des liqueurs nourriciers. Il ne faut pour s'en assurer que faire reflexion qu'un homme peut être très-vigoureux en ne mangeant que des choses très-grossieres, & que cette vigueur ne s'entretiendra qu'autant que toute cette nourriture grossiere (fut-elle par jour de plusieurs livres de pesant!) se dissipera par la transpiration. Mais de quelque part que vienne la force du corps, on ne pourra du moins disconvenir que tout ce qu'il en faut pour conserver la vie d'un homme, dépend principalement de la facilité que les parties solides ont de se mouvoir pour pousser le sang, & de celle qu'a le sang lui-même à circuler & à se laisser mouvoir; or il n'est pas moins evident que la Saignée contribue à donner au sang

cette aisance pour la circulation, & aux parties solides cette liberté de systole ou de contraction. C'est donc à tort qu'on l'accuse de ruiner les forces nécessaires à la vie. Pour achever de se convaincre là-dessus, il suffit de faire attention au peu de force & de sang qu'il faut pour empêcher un malade de mourir. Car enfin un malade n'étant obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, & n'ayant rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pour vivre, ni plus de force, ni plus de sang qu'à un homme endormi; par la raison que vivre pour l'un & pour l'autre, n'est que respirer; ou pour parler plus exactement la vie dans tous les deux ne consiste que dans les pouls, dans la respiration, en un mot, dans la circulation du sang. La vie donc dans un homme qui dort est différente de la vie dans un homme qui veille,

en ce que dans celuy-là qui n'a précisément qu'à vivre le seul mouvement de peu de muscles, sçavoir du cœur, de la poitrine & des artères lui suffit, au lieu que celuy-cy destiné à de grands efforts, n'a point trop de la force de tous les muscles de son corps. Par là on voit que la force nécessaire au premier : comparée avec celle dont le second a besoin, est d'une inferiorité & d'une inégalité imaginable ; car la proportion entr'elles est la même que celle entre l'état d'un homme qui veille & celui d'un homme qui dort ; elle est donc cette proportion comme du repos au mouvement, de l'inaction au travail, du non être à l'être. Que si cecy paroît incroyable, on trouvera en opposant la force des muscles du cœur, de la poitrine & des artères, à celle de tous les autres muscles du corps, que la première dans ce parallele n'est que

trés-peu de chose au dessus de rien.
Donc un malade n'a besoin que de
trés-peu d'esprits & de sang, puis-
qu'il vit avec si peu de force; & cecy
se trouveroit prouvé tout d'abord
par le peu de très petits nerfs qui
sont destinez à mouvoir le cœur;
mais ce qu'on va ajouter met abso-
lument la chose hors de doute. La
vie n'est qu'une espece d'équilibre.
Il faut donc quand la vie subsiste
que les liquides & les solides se trou-
vent dans une sorte de proportion;
c'est à-dire, qu'alors la quantité des
liquides répondra à la force & au
nombre des solides. Puis donc que
la vie se conserve pendant le tems
du sommeil & de la maladie, mo-
yennant le mouvement de si peu
de parties solides: on doit conclure
que très-peu d'esprits & de sang est
destiné pour faire vivre un malade
& un homme qui dort. Cependant
que personne n'aille croire que dans

une si petite quantité de sang , il ne puisse se trouver autant d'esprits qu'il en faudra , car si on admire comment un peu d'huile allumée peut si long-tems nourrir la flamme , de sorte qu'on se persuaderoit presque qu'elle recroîtroit ou se r'engendreroit en brûlant ; si une once d'eau renfermée dans un œolipile , répand une si prodigieuse quantité des vapeurs ; qu'elle immense quantité d'esprits ne doit-on point attendre de la moindre portion de sang ? Lui sur tout qui est la liqueur la plus capable de se réduire en esprit , parce qu'elle est la plus propre à être affinée , & que la force destinée au broyement qui doit faire cet affinage , est égale ou supérieure à toutes les sortes de feu , d'instrumens & d'adresses que la Chymie employe ordinairement pour spiritualiser ses matieres. En effet , cette force qui en faisant circuler les suc

lesbroye & les affine dans nos corps, est si extraordinaire qu'il est de parties d'un très-petit volume où il se trouve une puissance qui y entretient la circulation ; & qui est avec la liqueur qui y circule comme 40800. à un , ce qui est la même chose de compte fait , que si on disoit que la force qui pousse la liqueur à travers les plis & replis des Vaisseaux qui composent ces parties , seroit capables de pousser cette liqueur à travers un tuyau qui seroit cinq mille fois plus long que cette partie où se fait cette circulation. Que si ces raisons touchoient peu , parce qu'elles ne seroient pas assez sensibles , celles-cy pourra faire plus d'impression , parce qu'elle est à la portée de tout le monde. Supposons qu'une personne vienne à tomber malade , alors tout le sang qui devoit être employé pour faire agir tout le corps , demeure oisif & sans action.

action. Or supposé que de vingt livres de sang qui se trouve dans le corps, cinq livres suffisent pour entretenir la circulation & la vie dans ce malade; ce seront quinze livres de sang qui ne serviront pas alors à le faire vivre; ajoutez à ces quinze livres ce qui sera retenu dans les Vaisseaux, parce que la transpiration, comme il arrive ordinairement dans les maladies, se trouvera arrêtée; cette quantité de sang inutile à la vie, devra grossir considérablement. De plus concevez encore que la force du cœur se trouvant fort augmentée dans le tems de la fièvre, aura besoin de beaucoup moins de sang pour s'entretenir. On voit donc par tout cecy que dans le temps d'une grosse maladie, on pourroit diminuer des forces & du sang au-de là même de ce qu'on n'oseroit croire; & on en a la preuve dans l'exemple de

ceux que l'on a vû guérir après avoir perdu jusqu'à quatre-vingts livres de sang. Mais s'il faut encore quelque chose de plus pour se persuader pleinement là-dessus , qu'on se représente un homme qui ait passé trois jours sans avoir ni bû ni mangé , de sorte cependant qu'il ne soit pas encore hors d'état de faire ses fonctions ordinaires. Comme il ne sera pas impossible que cet homme ait perdu chaque jour de ce jeûne deux ou trois livres par la transpiration ; comme d'ailleurs il n'aura pas eû dequoy réparer cette perte par la nourriture , on aura en luy l'exemple d'une personne qui avec six livres de sang moins que de coutume , sera encore en état de vacquer à ses fonctions ordinaires. Si l'on dit qu'une quantité de sang qui se dissipe ainsi d'une manière imperceptible , apporte moins de danger qu'une quantité considérable qu'on

vuide abondamment par la saignée ;
 on reviendra encore de ce préjugé ,
 en faisant reflexion sur ceux qui gué-
 rissent tous les jours assez aisement
 après avoir perdu en peu de temps
 par de grandes playes quinze à vingt
 livres de sang. Il est donc prouvé
 que quand le défaut de transpira-
 tion a trop rempli les vaisseaux , la
 saignée devient même avantageuse
 au malade , car c'est une sorte de
 gain que de sçavoir perdre à propos.
 Et qu'on ne vienne plus dire que la
 saignée affoiblit ou ruïne les levains
 qu'elle arrête leur action , & qu'elle
 appauvrit le sang ; on se fonde sur
 des imaginations faibles & que l'obser-
 vation dément , puisqu'il y a tou-
 jours assez de sang pour la vie ,
 pourvu qu'il soit bien conditionné ,
 qu'il coule aisement & qu'il ne se
 rallentisse nulle part.

Que si cependant on croît que
 ce soit tout perdre que le répandre ,

G ij

on trouve encore à cecy du remede & de la ressource ; c'est qu'il n'y a rien qui pululle tant que le Sang ; & c'esticy qu'on ne peut trop admirer ce miracle journalier de la Providence , qui non contente , pour mieux assurer la propagation du genre humain , d'avoir destiné à la production d'un seul homme , ce qui auroit pû servir à celle d'un millier , a voulu encore pour prolonger la vie qu'elle a une fois donnée , que le sang qui devoit l'entretenir , fut de toutes les liqueurs la plus facile à se reproduire. C'est par cette raison que des personnes usées par des pertes de sang , longues & opiniâtres , & qui déjà sur leurs visages portoient l'empreinte de la mort , ne laissent pas de se rétablir souvent & même à peu de frais , soit par le repos du corps , soit par la quiétude d'esprit & par un régime exact & entendu & quelquefois par l'usage des choses

les plus simples & les plus communes. On convient cependant qu'il arrive après de grandes pertes de sang, des hydropisies des cachexies, des cruditez & la mort même; mais alors il faut moins s'en prendre au manque de sang, qu'à sa mauvaise qualité, & à la corruption, puisqu'on sçait qu'on peut ôter presque tout le sang d'un animal sain & vivant, sans lui ôter la vie; & qu'on voit tous les jours des malades qui après avoir perdu presque tout leur sang, par des hémorragies, ont aisément recouvré à usure même, tout ce qu'ils avoient auparavant d'en-bon-point, parce qu'à cet accident prés ils étoient sains, qu'ils avoient toutes les parties nobles bien constituées, & que leur sang étoit bien conditionné. La foiblesse donc ne doit pas toujours être une raison de croire, que le malade manque de sang, mais plutôt que ce qui lui en reste est gâté & croupissant

dans les visceres. Ainsi quand 'dès les premiers jours d'une grosse maladie; lors par consequent qu'il ne s'est encore rien fait pour diminuer les forces & le sang, qui suffisoient peu de jours auparavant; lors, dis-je, que le malade paroît tout d'abord périr de foiblesse, un Medecin habile doit appercevoir le piege que la grandeur du mal lui presente; il doit donc comprendre que les esprits ne manquent pas alors, mais que le trouble & le désordre du sang les étonne, pour ainsi dire, & les consterne. Voici comment cela se conçoit. Et tumulte des liqueurs se communique aux esprits, ce n'est plus un ébranlement fin & delicat qui les porte du cerveau à toute l'habitude du corps; mais devenus plus vifs ou plus salins, ils agacent les nerfs & les froncent, & tandis que les uns rebroussent chemin vers le cerveau, & marchent à rebours; les autres se culbutant tumultueusement

tureusement, se précipitent ou s'embarrassent, & ne courant plus qu'au hazard & sans regle, ils renversent toute l'œconomie du corps. Les filtrations donc manquent ou s'altèrent, & les évacuations deviennent trompeuses, parce qu'elles ne sont plus ni les mêmes que dans l'état naturel, ni regies par le même ordre. Dans un semblable debut de maladie que fera un Medecin ? Doit-il purger d'abord ? doit-il saigner ? Il faut distinguer ; si les humeurs qui surabondent & qui cherchent à se faire jour, ou à se donner issue, sont de nature à se laisser aller à l'action d'un purgatif ; si les parties nerveuses, libres encore & assez souples, n'ont point pris trop de ressort, de sorte que maîtresses encore de leurs mouvemens elles puissent suivre leurs directions naturelles & pousser les humeurs vers leurs couloirs propres & ordinaires ; on sera en droit de

croire qu'on se trouve dans cet heureux moment de l'orgasme , qui suivant le conseil d'Hipocrate , demande une purgation prompte & sans aucun délai. C'est qu'alors les esprits susceptibles encore des déterminations qu'on voudra leur donner , parce qu'ils n'ont point pris l'effort , & qu'ils ne se sont pas absolument soustrait de l'ordre naturel, ou se laisseront remettre en regle pour reprendre leurs routes ordinaires ; ou piquez pour ainsi dire , & excitez par l'action d'un purgatif un peu vif ; ils reprendront de nouvelles forces pour hâter le cours des humeurs , vers les voyes où elles ont plus de penchant , & qui leurs sont plus naturelles. C'est uniquement dans ces dispositions que doit avoir lieu ce coup d'une main habile à purger d'abord une humeur prestée à s'emporter ou à se mutiner. C'est enfin cette occasion rare & précieuse

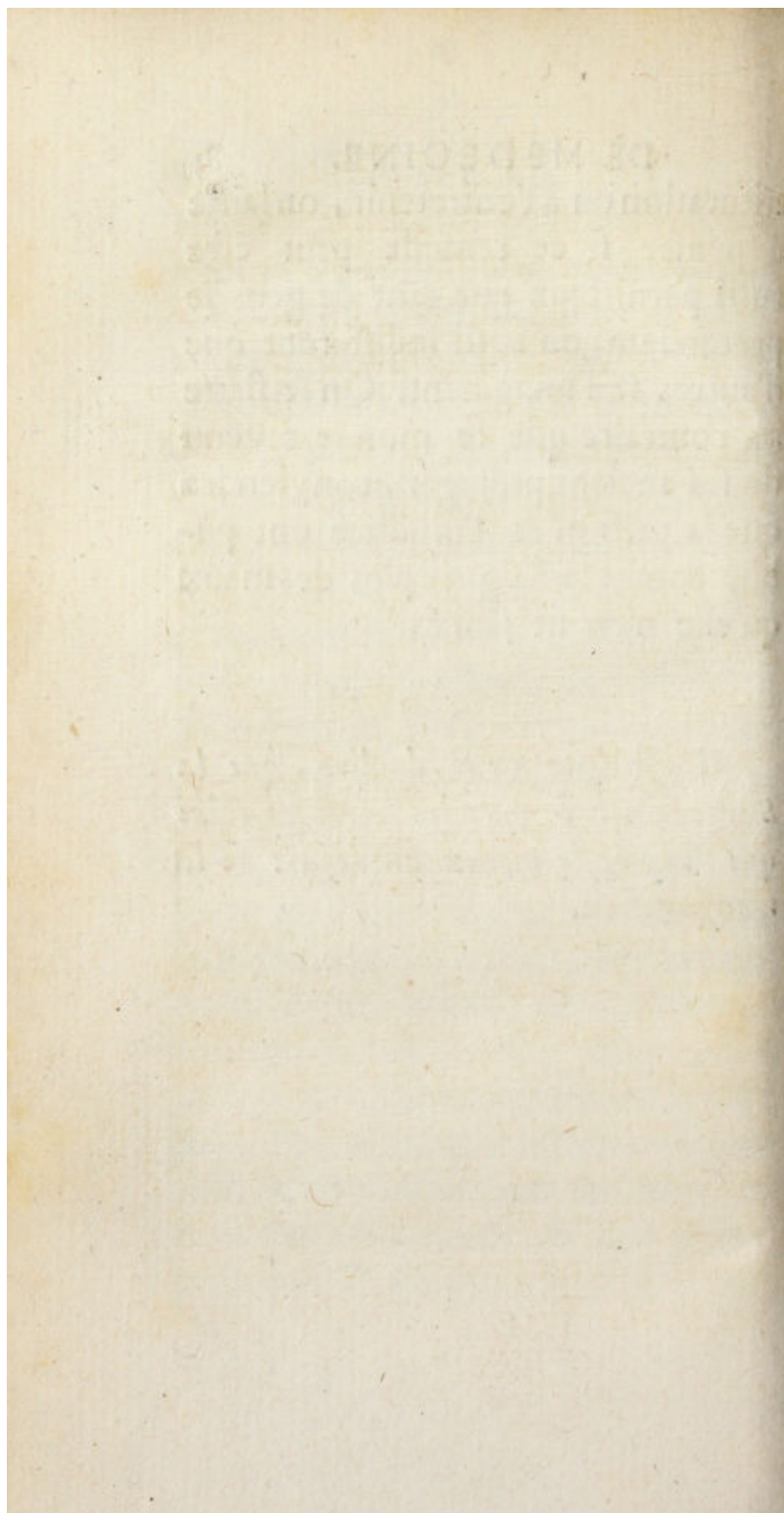
de placer une purgation prématurée; occasion qui ne se montre qu'en passant; qu'un sage Medecin ne doit par conséquent jamais manquer mais aussi qu'il doit toujours craindre de prévenir. Que si au contraire les Symptômes d'une maladie naissante ne viennent que du trouble de toutes les parties liquides ou solides qui s'agacent, & déjà se mutinent les uns contre les autres; si les esprits emportez au hazard irritent & roidissent les parties nerveuses; enfin si tout étant outré ou forcé, les humeurs n'ont plus d'autres regles de leur mouvement que le tumulte, ni d'autres penchant que leur impetuosité; telle tentative qu'on fasse par la purgation forte ou foible; on travaillera envain, car elle sera inutile ou dangereuse. Il n'en sera pas de même de la saignée, qu'on peut employer seurement dès-les commencement d'une maladie, lors mé-

me que les forces paroissent manquer au malade, selon cette maxime des meilleurs maîtres en Médecine, que quand les vaisseaux se trouvent surchargez par le manque de transpiration, les forces alors sont moins éteintes qu'opprimées. Une comparaison en fera la preuve, comme on a observé que la poudre ne prend point feu dans le canon, quand on l'y a trop entassée & trop pressée, de même le sang devenu surabondant dans les vaisseaux par la transpiration arrêtée, s'embarasse lui-même, & s'y trouve à l'étroit; & parce que dans cet état il résiste trop au battement des artères, il demeure épais & mal affiné, incapable par conséquent de fournir assez d'esprits pour soutenir les forces du malade. Puis donc qu'il est prouvé que c'est la trituration qui fait tout le bien dans nos corps, & que la saignée est si propre à rétablir cette

DE MEDECINE. 8;

trituration ou à l'entretenir, on laisse à penser si ce remede peut être aussi pernicieux que tant de gens le prétendent, ou aussi indifferent que d'autres se l'imaginent. On se flatte au contraire que le monde revenu de ses anciens préjuges, conviendra que la passion & l'injustice ont publié contre la Saignée plus des maux qu'elle n'en fit jamais.

Il est donc vrai de dire, que la Saignée est de tous les remedes celui qui supplée le mieux au défaut de la transpiration.





EXTRAIT

Du Journal des Journalistes de Paris.

*L'*Auteur de cet Ecrit se propose de montrer qu'il n'y a point de remède qui supplée mieux que la Saignée au défaut de la transpiration, & par conséquent qu'il n'y en a point dont l'usage doive être plus fréquent.

On commence d'abord par nous représenter la nécessité de la transpiration : l'Auteur soutient que l'évacuation qui se fait par cette voye est si considérable, qu'on ne perd pas plus dans l'espace de quinze jours par les évacuations ordinaires du bas ventre, qu'on perd en un seul jour par la transpiration. Il assure qu'on

a découvert que ce qui se dissipe chaque jour dans le corps d'un adulte, va à plusieurs livres ; au lieu que ce qui s'évacue par le bas ventre, ne va pas à plus de quatre onces par jour ; il prétend que c'est un fait constant par les expériences de Sanctorius. Ce principe posé, l'Auteur s'étonne qu'au lieu d'attribuer à un défaut de transpiration les dérèglements qui arrivent dans les fonctions du corps, on ne s'occupe dans la pratique de la Médecine, que de glaires & de viscositez prétendues qui crouissent dans les premières voyes, & à l'évacuation desquelles se terminent tous les soins du Médecin. Ensuite pour faire voir combien il est inutile de purger le bas ventre, comme on a coutume de faire, il dit qu'on comprend aisément les inconveniens qui doivent arriver de la retenue de l'urine & de la bile (ce sont les termes de l'Ecrit) parce que l'urine &

La bile sont des humeurs qui se sepa-
 vent du sang pour la conservation
 de la santé, & qui doivent par
 conséquent causer beaucoup de trou-
 ble, & amasser beaucoup de sucs
 dangereux & superflus, si elles
 viennent à rentrer dans les vais-
 seaux : au lieu, dit il, qu'il n'en
 est pas de même de l'évacuation
 par les selles, parce que ce n'est
 pas une humeur qui se separe
 du sang, mais seulement la dé-
 charge du superflu des alimens qui
 n'a point dû se porter dans les
 vaisseaux. On voit par ces paro-
 les qu'il faut sans doute que l'Auteur
 de la These ne veuille point recon-
 noître ici l'usage qu'on attribué aux
 glandes intestinales, de filtrer une
 matiere qui se separe du sang, &
 de la verser dans les intestins ; ce-
 pendant c'est un fait que tous les
 Anatomistes reconnoissent, & sur
 lequel on compte si fort en Medecine,
 que si dans les fièvres on a coutume

de purger sur la fin des accès, c'est afin d'empêcher que la matiere qui vient d'être separée du sang, & poussée dans les glandes des intestins, ne retourne dans la masse des humeurs. Mais ce que nôtre Auteur ne reconnoît pas ici, un peu plus bas il l'admet, c'est à la page 52. où soutenant toujours que les superfluitez du bas ventre ne sont pas si pernicieuses quoi qu'elles séjournent, il dit que ce n'est point à ces superfluitez croupissantes qu'il faut attribuer les cours de ventre qui surviennent en tant de maladies, mais à un excès de mauvais suc qui remplissent les vaisseaux, & qui se font jour dans les intestins; ou à des matieres enflammées qui fermentées avec le sang, s'élancent, pour ainsi dire, des vaisseaux dans le bas ventre.

Pour ce qui est de la bile qui du foye se décharge dans l'intestin, l'Auteur dit qu'elle se remêle pour la

plus grande partie avec le chyle, pour être reportée dans le sang. & qu'il n'en peut sortir que très-peu par les selles.

On dira peut-être que ce superflu des alimens étant retenu dans les premières voyes, peut faire de grands désordres, & qu'ainsi la purgation qui en empêche le séjour, n'est pas si fort à mépriser? L'Auteur répond, que si le séjour de ces superfluités devoit être si mal faisant, la nature ne les auroit pas fait passer si lentement dans un aussi long canal que celui des intestins : „ Il ajoute de plus que le séjour des superfluités contenues „ dans le bas ventre est de si petite „ conséquence, qu'on voit tous les „ jours des personnes qui sans s'in- „ commodér, peuvent se passer des quin- „ ze jours entiers d'aller à la selle. „

Il fait ici, par manière de digression, une exclamation contre les Chymistes : „ Pourquoi donc,

« dit-il les Chimistes s'oublient-ils si
« fort dans cette occasion , portez com-
« me ils sont à multiplier les feux ;
« & toujours charmez de ce qui
« sent le fourneau , comment ne se
« sont-ils pas avisez d'établir au
« milieu des intestins , & dans ce pré-
« tendu amas d'ordures , un feu de
« fumier , qui dans leurs principes au-
« roit eu son utilité ? « Au reste no-
tre Auteur ne prétend pas soutenir que
la purgation soit inutile : il avance
qu'elle fait quelquefois du bien ; mais
il prétend que ce n'est pas tant à
cause de l'évacuation qu'elle produit,
qu'à cause de l'ébranlement universel
qu'elle excite dans toutes les parties
du bas ventre : ébranlement qui , sans
même rien évacuer , peut servir , selon
notre Auteur , à rétablir l'équilibre
entre les parties solides & les parties
fluides. En un mot , selon notre Au-
teur , il est peu nécessaire d'évacuer
les superfluités contenues dans le bas

ventre ; c'est ce qu'il repete encore ailleurs : & voicy comme il s'explique là-dessus , pag. 51. Cette évacuation est-elle toujours si loüable , qu'elle ne vuide jamais que l'inutile , & ne pourroit-on pas raisonnablement craindre qu'elle n'épargne pas toujours assez l'utile & le necessaire ? Mais quoy , dira-t-on , si les sucs , qui auroient dû s'évacuer par la transpiration , étant retenus dans le corps , ont rempli par leur corruption les premieres voyes d'un tas d'ordures , de colles , de glaires , de mucilages & de phlegmes ? Belle ressource pour autoriser la purgation ! c'est donc à dire que par les regles de cette belle Mechanique , il faudra se hâter d'évacuer cet amas d'ordures , de peur que luy laissant le tems de passer dans les vaisseaux , il n'aille infecter le sang : digne conclusion d'un aussi pitoyable principe ! comme s'il étoit possible que des sucs

aussi épais que ceux qu'on suppose icy , pûssent passer dans le sang à travers les intestins , que ny l'air , ny l'esprit de vin , ne penetrent point.

*Hypocrate conseille de purger au commencement des maladies dans la fougue des humeurs : on a crû jusqu'ici que c'étoit pour dérober au sang une matiere qui pouvoit s'y mêler. Mais il faut sans doute , que ce grand homme se soit trompé , ou qu'il ait d'autres raisons , s'il est vrai , comme le prétend nôtre Auteur , que les sucs renfermez dans les intestins ne puissent passer dans le sang. Il allé-
gue pour raison de cette impossibilité , l'épaisseur de ces sucs ; il seroit à sou-
haiter que sur cét article il eût prévenu une objection qu'on pourroit faire , qui est , que quand on dit que les sucs long-
tems renfermez dans les intestins peu-
vent passer dans les voyes du sang : on ne prétend pas soutenir qu'ils y passent épais comme ils sont , mais qu'il s'en dé-*

détache des parties subtiles, qui s'insinuent dans les vaisseaux lactez, & de là dans le sang. Mais ni l'air dit-on ici, ni l'esprit de vin ne peuvent pénétrer les intestins. Autre point sur lequel il n'eût pas été moins à souhaiter que l'Auteur eût prévenu une difficulté qui se présente d'elle-même ; sçavoir que le chyle qui est bien plus grossier que l'air & que l'esprit de vin, ne laisse pas néanmoins de passer à travers les intestins, par le moyen des vaisseaux lactez, & d'être porté dans le sang.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur prétend que l'évacuation des superfluités contenues dans le bas ventre, n'est pas une chose si importante ; mais s'il veut qu'on laisse là ces superfluités qu'il appelle des ordures prétendues, il est d'avis en récompense qu'on évacue le sang ; il dit que cette évacuation supplée au deffaut de la transpiration, dont le retardement est la source or-

N

dinaire des maladies : « Et qu'on
« ne vienne plus dire , dit-il ,
« que la saignée affoiblit ou ruine les
« levains , qu'elle arrête leur action ,
« & qu'elle appauvrit le sang ; car
« ce sont des imaginations frivoles ,
« & que l'observation dément , puis
« qu'il y a toujours assez de sang pour
« la vie , pourvu qu'il soit bien con-
« ditionné , & qu'il coule aisément »
p. 62. Il est vrai que les grandes
pertes de sang sont ordinairement sui-
vies d'hydropisies , de cruditez , &
de la mort même. Mais l'Auteur ré-
pond que ces maux ne viennent point
tant du manque de sang , que de la
mauvaise qualité du sang. Pour le
prouver , il dit qu'on peut ôter presque
tout le sang d'un animal sain &
vivant , sans luy ôter la vie. P. 63.
Que si cependant on croit que ce soit
tout perdre que de le répandre , l'Au-
teur nous avertit qu'il n'y a rien qui
pullulle tant que le sang , p. 62. &

DU JOURNAL: 113

que des personnes usées par des pertes de sang longues & opiniâtres ne laissent pas de se rétablir souvent, & mesme à peu de frais, par le repos du corps, par la quiétude de l'esprit, & par un régime bien entendu. La principale raison sur laquelle il fonde la nécessité de la fréquente saignée, est que la transpiration est souvent moins abondante qu'elle ne doit estre ; qu'alors le sang ne se déchargeant pas des parties qu'il doit perdre, augmente à un point qui mettroit la vie en danger, si par la saignée on n'ôtoit ce que la transpiration n'emporte pas. On pourroit répondre que quand la transpiration est diminuée, l'humeur qui ne transpire pas s'évacue souvent par les urines ; cela se voit en ceux qui suent peu, car ils urinent beaucoup, au lieu que ceux qui suent beaucoup urinent peu ; en sorte qu'il semble qu'au lieu de saigner abondamment pour suppléer à la transpiration, on pourroit y su-

N ij

pléer tout de mesme par des remèdes diuretiques, d'autant plus que ce seroit prendre les voyes que la nature prend elle-mesme. Il semble encore que les sudorifiques pourroient estre icy d'un grand secours : mais l'Auteur dit que les drogues sudorifiques sont peu propres à devenir les substituts de la transpiration, ce sont ses termes : la saignée est plus de son goût ; & effectivement puisqu'on peut, selon sa remarque, tirer presque tout le sang d'un animal sans le faire mourir, on ne voit pas quel inconvenient il peut y avoir dans les frequentes saignées. D'ailleurs, quand la transpiration ne se fait pas bien, le sang se trouve moins leger, dit notre Auteur, p. 35. & par consequent oppose au cœur & aux arteres un obstacle plus difficile à surmonter : il est donc moins divisé, continue-t-il, & fournit moins de matiere à la transpiration. Supposons, par exemple, di-t-il,

que le sang moins divisé fournisse « dans chaque systole un quart de « grain moins que l'ordinaire à l'in- « sensible transpiration, ce seront neuf « onces de liqueur qui seront retenues « par jour dans les vaisseaux, & « qui grossiront d'autant la masse du « sang, tandis que la transpiration di- « minuera de la même quantité: mais « si la masse du sang, reprend-il, « s'augmentoît à proportion tous les « jours, pendant des semaines ou de « mois entiers, son volume croitroit « à l'excès, ou du moins parvien- « droit enfin à augmenter du double. « Cependant, remarque notre Auteur, « pag. 36. la force des solides, & en « particulier du cœur & des artères, est « bornée par la nature, qui ne l'a faite « que pour pouvoir pousser la valeur de « vingt livres. Il faudra donc, conclut-il, « ou trouver le moyen de doubler « aussi cette force, ou si cela ne se « peut, il faudra diminuer la moitié

du sang , & par là on se trouve , dit-il , pleinement convaincu de la nécessité de la saignée. Selon ces paroles , on doit tirer du sang , parce que le cœur n'a pas assez de force pour en pousser beaucoup. Mais page 61. on lit que la force du cœur augmente de beaucoup dans la fièvre , & qu'ainsi elle a moins besoin de sang pour s'entretenir. Pour ce qui est de ce que l'Auteur avance icy , que le cœur n'a de force que ce qu'il en faut pour pousser la valeur de vingt livres , nous remarquerons qu'à la page 30. il dit que le cœur par luy seul , & sans le secours des arteres , pourroit soutenir l'effort de trois mille livres & plus.

Sur la fin de l'Ecrit , l'Auteur dit qu'on accuse la saignée d'abattre les forces , de tarir les sources de la vie , de suspendre les crises , d'empêcher les depurations , &c. Mais il répond que ce sont là de frivoles raisons dont

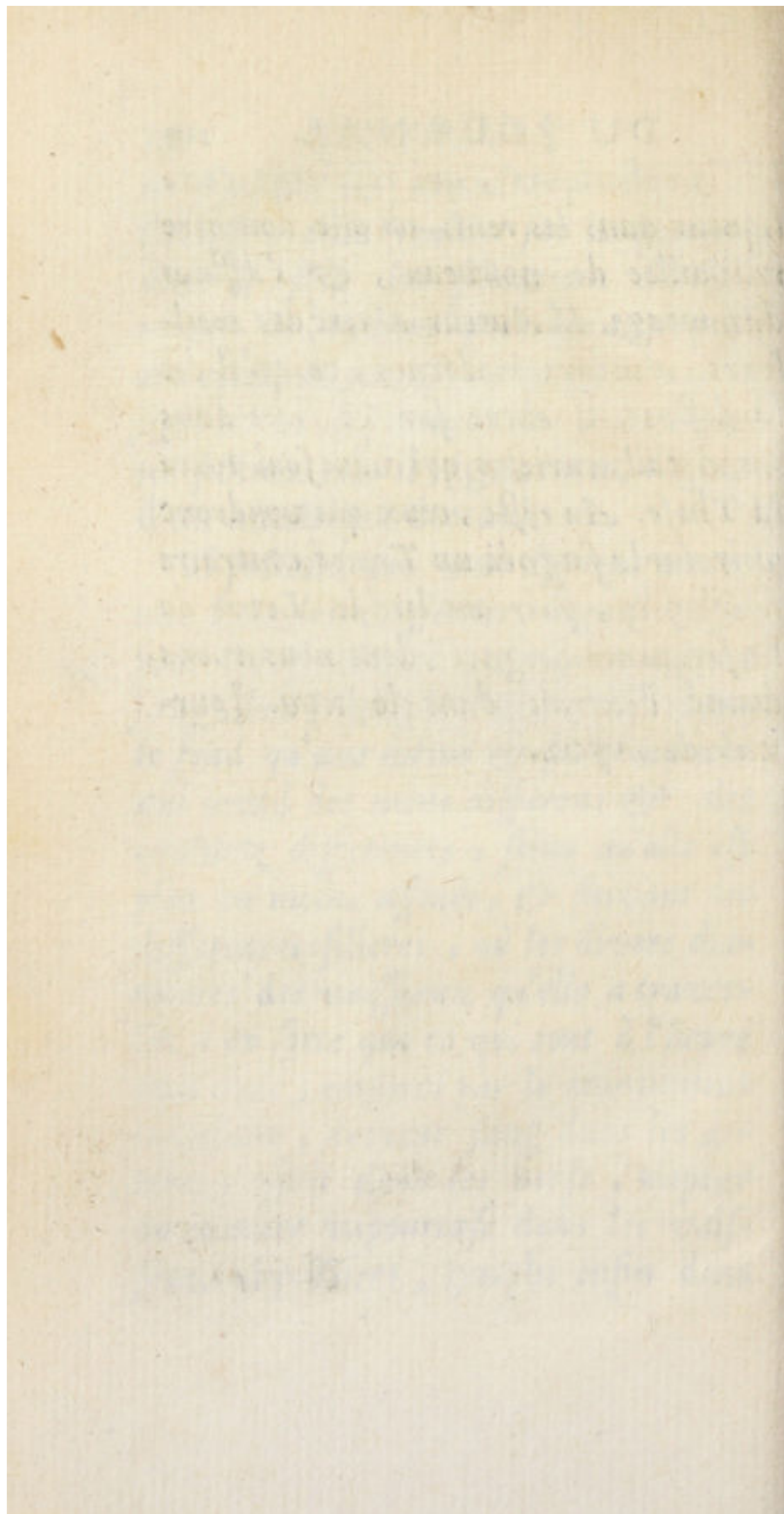
on amuse les peuples , & qu'encore que les grands s'y laissent prendre comme les petits, ils n'en sont pas moins peuple , car , ajoute-t-il , ceux qui méprisent si fort les sentimens vulgaires dans toutes les affaires de la vie , cedent cependant volontiers aux idées les plus triviales dans celle de leur santé , comme s'il pouvoit être , dit-il , moins honteux à leurs esprits qu'à leurs personnes de tomber en rotture. *Il faut esperer que les malades se rendront à ces raisons.*

C'est ce que l'Auteur se promet dans sa Préface , où il avertit que le remede qu'on voudroit le plus décrier se trouve justifié dans cette These par les observations les plus propres à ramener les esprits des Peuples , & à regagner ceux des Sçavans. Ce que nous avons rapporté est ce qu'il y a icy de plus essentiel sur la saignée , le reste consiste en des digressions qui

ne sont pas les moindres endroits de l'Ecrit, elles roulent sur la maniere dont se font les filtrations des humeurs. L'Auteur pour les expliquer n'a recours ny aux levains ny aux configurations differentes des pores : toutes fictions, dit-il, également dignes d'un anathême éternel.

Il prétend que cette liqueur contenue dans les vaisseaux, laquelle passe pour être si composée, & qu'on nomme sang, bile, lymphe, &c. n'est dans le fond qu'une même & seule matiere qui prend des noms differens & des qualitez differentes, selon qu'elle est plus ou moins affinée, & suivant les differentes filieres, où les divers diametres des vaisseaux qu'elle a traversés, en sorte que ce qui tout à l'heure étoit chyle, emporté par le mouvement circulaire, devient sang dans les arteres, esprit dans les nerfs, vapeur ou matiere vapoureuse dans les vaisseaux capillaires, lymphe enfin dans

les lymphatiques , qui reportent cette liqueur dans les reins où elle doit être travaillée de nouveau , & s'affiner davantage. L'Auteur a tiré des meilleurs Auteurs modernes , ce qu'il dit là-dessus , il entre sur ce sujet dans un détail curieux qui vaut seul toute la These. Au reste , ceux qui voudront voir sur la saignée un Traité contraire à celui-cy , pourront lire le Livre de la frequente Saignée , dont nous avons donné l'extrait dans le XIV. Journal de 1702.



RÉPONSE

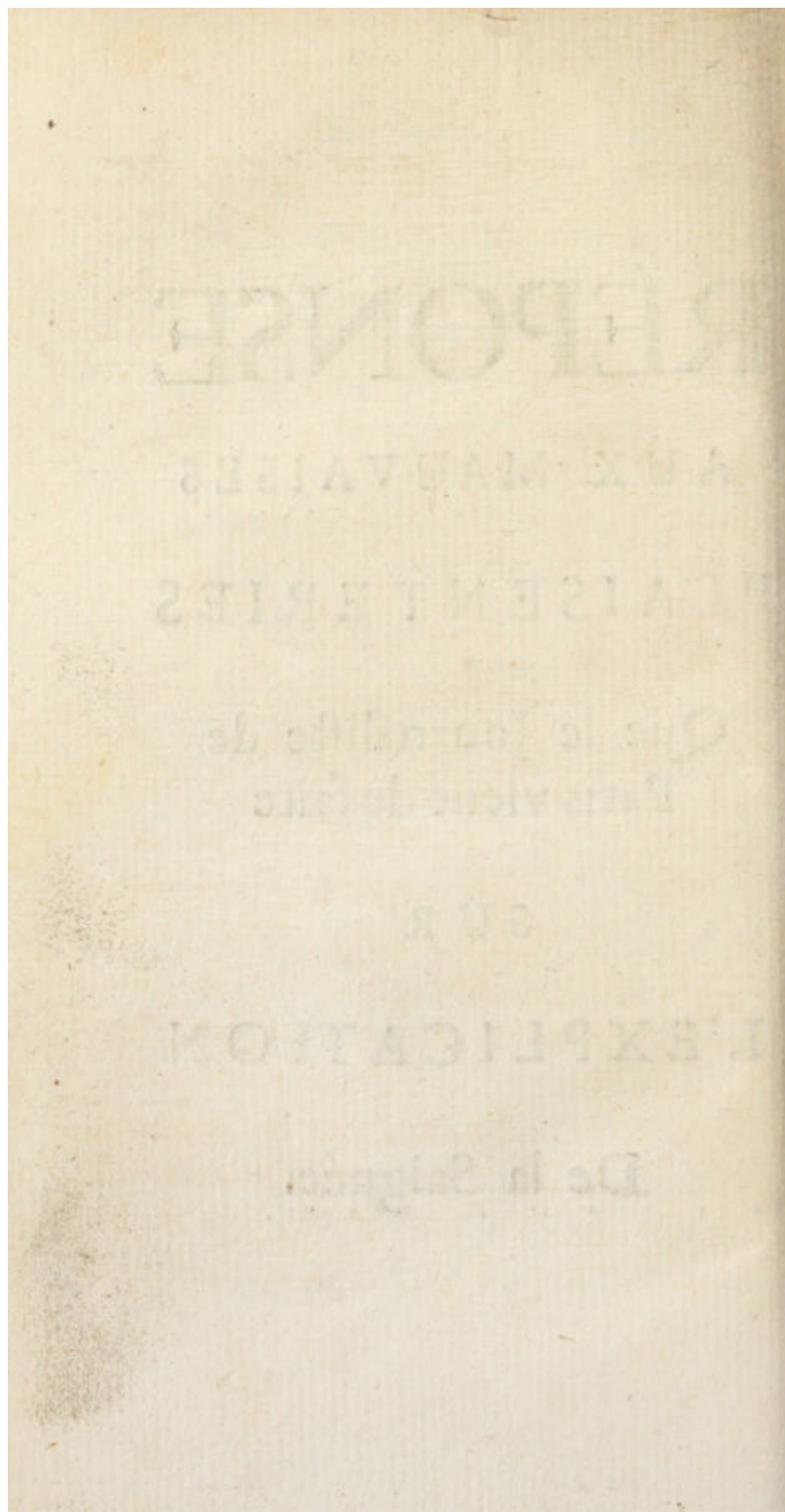
AUX MAUVAISES
PLAISENTERIES

Que le Journaliste de
Paris vient de faire

SUR

L'EXPLICATION

De la Saignée.





RÉPONSE

AUX MAUVAISES
PLAISANTERIES,

*Que le Journaliste de Paris
vient de faire sur l'explica-
tion de la Saignée.*

VOILA ce que le Journaliste
de Paris appelle un extrait,
parce qu'on badine sur un livre
et en faire l'analyse, c'est pour luy
la même chose. S'excusera-t'il sur la
difficulté de la matière? Dira-t-on
pour sa défense, que la manière de
bien faire un Journal n'est pas encore
définie, puisqu'on ne connoit pas

précisément *, les devoirs d'un Journaliste. Mais pourquoy se mêler de ce qu'on ne sçait pas encore ? Doit-il donc être permis de commencer par faire, en attendant la connoissance de ce qu'il faut faire ? Cette sorte de presumption en matiere moins grave seroit insupportable : & le Journaliste voudroit qu'on luy passa la temerité, avec laquelle il manie les intérêts du public sans le connoître ?

Maiss'il est si difficile, comme on l'a exposé dans le même Journal en sa faveur, de regler les droits d'un Journaliste, & de definir en quoy ils consistent. Parlons du moins de ce haut employ, comme on fait des choses éminentes, dont on ne donne que des descriptions negatives, à l'imitation des anciens Philosophes.

* Voyez le xxxi. Journal 9.
Août 1706.

qui disoient de leur *matiere premiere*, tout ce qu'elle n'étoit pas, pour laisser mieux deviner ce qu'elle pourroit être. Ne recherchons donc pas ce que c'est au juste qu'un bon Journaliste, car cela est au-dessus de la portée de l'esprit humain, gardons nous d'en regler les devoirs & d'en fixer les droits : cet examen surpasse nos lumieres : mais hazardons nous de dire tout ce qu'il n'est pas.

Luy fera-t-on tort si on avance qu'il n'est pas fait pour railler, & que son état n'est pas celui d'un diseur de bons mots, d'un Maître en ironie, d'un plaisant de profession ? Se fâchera-t'il, si on ajoute qu'il ne doit jamais imposer ny à l'Auteur qu'il extrait, ny au Lecteur qui l'honore de sa confiance. Ne conviendra-t-il pas qu'il ne doit être ny passionné ny partial : enfin pour finir cette description negative d'un Journaliste : ajoutons qu'un Jour-

naliste ne doit point être juge : & peut-être par là aurons nous prouvé que celui à qui nous parlons, n'est rien moins que Journaliste. Car enfin il aime l'ironie , & en fait métier, il est sujet à se méprendre, il n'est pas toujours Maître de son cœur, ny au-dessus de ses ressentimens & il juge en souverain.

Mais qu'il nous permette de luy demander d'abord d'où luy est venuë cette qualité qu'il exerce de juge, d'arbitre & de censeur des ouvrages d'autrui : de quelle autorité tien-t'il cette souveraine puissance ? ou par qu'elle licence la-t'il usurpée, Connoît-t'il donc si peu les devoirs de sa commission pour s'en faire un titre de dictature & de souveraineté ? Un Journaliste n'est point institué pour juger mais pour extraire ; C'est l'historien du Public, auquel il s'est chargé de rendre compte du contenu des ouvrages à mesure qu'ils

paroissent : il luy convient donc d'en faire l'analyse, jamais la censure. C'est que pour décider sur un ouvrage & le critiquer à propos, il faut trop peu tenir à soy-même, à ses préjugés, à ses ressentimens : il faudroit donc un homme depouillé de passions & animé de la seule vérité, *sed ad hæc quis tam idoneus* ? Il faudroit d'ailleurs sur tout pour la Medecine, où rien ne se doit décider que par le bon sens, l'observation & l'expérience : il faudroit, dis-je, un homme consommé en science, & formé par l'usage, pour s'attirer la confiance du Public. Peut-être le Journaliste auroi-t-il la plûpart de ces grandes qualitez ? peut-être en luy le merite a-t-il prévenu l'âge, & que l'habitude de bien faire & de bien juger en Medecine, luy aura coûté moins de tems & moins de travail qu'à d'autres ? peut-être enfin la probité le preserve-t'elle de toute

passion: mais qu'elles preuves donna-t'il jamais dans ses extraits de tous ces rares avantages? est-ce par un fond de science & d'érudition qu'il critique? est-ce par bonté, par humanité, par vertu? Au contraire son style. toujours ou badine ou seduit. S'il accuse son Auteur de contradictions, ce n'est qu'en démembrant son ouvrage, déplaçant ses preuves, & les mettant dans un faux jour: ce qui est moins extraire un livre que le décomposer: s'il le reprend, ce sera sur des minuties & avec plus de tours & d'adresse que de science. En effet attaque-t'il jamais un principe? se prend-t'il aux preuves? redresse-t'il des conséquences? tout cela cependant seroit la matiere d'une critique sçavante & éclairée, & qui ne laisseroit pas d'honorer un Journaliste habile, lequel par ces sortes de réflexions sagement placées & assai-

sonnées d'honnêtetés, s'attacheroit plus à perfectionner un ouvrage, qu'à en decrier l'Auteur. Mais n'en déplaise à nôtre Journaliste, ce ne sont pas là ses allûres, le sérieux le déconcerte, le ton plaisant est plus de son fait : & s'il ne trouve du ridicule dans un ouvrage, il y en met, parce qu'il ne sçait rien si bien que de faire rire.

On seroit aussi bien fondé à luy demander raison des autres qualitez qu'il se donne, d'alterer les sentimens des autres, ou de leur donner un tour malin & artificieux, de vanger enfin ses préjugés ou ses opinions, sur celles qu'il devroit simplement exposer. Mais ce que nous dirons cy-après en détail sur ces sortes d'entreprises du Journaliste, nous dispense de le marquer icy en gros.

Mais * on demande pour dis-

* Dans le même Journal du 9.

Aoust 1706.

culper le Journaliste, s'il ne doit pas ajouter quelque sorte de jugement à l'extrait d'une livre ? s'il doit laisser le Public dans l'incertitude de ce que peut valoir un ouvrage ?

Il faut convenir que ce seroit rendre un grand service à ce public ; mais plus ce service est considerable, plus il demande d'habileté dans un Journaliste, plus d'erudition, plus d'usage. Or peut-on attendre tous ces talens d'un homme, qui souvent aura plus d'esprit que de science, plus de talens que d'erudition, plus d'adresse que d'experience, plus de mots que de choses. Ajoûtez que cet homme poly, si vous voulez, éloquent, beau diseur, aura peut-être toute sa vie étudié dans un autre goût, ou en d'autres vûes que celles qu'auroit demandé la profession qu'il exerce aujourd'huy, & que peut-être la protection & la fortune auront eu plus de part à l'état qu'il

141
AU JOURNALISTE.
soutient dans le monde, que son
éducation. Voudroit-on en ce cas
que le Public si habile jug^e, comme
on le reconnoît *, reglât son juge-
ment sur celui d'un semblable Jour-
naliste. Ce seroit vouloir dominer
sur les esprits, ce seroit exiger une
sorte de foy. Mais qu'on fasse Jour-
naliste un homme uniquement ap-
pliqué dès sa jeunesse à la profession
qu'il exerce, qui se soit meublé la
tête de tout ce que cette profession
à de curieux & d'utile, un homme
enfin consommé par l'usage, & qui
ait établi sa reputation sur ses succès,
on répond à ce Journaliste de tous
les suffrages, on adoptera ses juge-
mens, on se rendra à ces décisions.
Que si cependant la passion de
juger & de reprendre possède un
Journaliste tel qu'il puisse être, au
point qu'il ne puisse se passer de

* Dans le même Journal.

cette satisfaction , pour peu qu'il ait lieu de se défier de la confiance du Public , parce qu'enfin l'âge , l'érudition & l'usage n'auroient encore pû lui assujettir les esprits , qu'un tel Journaliste exerce sa critique *sur certains livres* * ou le mauvais est dominant : & si l'envie de louer le possède , que ce soit *des livres dont le principal paroisse excellent*. Hors ces cas , qu'il ne se hazarde pas à user de la honteuse ** *ressource de demander grace* , s'il venoit à s'écarter de ces regles ; car il s'exposeroit trop souvent à demander pardon , & son amour propre auroit trop souvent à souffrir.

Suivant ces principes on convient que la Thèse sur la saignée ne méritoit point l'encens du Journaliste , car outre l'horreur qu'il a de l'effusion du sang humain , on reconnoit

* Voyez le xxxi. Journal p. 486.

** Ibidem p. 487.

que cet ouvrage n'a rien de cette excellence qui doit se faire des Pannegyristes, Maisa-t-il tout le mauvais qui peut autoriser son courroux & & lui attirer sa censure ? du moins auroit-il dû avoir cette déférence pour la faculté de Medecine de Paris sa mere , qui lui a fait tant d'honneur & de grace , de croire qu'elle n'auroit pas approuvé une Thèse qui feroit notoirement mauvaise. Il dira sans doute que l'Ecole de Paris ne se rend point caution de tout ce qui se soutient sur ses bancs , qu'elle laisse passer bien des thèses moins comme des verités certaines que comme des opinions tolérables & propres à exciter les esprits des jeunes Medecins. Tout cela est vrai , mais elle n'autoriserait jamais des Theses dans lesquelles le faux ou le mauvais dominerait , ou qui mériteroient d'être tournées en ridicule , c'est pourtant du ridicule que le Journaliste vou-

droit faire appercevoir dans la These sur la saignée. Seroit-ce donc qu'il voudroit faire croire que tout le bon sens seroit sorti des Ecôles avec lui, ou que lui seul vaudroit mieux & seroit plus clair-voyant que tous ses Maîtres? De tout ceci il résulte que cette These étoit de la nature de ces ouvrages, dont le Journaliste ne devoit au public qu'une simple analyse. Mais il en haïssoit la matière, & il vouloit que le public le sçût & lui en tint compte.

Mais pourquoi, dira le Journaliste, s'interesser si fort à la réputation d'une These de Medecine? Quelle étrange délicatesse d'amour propre dans un auteur pour un ouvrage si mince, si indifferent, si obscur? quelle passion pour la saignée? Ne diroit-t-on pas qu'on se feroit attaqué à Dieu, & à ses saints? Mais quoi de plus interessant que la verité? Seroit-elle donc moins respectable

pectable en Medecine que par tout ailleurs ? Or s'il est constamment vrai qu'il faut saigner , un Medecin peut-il être indifferant pour la Saignée ? Et si l'on prouve la verité de la saignée , ou qu'elle est veritablement necessaire pourra-t-on la decrier si l'on demontre enfin , qu'elle est le plus ancien , le plus indispensable de tous les remedes , auquel aucun autre ne peut être sûrement substitué , que la saignée enfin toute seule pourroit tarir la source la plus ordinaire de tous nos maux en suppléant au deffaut de la transpiration : ce sera une verité constante qu'il ne sera point permis de laisser tourner en ridicule. Or cet ouvrage tout mince qu'il pourroit paroître au Journaliste va à prouver cette verité , & à établir la certitude du secours que la saignée apporte en Medecine : on est donc en obligation de défendre cette These par l'amour qu'on doit avoir pour

P

la verité, jusqu'à ce que le Journaliste l'ait détruite par d'autres preuves que par des ironies & des airs méprisants.

Après donc avoir averti le public qu'on désavouë tout ce que le Journaliste avance dans son prétendu extrait, comme étant infidele, badin & mal-entendu : on va le suivre pas à pas & lui prouver aux yeux de tout le monde que c'est mal à propos qu'il raille ce système de la saignée, & qu'il ne l'entend pas, en lui marquant ses bévûës, montrant ses méprises & relevant ses infidelitez.

L'Auteur de cet écrit se propose de montrer qu'il n'y a point de remede qui supplée mieux que la saignée au défaut de la transpiration.

Le Journaliste commence par humilier l'ouvrage dans le titre même qu'on lui a donné ; car au nom d'explication il substitue celui

AU JOURNALISTE. 147
d'écrit qui ne s'entend que d'un
libelle méprisable , ou d'une piece
odieuse.

*Et par consequent , qu'il n'y en a
point dont l'usage doive être plus
frequent.*

C'est, & par consequent est de l'in-
vention du Journaliste , c'est ainsi
qu'il se donne la liberté d'interpreter
& d'ajouter : voici le point de la
Thèse & le but de son auteur :
*Si la saignée est le remede qui supplée
le mieux au défaut de la transpiration.*
Voilà à quoi il se borne ; pourquoi
étendre ses vûës , ou lui attribuer
des intentions ? est-ce à un Journa-
liste à sonder les cœurs ? on verra dans
la suite * que celui à qui on repond
se pique assez peu de cette science.

*On commence d'abord par nous re-
presenter la necessité de la transpiration.*

Ne croyoit-on pas à l'entendre
que ce soit mal commencé que de

P ij

* *Voies la page 206.*

tablir la nature de la transpiration qui va faire le sujet de la Thèse ? il falloit montrer le défaut du début.

L'Auteur de l'écrit soutient que l'évacuation qui se fait par cette voye est si considerable, qu'on ne prend pas plus dans l'espace de quinze jours par les évacuations ordinaires du bas-ventre, qu'on perd en un seul jour par la transpiration. Il assure qu'on a découvert que ce qui se dissipe chaque jour dans le corps d'un adulte, va à plusieurs livres ; au lieu que ce qui s'évacue par le bas-ventre, ne va pas à plus de quatre onces par jour ; il prétend que c'est un fait constant par les expériences de Sanctorius.

Seroit-ce que le Journaliste voudroit insinuer au Public, que ce que rapporte en cet endroit l'Auteur de la Thèse touchant la transpiration lui seroit particulier ? Mais pourquoi dissimuler à ce Public que la Thèse ne fait que renouveler la doctrine

de la transpiration universellement reconnuë dans l'antiquité , que le détail des observations qu'on donne sur cette matiere est tout entier de *Sanctorius* Medecin d'Italie , qu'un autre sçavant Medecin * d'Angleterre vient d'y souscrire par les belles notes qu'il y a ajoûtées & que M. *Baglivi* Medecin de Rome si célèbre par toute l'Europe & de l'amitié duquel le Journaliste a si grand soin de se parer , vient d'illustrer par ses observations. Avec de tels garans & sous de tels auspices, sera-ce une nouveauté ou une entreprise particuliere, à l'Auteur de la Thèse , de *sou'enir d'assurer , de prétendre* ce qu'il avance sur leur parole , en un mot de bâtir une pratique de Medecine sur le système de la transpiration ?

Ce principe posé, l'Auteur s'etonne qu'au lieu d'attribuer à un défaut

* *Monsieur Lister.*

de transpiration, les dereglemens qui arrivent dans les fonctions du corps, on ne s'occupe dans la pratique de la Medecine, que de glaires, & de viscositez prétendues, qui croupissent dans les premieres voyes, & à l'évacuation desquelles se terminent tous les soins du Medecin.

Est ce à tort qu'il s'étonne de voir des Medecins sortir de leur caractère de Philosophie, pour raisonner comme des gardes de Malades, ou comme un Peuple grossier & mal instruit de la Mechanique du corps humain ? A-t'il tort cet Auteur de s'effrayer à la vûe des idées si fausses, que des Medecins se font de nos maladies & des indications dangereuses qu'ils tirent pour les guérir. Car enfin sera-t'il indifferend de chercher dans le bas-ventre les causes de nos maux, ou de les prendre dans l'habitude du corps ? Sera-ce la même chose de s'occuper à chas-

7
AU JOURNALISTE. 151
fer une glaire des intestins , ou de
rappeller vers la peau , la depuration
du sang ? Ne sera-t'il pas honteux
de voir des Medecins en place , &
dont la pratique de cet art auroit
dû redresser les notions , se confon-
dre indignement avec le peuple pour
parler comme luy un langage sedu-
cteur ; car à quelles meprises & à
quels inconveniens ne s'exposeront-
ils pas & leurs malades , si pour les
guérir ils ne s'occupent que de fon-
dre une glaire , de vider une crasse
& de nettoyer de basses entrailles ,
toutes idées qui peuvent surprendre
l'imagination du peuple , mais qui
ne satisferont jamais un Medecin
éclairé par l'anatomie , laquelle ne
montre ny glaires ny crasses dans
le bas ventre.

*Pour faire voir combien il est inu-
tile de purger le bas ventre , comme
on a coutume de faire , il dit qu'on
comprend aisément les inconveniens ,*

qui doivent arriver de la retenuë de l'urine & de la bile, parce que l'urine & la bile sont des humeurs qui se separent du sang, pour la conservation de la santé; & qui doivent par consequent causer beaucoup de trouble, & amasser beaucoup de sucx dangereux & superflus, si elles viennent à rentrer dans les vaisseaux: au lieu qu'il n'en est pas de même de l'evacuation par les selles, parce que ce n'est pas une humeur qui se separe du sang, mais seulement la decharge du superflu des alimens qui n'a point dû se porter dans les vaisseaux.

L'Auteur de la These ne se propose pas de montrer l'inutilité de la purgation, il en reconnoît la nécessité & les avantages: mais il en fait appercevoir les dangers, entre les mains de ceux qui l'employent par des vûës fausses, & pour remplir des idées imaginaires. Or telles sont celles qu'on fonde sur un amas d'or-

dures dans le bas ventre que la raison ne prouve pas , & que l'inspection dément. l'Auteur fait donc très-grand cas de la purgation : mais il craint fort pour le public & voudroit luy faire craindre un Medecin qui sur de faux préjuges ne sçait que purger. Cette apprehension interesserait-elle le Journaliste ? Cette pratique seroit-elle la sienne ?

Il faut sans doute que l'Auteur de la Thèse ne veuille pas reconnoître l'usage qu'on attribue aux glandes intestinales, de filtrer une matiere qui se separe du sang & de la verser dans les intestins. On est fâché de trouver dans le raisonnement d'un Journaliste, honoré du soin de rendre compte au public des ouvrages d'autrui, si peu d'exactitude, ou tant d'infidelité. Que d'injustices donc envers les Auteurs, s'il est accoutumé a prendre le change à leurs dépens & à interpreter si mal leurs

sentimens ! L'Auteur de la These parle en cet endroit de l'évacuation par les selles , suivant le calcul & dans le sens de Sanctorius. Or puisque Sanctorius ne parle que du superflu des alimens , qui certainement ne vient pas du sang, l'Auteur à raison de distinguer très-fort cette évacuation , & de la faire différente des humeurs qui se font dans nos corps par voye de Secretion , ou qui passent du sang dans les intestins. Cependant pour ne manquer à rien , & prevenir cette objection , le Traducteur parle quelques lignes plus bas , du suc des glandes intestinales, de la bile & du suc pancratique : mais pour faire remarquer que toutes ces liqueurs ne grossissent pas le volume de la matiere des selles dans l'opinion de Sanctorius , puisque ces liqueurs retournent dans le sang. C'est donc avec raison que l'Auteur donne si peu à craindre de la rete-

nuë de l'évacuation par les selles prises en ce sens, qui est icy le véritable, par la raison qu'elle ne vient point du sang.

On a coutume de purger sur la fin des accès, afin d'empêcher que la matiere qui vient d'être separée du sang, & poussée dans les glandes des intestins, ne retourne dans la masse des humeurs.

Seroit-ce bien là un échantillon de la pratique du Journaliste ? les fièvres ont donc bon tems avec luy ? Sa pensée auroit quelque vray semblance, si les accès des fièvres se terminoient par des cours de ventre ; mais ce sont des sueurs qui en font les crises ; c'est donc à la peau & non dans les intestins, que l'humeur va se separer. Que fera donc sa purgation autre chose que de détourner la nature si on s'accoutume à purger ? Hippocrate cependant, des maximes duquel le Jour-

naliste s'honore avec tant de confiance , auroit dû luy apprendre qu'un Medecin doit suivre dans l'évacuation des humeurs , les penchans que la nature luy montre & les issues qu'elle luy ouvre. Mais d'ailleurs donneroit-on avec tant de succès le Quinquina , si-tôt après les accès , si c'étoit le tems où l'humeur se trouveroit plus ramassée , en plus grande abondance , & plus capable de résister à l'action du remede ? Ce seroit certainement ou trop présumer du pouvoir de ce remede , ou trop risquer son honneur & sa réputation , en l'exposant souvent à échoïer ? Mais le contraire arrive , car le Quinquina guérit alors sûrement & sans rien évacuer par les felles. Le Journaliste est donc dans l'erreur , & fera bien de changer de maxime , se souvenant que jamais on ne guérit moins de fièvre que lorsqu'on les attaquoit à force

de purgations, de tisannes laxatives, &c. La meilleure maniere de donner le Quinquina l'instruira encore là-dessus ; car il réussit mieux ordinairement sans avoir fait précéder les purgatifs. Si le Journaliste avoit besoin d'autorité pour le ramener dans la bonne voye, son *Ettmuller* l'instruira sur le peu de matiere qui entretient les fièvres : c'est dans son excellent Traité, *Quod parva sunt magnorum morborum principia*, où il apprendra encore le mal-entendu des purgatifs, fondez sur un amas d'humeurs croupissantes. *Vanhelmont* pourroit encore servir utilement là-dessus le Journaliste. Mais c'est trop en dire à un Inspecteur general des livres de Medecine : il les connoît sans doute mieux que personne, & s'il se met au-dessus de leurs maximes, c'est parce que son grand usage & sa longue experience luy ont appris le contraire.

L'Auteur soutient que ce n'est pas aux superfluités croupissantes du bas ventre, qu'il faut attribuer les cours de ventre qui surviennent en tant de maladies; mais à un excès de mauvais sucs qui remplissent les vaisseaux, & qui se font jour dans les intestins; ou à des matieres enflammées, qui fermentées avec le sang, s'élancent, pour ainsi dire, des vaisseaux dans le bas ventre.

Ces deux raisons sont-elles donc si méprisables? La premiere se prouve par l'ouverture des corps des personnes qui sont mortes de fièvres & de cours de ventre, dans les intestins desquels on ne trouve aucun amas d'ordures. La seconde est fondée sur l'observation de Monsieur *Syndeham*, le plus exact observateur que nous ayons eu depuis *Hypocrate*.

Le Journaliste paroît peu touché d'autres raisons qu'il extrait de la *These*, lesquelles vont à combattre

le prétendu amas d'ordures dans le bas ventre ; c'est apparemment que ce système luy paroît curieux & digne d'être ménagé : il faut convenir qu'il est commode , qu'il plaît au peuple , & coûte peu d'étude & de méditation au Medecin. Mais à si peu de frais , qui ne pourra le devenir ? Il feroit inutile de tant étudier la nature , il suffiroit de purger.

Pour ce qui est de la bile , qui du foye se décharge dans l'intestin , l'Auteur dit qu'elle se remêle par la plus grande partie avec le chyle , pour être reportée dans le sang , & qu'il n'en peut sortir que très-peu par les selles.

L'Auteur de la These ne le dit pas : il le prouve par calculs & par observations , & a pour garants de bons Auteurs citez dans la These Latine ; que le Journaliste n'en a-t'il fait part au public ? Seroit-ce que le nom de *Reverost* * luy auroit fait

** Il a fait une diff. de motu bilis circulari.*

peur ? Mais à la bizarrerie près de ce nom , il pouvoit citer cet Auteur qui en est digne , & il le pouvoit sans craindre d'en recevoir d'ombrage , car il est étranger & loin de luy :

On dira peut-être que ce superflu des alimens étant retenu dans les premières voyes , peut faire de grands desordres , & qu'ainsi la purgation qui en empêche le séjour , n'est pas si fort à mépriser. L'Auteur répond , que si le séjour de ces superfluités devoit être si malaisant , la nature ne les auroit pas fait passer si lentement dans un aussi long canal que celui des intestins. Il ajoute de plus , que le séjour des superfluités contenues dans le bas ventre est de si petite conséquence , qu'on voit tous les jours des personnes , qui sans s'incommoder , peuvent se passer quinze jours entiers d'aller à la selle.

Le Journaliste ne paroît pas fort touché de ces raisons : il croît que

de les répéter froidement aux Lecteurs, suffira pour y faire appercevoir du foible ou du ridicule. Le plus fût cependant dans le dessein qu'il a de décrier la These auroit été de les détruire par de bonnes preuves contraires ; mais en matieres de raisonnement, le Journaliste ne paroît ni glorieux, ni ambitieux : il aime autant que tout autre s'en mêle, que lui. En effet, un Journaliste de son merite est il fait pour rendre compte des jugemens qu'il inspire à son Auteur ? c'est assez qu'il prononce, il faut l'en croire sur sa parole.

Il fait ici par maniere de digression une exclamation contre les chymistes : Pourquoi donc, dit-il, les Chymistes s'oublient-ils si fort dans cette occasion, portez comme ils sont à multiplier les feux & toujours charmez de ce qui sent le fourneau ? Comment ne se sont-ils pas avisez d'établir au milieu des intestins & dans ce prétendu amas,

d'ordures un feu de fumier, qui dans leurs principes auroit eû son utilité?

Pourquoi appeller digression cette exclamation? n'est-il pas naturel de se plaindre en entrant dans les intérêts de ceux qui comme le Journaliste, ont foy au sistême des ordures du bas ventre, de ce qu'on songe si peu à mettre à profit une si belle provision de fumier?

Au reste nôtre Auteur ne prétend pas soutenir que la purgation soit inutile.

C'est un ton d'ironie qui fait le caractère du Journaliste & la marque à laquelle on le reconnoît, car il aime à égayer sa muse : il a raison, pourquoi le Parnasse n'auroit-il pas ses plaisants? C'étoit pourtant du sérieux qu'il falloit pour montrer au public la fausseté prétendue du systême de la purgation, tel qu'il est expliqué dans la These. Car on n'y rapporte que des faits, des raisonnemens, des observations auxquelles

AU JOURNALISTE. 163
il falloit répondre. Mais la doctrine
des proportions, de l'équilibre &
des ébranlemens dans les nerfs étoit
une physique trop déliée pour un es-
prit préoccupé de raisons plus sensi-
bles: à de tels philosophes la vérité mê-
me paroîtroit ridicule si le sensible ne
l'accompagnoit. Par de semblables
raisons l'effet d'un purgatif ne paroît
qu'une idée ou un amusement à un
Medecin qui ne fait cas que *de colles*
& de glaires dans les intestins. Car
son imagination accoûtumée à se
salir de ces images grossieres, croît
ne rien appercevoir si elles ne voit
des crasses & des ordures.

En un mot, selon nôtre Auteur,
il est peu necessaire d'évacuer les su-
perfluitez contenuës dans le bas ventre.

Oùy cét Auteur croit cette éva-
cuation de fort-petite consequence
& d'un fort-petit merite dans le sens
du Journaliste, c'est à dire s'il n'y
avoit que des sucS renfermez dans

le canal des intestins à évacuer ; mais elle devient dangereuse , incertaine & de terrible consequence , si le purgatif agit sur le sang & sur les nerfs , comme en conviennent aujourd'hui tous les habiles Medecins. Car en ce cas , autant que la purgation est utile quand le sang y est bien préparé , autant devient-elle meurtriere entre les mains de ceux qui croient n'avoir que des humeurs croupissantes dans le canal des intestins à vuidier , mettent sans y penser le sang en fonte , les nerf en trouble , les esprits en fureur & toutes les secretions en désordre.

Hippocrate conseille de purger au commencement des maladies dans la fougue des humeurs.

Le tems de la fougue des humeurs ne paroît guéres , celui de vuidier par la purgation celle qui cause une maladie. Alors tout est encore pêle-mêle dans le sang ; les secretions donc

AU JOURNALISTE. 165
ou suspenduës ou confuses & déran-
gées, laisseront échaper l'utile, avec
ce qu'il y a de vicieux; de la même
maniere qu'un vin mêlé avec sa lie
fort trouble, quand on n'a pas donné
le tems à la lie d'aller au fond &
de se précipiter. Il y auroit donc
bien de l'apparence, qu'Hyppocrate
n'auroit point entendu la *fougue* des
humeurs par le mot d'*orgasme*, qui
est le tems où il conseille de hâter la
purgation. En effet il entend par
orgasme une occasion qui arrive
rarement, *plurima*, dit-il, *non tur-*
gent; mais puisque les humeurs sont
souvent & ordinairement en fougue
au commencement des maladies, ce
n'est pas de celles où l'humeur est
en fougue qu'il a voulu parler. On
auroit au contraire de quoi prouver
au Journaliste que le mot d'*orgasme*
dans cet endroit se prend pour le tems,
la disposition & l'état d'une humeur
digérée, meure, & qui ne deman-

de qu'à sortir, & que c'est à cette forte d'humeur qu'Hippocrate ordonne la purgation tout d'abord. Le même Hippocrate auroit instruit de cecy la Journaliste s'il s'étoit plus appliqué à étudier ses sentimens dans ses écrits, qu'à les accommoder à ses préjugés. Il auroit donc trouvé que ce Prince de la Medecine parlant d'un ulcere, où le pus (qui est une humeur digérée & cuite) gagne & surabonde, dit que cet ulcere est comme en orgasme, *pus turgere videtur*, * Dans un autre endroit ** où il parle du lait des mammelles, autre suc encore digéré qui abonde & cherche à sortir, il dit, que les mammelles souffrent une sorte d'orgasme, *papillæ turgescunt*. Enfin Galien luy-même dit, *** des abscess

* *Lib. de Fractur. p. 564. 5.*

** *De Natur. pueri p. 34. 24.*

*** *Comment. 2. in lib. 6. Epid. p. 466. 41.*

qui sont meurs & prêts de s'ouvrir, qu'ils sont comme en orgasme, *tubercula quæ in acutum fastigiantur quasi turgent*. C'est donc quand l'humeur se trouve digérée & prête à la purgation dès les premiers jours d'une maladie, qu'Hippocrate conseille de hâter la purgation. Or parce que cette coction se trouve rarement dans les commencement des maladies, ce sage Observateur avertit que cette sorte d'orgasme est fort rare. Malheureux les malades, en qui le Journaliste aura pris la fougue des humeurs pour l'orgasme ! La maxime d'Hippocrate mal interprétée aura pû leur coûter cher, car si la fougue des humeurs l'a déterminé à purger souvent dans les commencemens des maladies, les pauvres gens auront eu aussi souvent à souffrir de ses méprises.

Hippocrate conseille de purger au commencement des maladies.

Mais la These le conteille aussi sur la fin du cinquième corollaire. Il est vray qu'on n'y parle point de la *fougue* des humeurs, on s'en tient au terme d'*orgasme* qui est celuy d'Hipocrate, on y apporte les raisons de l'*orgasme*, & on en determine le cas: par quelle sorte d'infidelité donc le Journaliste le dissimule-t'il dans sa critique? Un homme dans la place qu'il occupe, devroit agir de bonne foy sans rien dérober aux Auteurs, & sans se donner la liberté de supprimer ce qui luy deplaît, pour mieux fortifier ses préjugez & prevenir plus efficacement le public: peut être se permet il de supprimer ce que les autres disent sur la purgation & sur l'*Orgasme*, parce qu'il ne trouve rien qui vaille, ce qu'il prepare là-dessus au public, & ce qu'il luy a donné lieu d'esperer, en luy annonçant * le commentaire

Ep. 2. p. 642. of. r. D. Baglivi edit. Lugd.
qu'il

AU JOURNALISTE. 169

qu'il travailloit sur les Aphorismes; mais on ne peut mais des fautes qu'on commettra en l'attendant, & luy seul demeurera chargé devant Dieu & devant le monde de l'erreur où l'on va croupir là dessus; que ne prononce-t'il ? Ce sera là où apparemment il prouvera la presence des *glaires & des ordures* dans le bas ventre, où il en découvrira les sources, & où il expliquera cette fougue qui prend a ces matieres mutines & turbulentes, en quoy consistera l'orgasme. Il n'y oubliera pas non plus à rendre raison, pourquoy l'orgasme si rare en Grece, est si journalier en France ? Et pourquoy il est permis icy au moindre praticien de l'affronter, tandis qu'il étoit respectable à tous les anciens ? On attend de la charité du Journaliste & de son zele pour le bien public, qu'il voudra bientôt soulager nos impatiences.

On a crû jusqu'icy que c'étoit pour
Q

dérober au sang une matiere qui pou-
voit s'y mêler.

D'où est venu au Journaliste une
si belle observation? car la precau-
tion est sage. C'est le fruit sans doute
de l'étude & de la meditation qu'il
a faite, sur l'utilité de purger les
ordures. Mais son *Celse* luy auroit
insinué une raison bien differente &
qui n'ôte rien à l'efficacité de la pur-
gation. Il dit qu'une grande ressource
pour un Medecin dans les grandes
maladies, c'est d'en rompre le coup,
morbi impetum frangere. C'est par
une vûë semblable à celle-là que
les grands Maîtres en Medecine
purgent brusquement dans certaines
maladies naissantes; car ce n'est que
pour detourner l'engagement que le
sang va prendre; pour faire de
nouvelle *determinations*; pour rap-
peller les *oscillations*; en un mot, pour
porter les humeurs aillieurs. C'est
pourquoy le merite de l'émetique &

son droit de préférence dans ce cas
 luy vient, de ce qu'agissant princi-
 palement par une forte irritation
 dans le bas ventre, c'est comme une
 fausse attaque qu'on fait dans le
 centre du corps pour affoiblir celle
 que la maladie formoit ailleurs. Ainsi
 c'est à tort que le Journaliste a crû
 jusques icy, que l'on ne purgeroit
 que pour dérober une matiere qui
 auroit pû se remêler au sang; ce
 qui est d'autant moins à craindre
 qu'au commencement d'une mala-
 die tout y est mêlé encore.

Ce qu'on vient d'avancer d'après
 de grands Medecins, se confirme
 par la pratique des anciens praticiens.
 Car dans l'antiquité, les purgatifs
 ne s'employent pas toujours pour
 vuidier les humeurs, mais souvent
 pour les corriger & en changer les
 qualitez. C'étoient donc aussi dans
 leurs mains, de puissants alteratifs
 qu'ils méloient dans leurs plus cele-

bres compositions : On en trouve plus d'un exemple dans les anciens dispensaires. Mais le Mithridat & la Theriaque en font encore de reste ; Car l'Agaric se trouve mêlé dans l'un & dans l'autre. Le Journaliste dira-t'il que c'est pour les rendre purgatifs ?

Mais il faut sans doute , ou que ce grand homme se soit trompé , ou qu'il ait eu d'autres raisons.

Comme si c'étoit donner le démenti à Hippocrate , que de ne pas convenir avec le Journaliste de l'explication qu'on doit donner à ses maximes ; peut-être pourroït-on luy passer ses explications , s'il n'étoit question que de Theorie ; & s'il ne falloit qu'entendre causer sur la Medecine , mais en matiere de pratique le Journaliste nous permettra d'attendre , qu'un peu plus de tems & d'usage ait pû autoriser ses commentaires sur Hippocrate.

!

D'ailleurs ce ne seroit pas merveille, que ce grand homme eut en d'autres raisons que celles du Journaliste, qui n'en a là-dessus que de triviales ; habile au contraire comme étoit Hippocrate : il aura bien pû en avoir de pareilles à celles des meilleurs Maîtres de nos jours.

S'il est vray que les sucs renfermez dans les intestins ne puissent passer dans le sang.

Voilà la source de toutes les méprises du Journaliste touchant la purgation : il croit qu'un purgatif n'est destiné qu'à vüider des ordures contenuës dans les intestins. Mais peut-on comprendre que ce soit des humeurs renfermez dans ce canal qui fassent les grands maux ? puisqu'on ne trouve rien de ces amas dans ce canal après la mort, tandis que les vaisseaux sanguins, gorgés d'une lie de sang corrompu & arrêté, font voir par les signes d'in-

inflammations & de gangrene qu'ils représentent , qu'eux seuls contenoient les veritables causes de la mort.

Il allegue pour raison de cette impossibilité , l'épaisseur des sucs.

Qui n'alleguerait cette épaisseur , quand on nous menace que des glaires & des colles rentreront dans le sang ? c'est une raison qui se presente naturellement , quand on compare la grossiereté de ces matieres , avec la ténuité des vaisseaux , par lesquels on voudrait les faire passer.

Mais ce n'est pas de l'épaisseur en général dont on veut ici parler , mais de l'épaisseur en particulier des viscosités & des glaires. On va voir la raison de cette distinction.

Il seroit à souhaiter que sur cet article il eût prévenu une objection &c.

Le Journaliste oublie qu'il fait l'extrait d'une Thèse où il n'est pas possible de tout renfermer. S'il a

eût l'art d'en faire en soixante lignes * de gros caracteres qui puissent décider des questions graves en Medecine, on l'en a admiré, car c'est parler sentence & tout dire en peu de mots. Il voudroit qu'on fit aussi bien que lui ; mais qui peut y atteindre.

On ne prétend pas soutenir qu'ils y passent épars comme ils sont, mais qu'il s'en détache des parties subtiles qui s'insinuent dans les vaisseaux lactez & de là dans le sang.

Voici enfin une raison qui prend la place de l'ironie. Elle est mince, mais il faut l'écouter de la part du Journaliste à qui il en échape rarement. Cette raison est que le suc renfermez dans les intestins ne passent dans le sang que par leurs parties subtiles : le beau fondement de tant de Medecines ! Employer

** An parotis unica lethargi vindex ?*

les plus violentes drogues , pour prévenir l'effet d'un atôme qui ne fût jamais. Car enfin ou ces sucs croupissans ont été déposés dans les intestins par le sang & alors ce seront des matieres usées , vuides d'esprits , des *têtes mortes* enfin dépouillées de tout *volatil* ; ou ce seront des restes d'alimens indigestes , d'un chyle aigri & gâté . & en ce cas ce seront des crudités aussi peu capables d'insinuer du volatile ou des parties subtiles dans le sang, Car qui ne sçait que tout ce qui est crud ne fournit point de volatile dans la distillation , & quand la distillation au moyen du feu en extorqueroit quelque atôme , le Journaliste connoît il dans le bas ventre quelque fourneau capable de lui rendre ce service : à moins qu'il ne compte sur ce *feu de fumier* que le Chimistes avoient jusqu'à present omis d'établir dans les intestins.

N'y l'air, àit-on ici, ni l'esprit de vin ne peuvent pénétrer les intestins.

Ce n'est point l'Auteur de la These qui le dit, mais le Celebre Monsieur Louver, un semblable garant demandoit une expression plus ménagée.

Autre point sur lequel il n'eût pas été moins à souhaiter que l'Auteur eût prévenu une difficulté qui se presente d'elle même ; sçavoir que le chyle qui est bien plus grossier que l'air & que l'esprit de vin, ne laisse pas neantmoins de passer à travers les intestins, par le moyen des vaisseaux lactez, & d'être porté dans le sang.

Voici la force de cet argument, car le Journaliste certainement ne l'a point sentie. Des glaires & des colles ne pourroient passer dans le sang que parce qu'elles auroient de plus subtil, s'il étoit possible d'en concevoir dans ces matieres bourbeuse.

& croupissantes; mais l'air, la plus pénétrante chose qu'on connoisse, & l'esprit de vin la liqueur presque la plus fine, ne peuvent passer dans le sang, donc les glaires & les colles, tels volatils qu'on leur accorde, ne pourront passer des intestins dans le sang. Il est donc un autre art, un autre mécanique, un mode de substance, une proportion enfin qui favorise cette sorte de filtration, qualités différentes de l'épaisseur, qui certainement ne se rencontrent pas dans des glaires & qui ne se laisse guères comprendre aux esprits accoutumés à l'idée de colles & de crudités.

Quoi qu'il en soit, l'Auteur prétend que l'évacuation des superfluités contenues dans le bas ventre, n'est pas une chose si importante. L'Auteur croit cette évacuation de petite conséquence, ouïy; s'il est vrai, comme il ajoute & le prouve, qu'il y ait si peu à

AU JOURNALISTE. 179
évacuer par les selles. * Appartient-il à un Journaliste de tronquer ainsi les ouvrages d'autrui ? Or une partie de la Thèse étant employée à montrer que l'évacuation par les selles, n'est que comme *d'un à dix* comparée avec la transpiration, c'étoit au Journaliste à montrer qu'elle étoit plus considérable ; après quoi il avoit été en droit de trouver mauvais qu'on la fit passer pour être de petite conséquence.

Il est d'avis en recompense qu'on évacue le sang ; il dit que cette évacuation supplée au deffaut de la transpiration, dont le retardement est la source ordinaire des maladies.

Cette expression n'est pas juste & elle impose à l'Auteur de la Thèse. Il a prouvé que les causes des maladies viennent du deffaut de la transpiration, & que ces causes sont renfermées dans le sang ; il prouve

* Pag. 17.

que tous les moyens de tarir ces causes, soit par la purgation, soit par les sudorifiques sont insuffisants, incertains & dangereux ; il démontre enfin que la saignée le fait plus sûrement, plus efficacement & avec moins de danger ; peut-on appeller cela, dire son avis, c'est prouver, c'est démontrer supposé que les principes de l'Auteur soient vrais, que ses observations soient prouvées, que ses raisonnemens soient suivis & ses conséquences justes. Cela étant ainsi ce ne sera ni par maniere d'avis, ni par bon sens, ni par entêtement que l'Auteur conclut à la saignée, mais par la nécessité tirée de la mécanique du corps de l'ordre de la nature. Si le Journaliste avoit de quoi affoiblir ces preuves, il falloit le proposer au public & ne lui point dire malignement que l'Auteur est d'avis en recompense qu'on évacue le sang.

On dit malignement, car pour le dire en passant, par qu'elle vûë le Journaliste s'étudie-t-il avec tant d'affectation à faire appercevoir dans l'Auteur de la These une prédilection pour la saignée? Seroit-ce à dessein de le donner au public pour un Saigneur de profession, pour prodigue de sang humain? Mais il ne sçait pas qu'un Medecin prévenu & instruit des principes qui sont établis dans la These, saignera moins qu'un *Purgon* d'habitude, lequel à force d'interrompre la nature allume le sang & multiplie à l'excès les raisons & les indications de la saignée. Il n'en est pas de même d'un Medecin, qui manie habilement ce remede, il l'épargne plus que personne en le répandant à propos; car la purgation plus sûrement placée quand on a suffisamment saigné, n'expose plus le Medecin à répandre le sang sur nouveaux frais. Par cette dili-

gence il épargne au malade les langueurs d'une convalescence longue, ennuyeuse & dangereuse, telles que celles qu'on voit arriver trop-souvent entre les mains de nos Praticiens jeunes encore & mal instruits de la pratique: qui par l'omission ou le ménagement de la saignée dont ils font gloire de se passer, opere moins de miracles que de cures avortées. On ne craint point d'être désavoué en ceci par les habiles Praticiens que l'expérience a persuadé de ce qu'on avance; que si le Journaliste n'est pas encore parvenu jusqu'à ce point d'usage, le tems & les occasions pourront l'y amener.

Qu'il se souvienne d'ailleurs que ce n'est guères qu'aux bons Medecins qu'on a adressé le reproche de trop saigner, tandis que dans tous les tems on ne s'est pris qu'aux Empiriques & aux Charlatans de l'abus des purgations, & de sem-

blables drogues dont ils duppent le public, & qu'ils mettent à la place de la saignée. que le Journaliste se défie donc de cet air de préférence qu'il voudroit s'attirer dans le monde, auquel volontiers il feroit entendre qu'il n'est pas comme le reste des hommes, ni comme les autres Medecins; qu'il ne saigne pas comme eux; qu'à l'aide au contraire de la purgation & de quelque spécifique, il a trouvé l'art de guérir les maux les plus opiniâtres sans saigner. C'est un secret qui lui est venu depuis qu'il a découvert au centre du corps, au milieu du bas ventre, la cause banale de toutes les maladies; que cette cause n'est autre qu'un amas de sucs croupissants & inutiles, à chacun desquels il sçait approprier la purgation. On sçait encore, & le public en est averti, que quand bien même ces sucs se gâteroient, & que devenus

ve mineux * ils passeroient en pourriture & en vers; on sçait, dis-je, que le Journaliste promet des spécifiques éprouvez pour en exterminer l'engéance, & un volatile ** merveilleux pour fortifier les entrailles contre cette vermine, pour en prévenir jusqu'aux germes & en éteindre la race. La saignée en feroit-elle autant?

Et qu'on ne vienne plus dire que la saignée affoiblit ou ruine les levains, qu'elle arrête les actions, & qu'elle appauvrit le sang; car ce sont des imaginations frivoles, & que l'observation dément, puisqu'il y a toujours assez de sang pour la vie, pourvu qu'il soit bien conditionné, & qu'il coule aisément.

Ce raisonnement fait certainement pitié au Journaliste, car il est persuadé que ce n'est qu'à force de

* Le Journaliste attribue la cause de presque toutes les maladies aux vers, & prétend avoir des spécifiques pour les tuer & les détruire.

** C'est l'esprit volatil de Fougere,

135
AU JOURNALISTE.
sang que la santé se conserve , &
peut être trouve-t-il mauvais que la
nature en ait donné si peu à un
homme. Car de comprendre qu'un
peu de liqueur suffise à entretenir
la vie , pourvû qu'il soit bien condi-
tionné , & qu'il circule aisément , ce
sont pour luy des imaginations des
plus frivoles. Sa Philosophie ne va
pas jusques-là ; mais il ne falloit que
communiquer au public les preuves
& les faits qu'on rapporte là-dessus
dans la These , & l'en faire juge ,
du moins auroit-il soutenu par-là le
personnage de Journaliste.

*Il est vray que les grandes pertes de
sang sont ordinairement suivies d'hy-
dropisies , de cruditez , & de la mort
même.*

Voicy les propres termes de la
These : *On convient qu'il arrive après
de grandes pertes de sang des hydro-
pises , &c* Ainsi le Journaliste ne
fait non plus de scrupule d'ajouter ,

que d'omettre ou de changer comme il luy plaît dans un ouvrage. L'expression du Journaliste va à faire entendre que les pertes de sang sont souvent des hydropisies : l'expression de la These n'est que pour avoüer qu'il vient des hydropisies après des pertes de sang ; mais elle montre que ces hydropisies ne sont point produites par les pertes de sang. La These en donne les raisons : le Journaliste plaisante sur les raisons, & fait dire à la These que les hydropisies sont les *suites ordinaires* des pertes de sang. Est-ce là faire un extrait ? c'est imposer.

Mais l'Auteur répond que ces maux ne viennent point tant du manque du sang, que de la mauvaise qualité du sang.

Cette réponse paroît encore ridicule au Journaliste. C'est qu'il oublie, 1^o. Que dans un animal vivant plein de force & de sang on fait des

AU JOURNALISTE. 187
hydropisies artificielles , seulement
en liant les veines & empêchant le
retour du sang ; d'où les praticiens ,
même les modernes ont établi pour
cause la plus ordinaire de l'hydro-
pisie , l'interception du cours du sang .
Son *Ettmuller* l'en fera souvenir. Il
y a donc des hydropisies lors même
que le sang est abondant. 2°. La pra-
tique auroit pû luy apprendre encore,
qu'il se trouve des personnes qui
perdent leur sang pendant des an-
nées entieres , & d'autres qui sont
obligées de se faire saigner souvent
pour se rédimer de l'oppression &
de la mort. Or ces personnes ne
laissent point de vivre ; & loin de
tomber en hydropisie , ils meurent
étiques. 3°. S'il étoit arrivé au Jour-
naliste de guérir des personnes qui
avoient perdu leur sang par des hé-
morrhagies jusqu'à tomber en con-
vulsions & en sueurs froides , il au-
roit appris qu'on est obligé de les

saigner dans leur convalescence pour guérir des abcès qui leur surviennent, ou pour soulager des rages de maux de tête auxquels ils sont sujets. Cependant ces convalescens ne deviennent pas hydropiques. On a donc raison de dire que c'est plutôt au vice du sang, qu'au défaut de cette liqueur, qu'il faut s'en prendre des hydropisies qui surviennent après de grandes hemorrhagies.

Il dit qu'on peut ôter presque tout le sang d'un animal sain & vivant, sans luy ôter la vie.

Voicy encore une de ces propositions où le Journaliste se trouve ébahi, car il paroît tout neuf dans ce système, tout l'étonne. Mais c'est *Monsieur Louver* qui montre ce qu'on avance icy, & non pas l'Auteur de la These qui le dit : on vient d'ailleurs d'en citer des exemples dans l'article précédent. Mais pour s'en convaincre, que le Journaliste

AU JOURNALISTE. 189
s'informe des habiles Chirurgiens
d'Armées, s'ils n'ont pas vû des blef-
sez vuides de sang pour avoir été des
jours entiers sans être pensez, gué-
rir cependant sans devenir hydropi-
ques. Il seroit bon que le Journa-
liste s'exerçât dans ces sortes d'ob-
servations, afin qu'il se trouvât moins
nouveau dans les faits de pratique.

*L'Auteur nous avertit qu'il n'y a
rien qui pullule tant que le sang.*

Autre proposition bizarre & hors
de vrai-semblance pour le Journa-
liste ; mais voicy dequoy le rassûrer.
Sçait-il dans le monde une liqueur,
laquelle au poids de vingt livres
puisse en 24. heures changer en sa
nature deux ou trois livres de pe-
fant, & grossir environ d'autant
son volume ? Et cela posé, imagi-
nera-t-il une liqueur plus féconde
& qui pullule davantage ? Voilà
pourtant ce que fait tous les jours le
sang dans un adulte. Car un homme

sain avec vingt livres de sang , en augmentera le volume d'autant par jour , ou environ qu'il aura pris de la nourriture ; de sorte que s'il a pris trois livres de nourriture par jour , ce seront du moins deux livres de sang qu'il fera dans vingt-quatre heures. Mais une autre marque que le sang pullule très-aisément, c'est que la nature le prodigue elle-même tous les jours , puisque par le calcul de Sanctorius le corps doit tous les jours diminuer environ d'autant de son poids , qu'il aura reçu de nourriture. Or comme cette nourriture passe presque toute en sang , c'est par la dissipation qui se fait des parties du sang par la transpiration que le corps diminue. Rien donc ne pullule tant que le sang. Un Professeur en Medecine instruit devroit bien être un peu plus au fait de ces matieres.

On pourroit répondre , que quand

la transpiration est diminuée, l'humour qui ne transpire pas, s'évacue souvent par les urines.

Ce ne sont pas des réponses imaginées dans le cabinet, par lesquelles on doit décider de ce qu'il faut faire pour guérir des malades : ce sont des faits & des observations de pratique dont on a besoin pour un employ si sérieux. *On pourroit répondre.* Mais le Journaliste a-t-il éprouvé de guérir une grosse fièvre qui va tuer en peu de jours, par des Diuretiques ? L'a-t-il vû faire à quelque bon Praticien ? On l'en quitte même s'il l'a lû quelque part. Cette réponse méritoit d'être cautionnée par quelqu'Auteur de réputation ; si non il permettra qu'on avertisse le public que cette réponse est de son imagination, & que c'est un essay à faire aux dépens des malades. Seroit-ce que ces tentatives seroient familières au Journaliste?

Ajoûtez que l'évacuation par les urines est trop lente & trop incertaine pour tirer un malade d'un mauvais pas, pour peu qu'il soit pressant. Elle est lente, parce qu'il faut souvent des jours entiers pour l'obtenir : elle est incertaine, on en appelle à l'expérience, qui fera connoître que les diuretiques les plus puissants obtiendront à peine quelques verres d'urine ; souvent même la suppriment-ils entierement : aussi voit-on assez peu de maladies se terminer heureusement & sans danger par les urines. Que l'urine augmente donc si l'on veut, quand la transpiration diminuë, du moins n'évacuera-t-elle qu'en partie & très-imparfaitement la matiere de la transpiration, & elle ôtera d'ailleurs au sang sa sérosité, qui luy sert de véhicule ; & le mettant à sec, en ralentira le cours. Ajoûtez que souvent la cause des maladies est un
volatile

volatile vicieux , une bile exaltée qui sublime le sang vers les parties supérieures , & par là s'oppose à ses sécrétions dans les reins : c'est aussi quelquefois un acide , qui l'épaissit & le coagule : dans ces deux cas le Diurétique ne fera rien , on evacuera la serosité laissant la cause de la maladie , confuse dans le sang. Enfin le celebre Sanctorius fait craindre toutes les évacuations sensibles , telles qu'est celle de l'urine , parce qu'elles sont toutes opposées à la transpiration. En voici la raison : c'est que la fonte qu'un Diurétique , par exemple , excite dans le sang , & la détermination qu'il luy donne vers les reins sont si contraires à la qualité , & au cours que le sang doit avoir , pour aller filtrer la serosité à travers la peau ; que ce seroit exposer un malade à uriner très-peu & à ne transpirer jamais.

Ceux qui suënt peu urinent beau-
R

coup, au lieu que ceux qui suënt beaucoup urinent peu.

Quand on accorderoit tout cela au Journaliste, il n'en seroit pas plus vrai que les urines suppléassent à la transpiration, car la sueur n'est pas la transpiration & la matiere en est differente, aussi bien que la maniere ; la These en avertit & elle le prouve conformément au sentiment de Sanctorius. Le Journaliste auroit pû s'épargner cette méprise.

Au lieu de saigner abondamment pour suppléer à la transpiration, on pourroit y suppléer tout de même par des remedes Diuretiques.

De quel endroit de la These le Journaliste a-t-il pris que lon conseille de saigner abondamment ? Il y est prouvé pour fermer la bouche à ceux qui se font un monstre de la saignée, qu'il est si faux que la saignée soit aussi perilleuse qu'on le publie, qu'on pourroit pousser

cette évacuation plus loing qu'on ne pense, sans risquer la vie du malade. Mais conseille-t-on d'aller jusques là, où dit-on que jamais l'occasion s'en presente? Voici la force de ce raisonnement. On doit moins craindre de faire quelques saignées, s'il est vrai qu'il faut peu de sang pour vivre, & qu'on en peut perdre beaucoup sans en mourir; s'il est vrai que les forces se conservent avec peu de sang; s'il est vrai que les accidens qui viennent après la saignée sont les effets de la maladie & non les suites de cette évacuation: s'il est vrai enfin que ce qu'on évacue par la saignée, n'est qu'un superflu retenu & qu'on ne trouve nulle part que dans le sang. Or tout ceci est prouvé dans la These par des faits, des observations & des exemples avoüez & reconnus par les Praticiens même modernes. Donc &c. Mais les mots *saigner*

abondamment, ont leur utilité dans les vûës du Journaliste, à qui il seroit utile dans le public qu'on crût que tous les autres Medecins ne sçavent que saigner, pour mieux faire valoir la prétenduë methode de ne saigner pas.

D'autant plus que ce seroit prendre les voyes que la nature prend elle-même.

Le Journaliste assure qu'on en urine plus quand on suë moins, mais il falloit prouver qu'on en urine plus quand on transpire moins, c'est un deffaut de justesse; car ces voyes qu'il attribué à la nature ne lui conviennent au plus que par raport aux sueurs & il falloit qu'elles lui conviennent par rapport à la transpiration fort differente de la sueur.

Il semble encore que les sudorifiques pourroient être ici d'un grand secours.

C'est la suite du Paralogisme que

le Journaliste continuë dans toute cette page 27. il auroit pû trouver dans Sanctorius de quoi redresser ses idées, & y apprendre que la sueur est contraire à la transpiration, & que par consequent c'est s'y prendre mal que de faire suer un malade qui ne transpire pas : Mais le Journaliste ne paroît pas familier avec cette Auteur, sa Medecine aussi bien est-elle trop-embarrassante. Que de minuties en effet ! que de soins à se péser, ou péser les autres pour s'assûrer des causes des maladies ! un homme occupé par d'illustres emplois auroit trop à faire, *les vers morbifiques & les contre-vers* alteratifs & évacuants sont plus commodes ; avec un peu d'adresse à trouver ou à mettre des vers par tout on se fait une Medecine abbreviée & utile.

L'Auteur dit que les Drogues Sudorifiques sont peu propres à devenir les substituts de la transpiration.

L'Auteur ne ledit pas sans preuves; que le Journaliste ne les a-t'il proposées pour rendre le public juge du ridicule qu'il y a trouvé.

La saignée est plus de son goût.

C'est encore un retour de l'amour propre dans le Journaliste, toujours attentif à se donner pour un Medecin qui n'aime pas la saignée. Mais est-ce par goût, ou par inclination que l'Auteur décide en faveur de ce remede? avance-t'il sans prouver? en tout cas si son goût est celui de la bonne Medecine, qu'y trouve-t-il à redire? s'il y est contraire, que ne le montret-il? mais il prend le change, & veut le faire prendre à son lecteur: où en est le public entre les mains d'un tel Journaliste.

Et effectivement puisqu'on peut, selon la remarque, tirer presque tout le sang d'un animal sans le faire mourir.

AU JOURNALISTE. 199

C'est toujours le même ton d'ironie, par lequel le Journaliste voudroit faire trouver du ridicule dans la saignée. Mais d'où luy vient cette antipathie qu'il fait si fort paroître contre ce remede ? seroit-ce parce qu'il ne tuë pas les vers ?

Au reste cette remarque de la These paroît fort choquer la Philosophie du Journaliste. Mais la Physique experimentale, & l'histoire naturelle, auroient bien dû l'instruire de tous ces faits. Que d'animaux, par exemple, qui vivent avec peu ou point de sang ! Aussi doit-on s'attendre que le Journaliste les degradera de la qualité d'animaux, & qu'il les ôtera du rang des vivans. Car comme c'est le sang qui fait vivre, & qui distingue les animaux : dès qu'on n'apperçoit point de sang, il n'y a plus d'animal. Il ne faut pas dire au Journaliste, que ces sortes d'animaux vivent par le moyen d'un

suc blanc à la vérité, mais analogue à la partie blanche du sang des autres animaux, car le Journaliste croiroit qu'on l'obligeroit à reconnoître du sang blanc : or il n'en connoît que de rouge.

On ne voit pas quel inconvenient il peut y avoir dans les frequentes saignées.

Tous les inconveniens sont rapportés dans la These, & on y répond, si le Journaliste en avoit connu d'autres, il n'auroit eu garde de les dissimuler. Mais cet aveu apparent du Journaliste est une adresse pour mieux convaincre le public de ces prétendus inconveniens; ce sont ses ruses ordinaires, *pour décrier ce qu'il n'entend pas*, on luy a donné de si bons avis là-dessus, * que ne se corrige-t'il ?

* *C'est contre le Journaliste qu'a été fait le livre intitulé, l'art de décrire ce qu'on n'entend pas, ou le Medecin Musicien.*

Selon ces paroles, on doit tirer du sang, parce que le cœur n'a pas assez de force pour en pousser beaucoup.

Le Journaliste appelle paroles un calcul qu'on fait dans la These pour prouver, de combien de suc superflus le sang se trouve chargé par le manque de transpiration, pour faire comprendre, qu'alors le cœur dont la force est bornée, ne peut suffire à pousser ce volume excessif de liqueurs, à moins qu'on ne trouve le moyen d'augmenter sa force de moitié, ce qui est impossible. Voila ce que le Journaliste appelle des paroles; comme s'il ne s'agissoit que des fictions & de choses imaginées. Mais il falloit montrer en quoy consistent ces imaginations; à faute de quoy c'est abuser le public & imposer à l'Auteur. Le Journaliste n'apporte d'autres raisons qu'une contradiction qu'il croit appercevoir; & dont il se sçait bongré. *Le cœur, reprend-t'il, n'a*

pas assez de forces pour en pousser beaucoup ; Mais p. 61. on lit que la force du cœur augmente de beaucoup dans la fièvre, & qu'ainsi elle a moins besoin de sang pour s'entretenir. Il est étrange, que le Journaliste ne puisse presque entreprendre de raisonner sans se méprendre. Il est beaucoup plus versé à ramasser des mots & des expressions répandues en différents endroits d'un ouvrage, où elles sont dans leur sens naturel, pour les joindre toutes & les représenter au lecteur sous un même point de vue : c'est le moyen de rendre ridicule le plus sérieux ouvrage : mais c'est là ce qu'on appelle donner des paroles. Voici l'arrangement & l'interprétation qu'il donne aux expressions suivantes de la Thèse. *Le cœur n'a pas assez de force pour pousser beaucoup de sang.* Il forge cette proposition de ce qui est dit à la page 36. au lieu que la Thèse dit, qu'il

AU JOURNALISTE. 203
faudroit *doubler* la force du cœur,
&c. ce qu'elle soutient impossible.
On ne fait donc pas en cet endroit
cette proposition absoluë, *qu'on ne*
peut absolument augmenter la force du
cœur, mais qu'on ne peut l'aug-
menter au point qu'il faudroit, c'est-
à-dire la doubler. Mais ce qui doit
confondre le Journaliste: c'est que
la These pag. 44. reconnoît qu'il
n'est pas impossible absolument
d'augmenter la force du cœur, mais
que ce ne peut être qu'en exposant
tout à crever & à se rompre. La
fièvre donc prouve que la force du
cœur peut-être augmentée, il est
vray; mais comme elle expose aussi
la vie du malade, l'Auteur de la
These trouve plus de sûreté à dimi-
nuer le volume de liqueurs, qu'à
augmenter la puissance des solides
& du cœur. Ainsi cette proposition
il faudroit doubler la force du cœur,
pour pousser beaucoup de sang: *Q*

cette autre , la force du cœur augmente de beaucoup dans la fièvre , sont vraies chacune dans le sens qui leur est attribué dans l'endroit où elles sont dans la These , & ne renferment pas la contradiction que le Journaliste y voudroit faire voir en les rapprochant , & les mettant à la suite l'une de l'autre.

Le cœur n'a de force que ce qu'il en faut , pour pousser la valeur de vingt livres , nous remarquerons qu'à la page 30. il dit , que le cœur par luy seul , & sans le secours des artères , pourroit soutenir l'effort de trois mille livres & plus.

La pitoyable geometrie que celle du Journaliste ! comme si cette proposition donnoit à entendre qu'une force ou puissance qui peut soutenir l'effort de trois mille livres , doive en effet les mouvoir. Est-il pardonnable à un homme public , à un professeur Royal , à un Medecin en

AU JOURNALISTE. 205
place, de si mal entendre les termes
de Physique.

Il seroit excusable s'il avoit à s'expliquer sur des matieres étrangères à sa profession, sur la *Musique*, par exemple, &c. Mais qu'un homme qui a le discernement & la science des mots : qu'un Medecin qui a à parler de Physiologie, ne comprenne ny la force, ny la valeur des termes ; c'est ce qui fait peur pour le public, & pitié à tout le monde. Que ne les prenoit-il, ces termes, sur le ton plaisant, car il y est plus heureux ? Le cœur n'a de force que pour pousser vingt livres de sang, & on luy attribue celle de soutenir l'effort de trois mille livres. Voila un étrange paradoxe pour le Journaliste : cette expression le surprend, parce qu'il ne paroît pas également habile en anatomie ; il est des parties qu'il connoît bien mieux que d'autres. Le bas ventre, par exemple, est de celles

qu'il a singulierement étudiées, il en connoît les reservoirs, la capacité, & tous les reduits, au point que la moindre glaire ne sçauroit s'y nicher à son insçû; ny le moindre vermisseau échapper à sa connoissance. Il est un peu moins versé dans la science du cœur, c'est-à-dire, dans la structure de ses parties, ses profondeurs: & ses secrets en Physique comme en morale, luy ont peut-être paru inscrutables. Que ce soit donc un muscle creux, une puissance immense, une pompe, un piston d'une force merveilleuse, tout cela paroît avoir assez peu occupé son attention. Voila pourquoy quand il faut mesurer ses forces, les calculer & les comparer avec les resistances qu'il doit surmonter: le Journaliste manque de justesse & les mots même l'embarassent ou luy deviennent étrangers; mais un exemple familier va le mettre au fait. Un coup

de pompe qui pourroit pousser un volume d'eau à deux cens pas à travers un seul tuyau droit & sur un plan uni & égal, ne pousse pas ce même volume d'eau à dix pas, si cette eau est obligée d'enfiler un million de tuyaux differemment recourbez; & qui souvent eleveroient l'eau contre son propre poids. Si donc l'on vouloit que la pompe poussât ce même volume d'eau à travers tous ces tuyaux recourbez à deux cens pas, il luy faudroit donner une force infiniment superieure : c'est ce qui arrive au cœur dans le corps humain, au lieu d'une puissance très-modique, qui auroit suffi au cœur pour pousser vingt livres de sang du centre à l'habitude & aux extremittez, s'il n'avoit eu qu'à parcourir quelques tuyaux droits sur un plan uni; il auroit eu besoin d'une force surprenante pour pousser le même volume de sang à travers des

tuyaux infiniment multipliez , recourbez dans un million d'endroits & qui ont souvent à pousser le sang contre son propre poids vers des parties élevées , par la raison qu'une puissance se trouve étrangement modifiée à raison des résistances qu'elle rencontre. Que si l'on ajoute que le sang arrivé aux extrémités en est ramené au centre par la même impulsion du cœur : on comprendra comment le cœur qui n'a que vingt livres de sang à faire circuler à travers tant de plis & de replis de vaisseaux , a eu besoin d'avoir de quoy soutenir l'effort de trois mille livres & plus. C'est comme si l'on disoit au Journaliste (& apparemment le comprendra-t'il mieux) que la machine de Marly qui ne doit envoyer de l'eau qu'à certaines distances , parce que cette eau doit enfiler des canaux différemment tournez & conduits sou-

vent sur des hauteurs , que cette même Machine envoyeroit toute cette eau à des distances infiniment plus éloignées, si elle n'avoit à traverser que quelques canaux directs & sans detour : par où l'on voit qu'il n'est pas de forces absolues ; elles sont toutes relatives & dependantes des resistances qu'elles trouvent à surmonter. La force de l'estomac , suivant la demonstration qu'en fait le celebre *Monsieur Pitcarne* est incroyable , quoyque l'estomac n'ait au plus que quelques livres à broyer ou à digerer. Les muscles des machoires supporteroient l'effort d'un poids de 16020. livres , ils ne sont cependant destinez qu'à relever & ferrer la machoire. Quelques unes de ces heures que le Journaliste prodigue à mediter sur la *vermine* , employées à l'étude des *Borelli* , des *Bellini* , des *Baglivi* , des *Pitcarne* , lui auroient bien épargné des bévûës.

Sur la fin de l'écrit l'Auteur dit, qu'on accuse la saignée d'abattre les forces, de tarir les sources de la vie, de suspendre les crises, d'empêcher les dépurations, &c. mais il répond que ce sont là de frivoles raisons, dont on amuse les peuples.

Ce ne seroient pas des raisons frivoles, que d'abattre les forces, &c. S'il étoit vray que la saignée produisît tant de mauvais effets, elles ne sont donc frivoles qu'en ce qu'on en leurre les peuples, quoy-qu'elles soient fausses & démontrées telles dans la These. Mais tout ce qui leurre les peuples n'est point indifférent pour le Journaliste ; il luy importe que le peuple soit disposé à croire.

Il faut esperer que les malades se rendront à ces raisons.

C'est encore une des infidelitez du Journaliste, il tronque un raisonnement, dont il ne donne que les

propositions generales, sansy ajoûter les preuves. Que n'apportoit-il ce qui suit dans la These : & après cela on n'auroit point desespéré que les malades ne se fussent rendus à ces raisons. Mais les malades seroient trop défiants, s'ils étoient autant éclairés que l'Auteur de la These les souhaite ; où après cela trouveroit-on des dupes ?

C'est ce que l'Auteur se promet dans sa préface, où il avertit que le remede qu'on voudroit le plus décrier, se trouve justifié dans cette These par les observations les plus propres à ramener les esprits des peuples, & à régagner ceux des Sçavans.

Il ne craint point encore de se le promettre de la part de ceux qui jugeront de la These par eux-mêmes & sans préventions ; car tous les Medecins n'en ont pas jugé comme le Journaliste ; & il y auroit de quoy le confondre aux yeux

du public, si l'Auteur se croioit permis de donner icy les copies des lettres de celebres & sçavans Medecins de la Cour, qui luy firent l'honneur de luy écrire sur sa These, d'une maniere à surprendre le Journaliste. Ils en parlent & pensent d'une maniere bien differente de luy : mais il ne fieroit point à l'Auteur de se parer de telles approbations, il luy suffit de sçavoir que ce systéme de la saignée a autant plû à ces habiles Maîtres, qu'il a déplû au Journaliste.

Ce que nous avons rapporté icy, est ce qu'il y a de plus essentiel sur la saignée.

A en juger par cet air de confiance, on croiroit presque qu'il dit vray : il est pourtant certain qu'il n'a rapporté rien moins que l'essentiel de la These. Tout est hors de place dans l'extrait qu'il en fait ; souvent l'interprete-t-il de travers ; d'autre.

fois il le défigure par les tours rail-
leurs qu'il y mêle ; l'Auteur enfin
ne s'y reconnoît pas, car ce ne sont
que des morceaux malignement
cousus pour donner le change au
Lecteur, par où il paroît ou que le
Journaliste n'entend pas la matiere
qu'il traite, ou qu'il craint que les
autres l'entendent.

*Le reste consiste en des digressions
qui ne sont pas les moindres endroits
de l'écrit : elles roulent sur la maniere
dont se font les filtrations des hu-
meurs.*

Il falloit en désigner quelques-
uns : car de vouloir faire croire,
comme à la pag. 25. du Journal,
qu'une exclamation passagere soit
une digression, c'est ce qu'il ne per-
suadera pas : autre preuve que le
Journaliste n'entend pas le fond de
la These, c'est qu'il dit que ces di-
gressions roulent sur la maniere
dont se font les filtrations. Mais y

penſe-t-il ? Eſt-ce ſ'éloigner du fond de la Theſe & de ſon but , que de parler des *filtrations*, lorsqu'elle doit traiter de la plus ample & de la plus univerſelle, qui eſt la tranſpiration ? Seroit-ce que le Journaliſte en ſeroit encore à croire que la matiere de la tranſpiration ſe ſéparerait groſſièrement ſans art & ſans induſtrie par les pores de la peau à la maniere d'une fumée qui ſ'exhaleroit ? On ſeroit fâché de le trouver ſi reculé en Phyſique. Mais la ſtructure de la peau, ce tiſſu de glandes, ce raiſeau de fibres, cet aſſemblage de vaiſſeaux qui y aboutiſſent, tant d'ordre & tant d'artifice auroient-ils pû luy paroître employez en vain par la nature, qui ne fait rien d'inutile ? Si l'on fait ſur-tout réflexion qu'il ſe trouve un aſſemblage de vaiſſeaux aſſez ſemblable à celui-cy dans les autres filtres. C'eſt donc à propos qu'on ſ'eſt étendu ſur les

filtrations, puisque la transpiration en est une, & la plus considérable de routes.

L'on est pourtant consolé de voir que le Journaliste trouve que les digressions ne sont pas *les moindres endroits de l'écrit*; & comme elles roulent sur la maniere dont se font les filtrations qui s'y trouvent expliquées sans les secours *des levains*, on se flatte que le Journaliste pourra un jour rendre justice au système de la transpiration; & qu'avec des idées plus nobles & plus dignes de la majesté de la nature, il sortira de la crasse de la Médecine, qu'il en secouera la *vermine*, qu'il n'aura plus recours aux *colles* & aux *ordures* du bas ventre, pour comprendre les causes des maladies; qu'il se rendra enfin exact dans ses idées, juste dans ses indications, judicieux dans ses remèdes, heureux dans sa pratique.

L'Auteur n'a recours ny aux le-

vains , ny aux configurations différentes des pores.

C'est apparemment un regret ou une plainte que le Journaliste fait contre l'Auteur de la These , qui ose faire main basse sur les levains. Quelle perte en effet pour la Medecine , dont on enleve ainsi les idoles ? Quelle désolation pour ces Philosophes mitrons , & pour ces Medecins bouillants de levains , qui vont croire la nature morfondue ; & que tout va demeurer crud & indigeste entre ses mains , si on chasse perdus ces digestifs ? Certes après cela *les basses entrailles* farcies de cruditez vont fourmiller de vers. Le Journaliste , accoutumé qu'il est aux dégats qu'ils causent , peut il ne se rendre pas sensible à cette désolation ? Heureux donc le genre humain , de ce qu'en cas d'un semblable malheur , il trouvera une ressource assurée & un spécifique infaillible

AU JOURNALISTE. 217
faillible contre ces insectes entre les
mains du Journaliste ?

*Au reste , ceux qui voudront voir
sur la Saignée un traité contraire à
celuy-cy , pourront lire le livre de la
fréquente Saignée.*

A la bonne heure que le public
lise ce Traité contre la Saignée ,
peut-être en croira-t-il davantage à
celuy-cy ; du moins est il juste qu'il
s'instruise , & qu'il ne nous croye pas
sur nôtre parole. Mais au ton dont
il annonce au public pour la seconde
fois cet ouvrage , on reconnoît qu'on
a eu grand railon de se défier de l'in-
tention du Journaliste dans l'Extrait
qu'il donne de la These. Il se fait
trop de fête de sonner le toxin con-
tre la saignée , pour ne pas croire
qu'il a bien moins pensé à la justi-
fier suivant les principes & les preu-
ves de l'Auteur , qu'à en établir les
inconveniens prétendus , & à tour-
ner contre elle d'anciens préjugés.

S

On luy passeroit certe mauvaise volonté , s'il avoit sçû la couvrir de quelqu'apparence d'habileté ; mais il a donné des idées d'une Medecine si triviale & si vulgaire , en raillant ou critiquant superficiellement la These , ses raisons sont si minces , ses remarques si legeres , ses méprises si fréquentes , que l'ouvrage ne risque rien même dans ses mains , qui ne l'aurent défiguré que pour le faire voir plus estimable & moins déplaisant à tous ceux qui , sans s'en rapporter à l'infidel extrait du Journaliste , se donneront la peine d'en juger par eux mêmes.

On ne se seroit plus attendu d'être obligé à se défendre contre les entreprises du Journaliste , après la sorte de satisfaction que le XXXI. *Journal* 1706 , art. 1. avoit fait pour luy au public ; car on faisoit esperer que désormais il s'attacheroit à ne se plus attirer ces plaintes : mais

c'étoit trop s'engager pour un homme si peu propre à se contraindre , & apparemment n'avoit-on pas là-dessus consulté son cœur. Qu'il s'en prenne donc à luy-même , si l'on paroît encore aussi peu que jamais satisfait de ses Extraits : on les désavouëra tant qu'ils seront badins , désobligeants & infidèles. On est fâché cependant d'avoir à entretenir le public de ces sortes de démêlez ; mais ce sont moins des interêts particuliers , qu'une cause commune dont on luy expose la défense ; car s'il est permis à un Journaliste de prêter aux ouvrages d'autrui telle couleur qu'il luy plaira , ce sera donner au public les Auteurs pour autres qu'ils ne sont. Ce seroit donc l'abuser par des narrez imaginez ou fabuleux , dans lesquels un Journaliste se peindroit plus luy-même, que son Auteur. Mais on veut esperer de l'équité du Journaliste , qu'il se ren-

S. ij

dra enfin aux plaintes si souvent réitérées contre luy, & que la simple vérité dont il ornera dorénavant ses Extraits, le réconciliera avec tout le monde.

F I N.



QUESTION

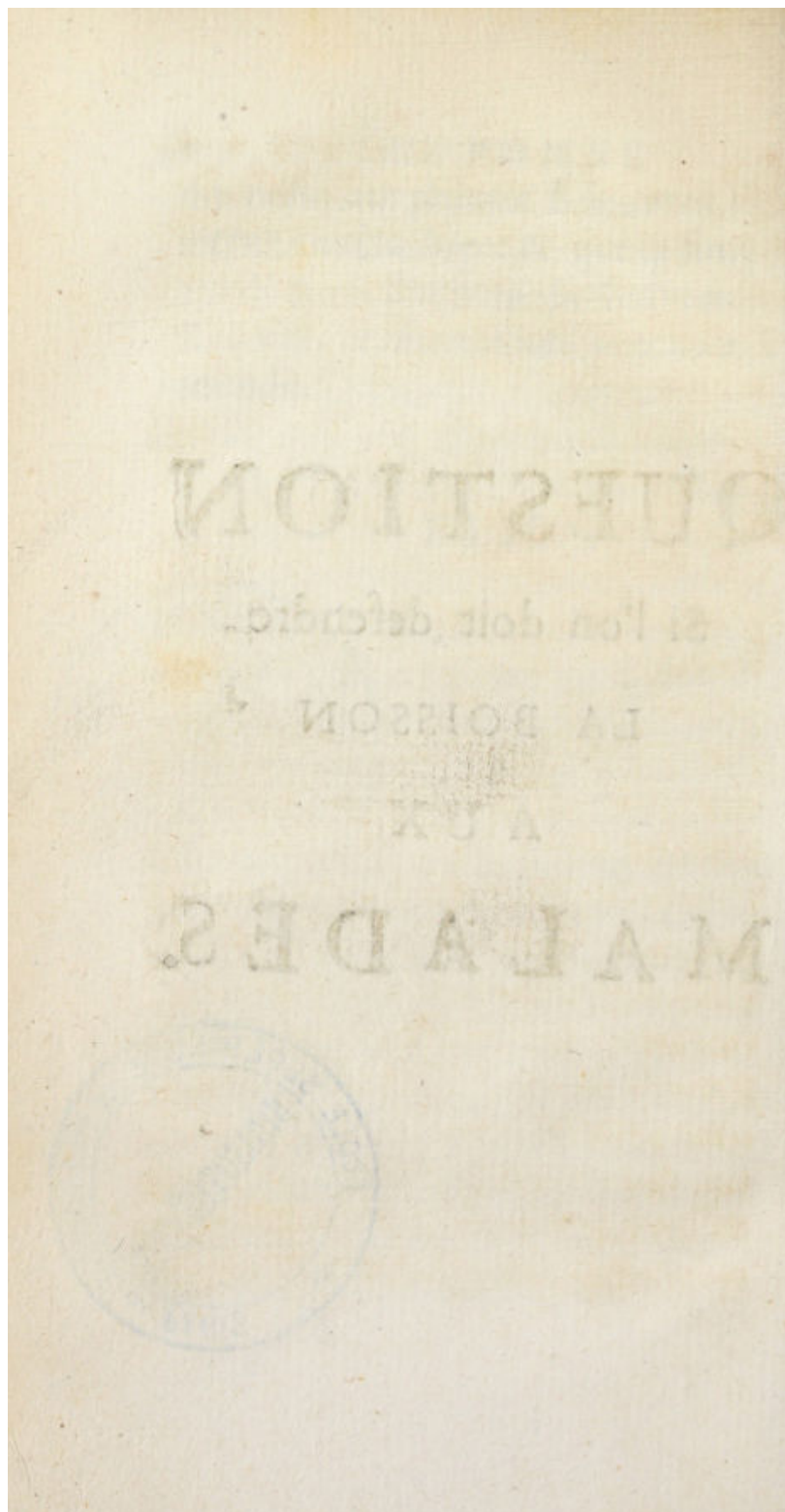
Si l'on doit défendre

LA BOISSON

AUX

MALADES.







*Avertissement sur la These de
la Boisson.*

LE dessein de cette These est de montrer que *les delayants*, dont la Boisson fait la meilleure partie, & tout ce qui va à donner du vehicule au sang & du jeu aux parties solides, sont des secours très-innocens pour le soulagement des maladies, & souvent des remedes très-efficaces quand ils sont bien entendus & heureusement placez. On le prouve parce que la santé n'est qu'une sorte d'équilibre entretenu par les rapports ; la proportion & les convenances qui se trouvent entre les liqueurs & les parties qui les contiennent. Dans cette vûe on établit d'abord que ce n'est qu'en vûe de cet équilibre que la

nature a tout rangé dans nos corps
& que tout y sert à ces desseins. Mais
parce que cet équilibre ne subsiste
que par la facilité que les liquides ont
à couler & par la souplesse qui fait
que les parties solides prêtent & ce-
dent aux liquides ; on prouve que
la boisson doit avoir beaucoup de
part à la conservation ou au réta-
blissement de la santé. La raison en
est évidente , puisqu'elle contribue
tout à la fois à la fluidité du sang
dont elle devient le véhicule , & à
la souplesse des parties dont elle
prévient le dessèchement & dont
elle modère le ressort. On va jusqu'à
montrer que la nature ne paroît oc-
cupée dans nos corps qu'à multiplier
des sucres doux , humectans , aqueux ;
& que le sang ne se laisse travail-
ler en tant de vilcères , comme dans
autant de différents ouvriers que
pour devenir une sorte d'eau ou de
lymphe douce , insipide , qui arrose

& remplit les nerfs dans lesquels elle prend le nom d'esprit. Tout cela fait dire à la These que les Boissons les plus simples doivent être les plus sûres, parce qu'étant plus homogènes & ayant moins de sels & de saveurs à surmonter, elles se laissent plus aisément dompter à la trituration ou au broyement que les travaille. Enfin on répond aux objections dont on tâche de montrer le foible.

En chemin faisant on satisfait aux autoritez de sçavants Medecins qu'on cite dans le monde avec confiance pour s'autoriser à refuser la boisson aux malades. On ne doit donc pas s'étonner si on y parle d'*Avicenne* Auteur si peu de mode en ce país; c'est que le celebre Medecin par les soins & sous les auspices duquel cette These a été proposée aux Ecoles de Medecine a voulu ramener les esprits de ceux qu'il a trouvez pré-

occupez de l'opinion qu'ils attribuent à Avicenne, d'ôter la boisson aux Malades. Ce celebre Medecin est *Monsieur Michelet premier Medecin de Sa Majesté Catholique*, autant connu en Medecine par sa science & son habileté, que celebre dans le monde par l'illustre place qu'il remplit si dignement. Il a donc voulu en même tems qu'il travaille si heureusement à la conservation d'un des plus grands Roys, veiller à la conservation des Peuples. Dans cette vûë il avertit dans cette These que l'autorité d'*Avicenne* est ou mal-entenduë ou malemployée, & qu'il se trouve d'ailleurs beaucoup plus de praticiens qui ont declamé contre l'abus d'ôter la boisson aux malades, qu'il ne s'est trouvé de Medecins Philosophes qui ont proposé cette pernicieuse maxime.

Une matiere si utile, appuyée d'un aussi grand nom que celui de

Monsieur Michelet a paru digne de l'attention du public, comme capable de le rappeler des préjugés qu'il auroit pris contre la Boisson. Pour cela on tâche de répondre à ses doutes de prévenir ses craintes & de lever ses scrupules par des raisons tirées d'une Mécanique aisée, naturelle & à la portée de tout le monde; soutenue enfin de l'autorité des plus grands Médecins de nos jours & de ceux des siècles passés.

Malgré toutes ces bonnes intentions, il est mal aisé que cette Thèse ne trouve quelque adversaire sur son chemin. Car enfin, dirat-on, faut-il abandonner le monde à des maximes si contraires à sa conservation? le laissera-t-on persuader qu'on ne doit user que de Boissons simples, fades, peut-être d'eau seule. Fut-il rien de plus capable d'exposer les hommes d'aujourd'hui comme les Égyptiens autrefois à se voir desoler par les

grenouïlles , qui deormais vien-
droient pulluler dans nos corps : la
matiere est trop curieuse , & l'oc-
casion trop interessante , pour ne
point exciter le zèle & la plume
de l'Auteur du traité de *la genera-
tion des vers* : le beau titre en ef-
fet à remplir ou à executer que ce-
luy de *la generation des grenouïlles
dans le corps humain* ! jamais il ne
resistera à cette tentation , car luy
peut il venir une occasion plus na-
turelle d'augmenter son ouvrages de
ce second volume ? il seroit aussi uti-
le au public que le premier , & ne
seroit pas moins recherché. Cepen-
dant quoyqu'il en coûte à cette
These sur la boisson , on en risque
l'impression en françois , persuadé
que son Auteur gagnera toujours
beaucoup s'il est assez heureux pour
attirer au public d'aussi belles cho-
ses sur les grenouïlles, qu'il luy en
est venu d'utiles sur les vers.



QUESTION

*Si l'on doit defendre
la Boisson aux
Malades.*

POUR QUOY tant de systé-
mes & de questions sur ce qui
fait en nous la vie? L'idée seule
d'une sorte de mouvement le fait
comprendre; mais d'un mouvement
qui ne tient ny de l'impetuosité ny
de la fougue, qui ressemble moins
à un combat qu'à un jeu, moins à
une guerre qu'à un exercice. Ce
mouvement auteur de la vie n'est
encore ny une sedition, ny une mu-
tinerie qui seroit entre deux con-
traires, comme seroient l'acide &

H ij

4 QUESTION

l'alcali ; & pour achever de dire tout ce qu'il n'est pas, il n'est pas uniquement attaché aux fluides, c'est-à-dire aux liqueurs , car sur celles cy tout au plus s'exerce l'action du principal Antagoniste qui reside dans les solides, ou dans les parties nerveuses, dont le mouvement de compression & de dilatation habituelle , broye continuellement , agite & pousse les fluides. C'est donc un mouvement constant, réglé , uniforme, éloigné de l'inégalité & du trouble , different par consequent de *l'explosion* & de la fermentation des chimistes. Car enfin graces au Ciel & au bon sens la Medecine rentrée en elle-même, & reprenant sa gravité & son sang froid, a sçû se defaire de ses indignes idées *d'archées* en fureur & de *ferments* en courroux. Pour le dire donc à present en un mot, la cause de la santé n'est qu'une oscillation

SUR LA BOISSON. }

continue, un branle ou un mouvement reciproque & alternatif de systole & diastole, c'est-à-dire de compression & de dilatation qui va d'un pas égal, qui se trouve par tout, qui remue & agite toutes les parties. Ce n'est donc pas uniquement dans le cœur qu'on trouve de la systole : Il est encore une sorte de battement qui luy ressemble, qui se trouve par tout, & qui tient toutes les parties en branle. De même ce n'est pas uniquement dans le sang qu'il faut chercher les principes de la vie; tout vif qu'il paroît il deviendroit ou malfaisant ou sans force, si livré un moment à luy seul, il se trouvoit denué du secours & de l'action des solides. Ainsi on pourroit comparer la Mechanique du corps humain à celle d'un horloge & en particulier à celle d'une Clepsydre ou horloge à eau, car comme dans celle-cy c'est un certain

QUESTION

volume d'eau mis en équilibre qui en fait tout l'artifice, c'est aussi une certaine quantité de sang qui tient son équilibre du ressort des solides qui fait tout dans nos corps. Au reste par solides, il faut ici comprendre les vaisseaux dont la tiffure des parties est composée ; ce sont des tuyaux pleins de ressort qui se dilatent & se compriment continuellement. Ces Vaisseaux de figure conique perdent de leur diametre ou de leur capacité, à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, sans perdre cependant leur vertu de systole qui les accompagne, & les suit par tout ce sont donc comme autant d'aïdes & de substitués pour le cœur dont ils imitent les fonctions. : Car ils battent sans cesse & font effort sur le sang, lequel comprimé & mis en contrainte, se relève & repousse les parois des Vaisseaux qu'il dilate, tant par son ressort que par son vo-

lume & l'impulsion qui le chasse & le fait avancer. Mais qu'on ne demande point d'où est venu aux parties ce mouvement de systole, ou ce battement habituel : car enfin tandis qu'il reste tant d'autres meilleures choses à éclaircir en médecine, on devroit bien se passer de tant de questions frivoles qui occupent l'esprit & l'embarassent sans l'instruire. Il est d'ailleurs des choses si nécessairement vraies & si constamment établies par l'ordre du Créateur, qu'elles n'ont besoin pour se faire connoître d'autre étude que de celle de l'observation. De quelque part donc que vienne aux parties ce mouvement qu'elles exercent alternativement l'une sur l'autre ; Il suffit au Medecin de l'appercevoir pour se convaincre que la santé ne consiste que dans une équilibre c'est-à-dire, que l'ordre & la règle des fonctions du corps dépendent d'une

8 QUESTION

espece d'oscillation & de battement dont la justesse vient d'un équilibre que les solides font, & que les fluides moderent. On voit par exemple, que la liberté, la durée & l'égalité de la circulation du sang, ne font que l'ouvrage & la fin de cet équilibre suivant cette maxime de l'hydrostatique, que les liqueurs doivent remonter dans les Siphons recourbés au même point de hauteur dont elles sont descendues, c'est-à-dire qu'il faut qu'il remonte par la branche opposée d'un Syphon recourbé autant de liqueurs qu'il en étoit descendu par l'autre branche. Regardant donc suivant cette regle la grande artère & la vène cave comme un seul vaisseau qui décrit un Syphon recourbé, & le sang considéré seulement entant que liquide, devra sans d'autre secours & par la seule force de l'équilibre remonter à la hauteur du cœur, c'est

SUR LA BOISSON. 9

à-dire , au cœur même d'où il s'est élançé dans la grande artere. Mais la nature y a encore pourvû d'ailleurs : car les vénes & les vaisseaux lymphatiques munis de ces cercles membraneux qu'on nomme *Valvules* & qui se trouvent semées d'espace en espace dans leurs cavités, font ici le même office que ces *Rouës à godets*, dont on se sert pour secher les marais & pour élever les eaux contre leur poids ; Car ces *Valvules* sont de petits sachets qui soutiennent le mouvement du sang & le montent vers le cœur qui est comme le lieu du rendez-vous commun de toutes les liqueurs. Un autre moyen que la nature employe pour soutenir l'équilibre du sang est la situation qu'elle a donnée au cœur le plaçant fort proche du cerveau & très-loing des pieds , parce qu'il faut suivant une autre regle de Mechanique , regler les distances à rai-

H iij

son du plus ou du moins de pente qu'ont les liqueurs. Elle n'a donc ainsi placé le cœur qu'afin que le sang qui devoit être poussé au cerveau contre son propre poids, eût moins de distance à parcourir, au lieu qu'il falloit lui donner plus de chemin à faire vers le pieds où il se portoit par sa pente naturelle. En effet élevé vers les parties supérieures, il n'a rien moins à surmonter que soy-même & sa pesanteur, au lieu que descendant vers les parties basses, il s'y porte de toute sa masse & de tout son poids; Mais comme si ces artifices eussent paru insuffisante à la nature pour conserver l'équilibre dans nos corps, elle y en a encore ajouté d'autres; car à quelle autre fin auroi-t'elle voulu que les diametres des vènes & des arteres fussent inegaux? Pourquoy dans la vène cave le diametre se trouve-t'il le double de celui de la grande ar-

SUR LA BOISSON. 11

tere? D'où vient que la vène emul-
gente a trois fois plus de diametre
que l'artere sa compagne? Pour
quelle raison encore, les Vaisseaux
Iliques, comme on croit l'avoir
observé, se trouveroient-ils plus
larges dans les femmes que dans
les hommes? Enfin à quel dessein
tous les rameaux des vènes pris en-
semble, auroient-ils, comme on le
voit même de ses yeux, plus de ca-
pacité que toutes les arteres, aussi
prises ensemble? Tout cela certaine-
ment ne s'est fait qu'en vûe de l'é-
quilibre. En effet, il falloit que le
sang passa quelquefois de Vaisseaux
plus larges, dans de plus étroits,
quelquefois de plus étroits dans de
plus larges, tantôt pour en hâter
le cours, tantôt pour en moderer
la fougue, parce qu'enfin il est des
occasions, où les vîteffes ne peu-
vent bien se regler, que par le plus
ou moins de diametre des lieux qui

doivent être traversés. Mais cette Mechanique des Vaisseaux sert encore par une autre raison à entretenir la santé ou l'équilibre dans le corps; c'est qu'au moyen des differens diametres, il ne se porte dans chaque viscere que ce qu'il luy faut de sang, & avec le degré de vitesse qui luy convient. Car il faut observer qu'outre la circulation de tout le sang en general qui comme le principal tourbillon tourne dans tout le petit monde, il se doit distribuer dans chaque viscere des portions de sang, qui comme autant de tourbillons subalternes y entretiennent des circulations & des revolutions particulieres, qui operent les Filtrations des liqueurs propres à chacune de ces parties. C'est par un semblable artifice que la bile se filtre dans le foye, l'urine dans les reins, &c. Enfin c'est ainsi que se conserve, non seulement une pro-

SUR LA BOISSON. 15
portion & un équilibre universel
par tout le corps : mais encore un
équilibre particulier dans chaque
viscere. Il falloit certainement
beaucoup de force , bien de l'adresse,
& de l'industrie pour suffire à en-
tretenir ainsi un équilibre par tout
en general & en particulier ; Mais
il se trouve beaucoup de cette in-
dustrie & de cette force dans le
cœur , & dans les arteres , qui en
sont les substituts naturels , le cœur
sur tout a reçu beaucoup de cette
force , par la structure de son ven-
tricule gauche , qui est d'une tiffure
extraordinairement ferme , par con-
sequent très-forte , & qui forme
d'ailleurs une cavité très-creuse &
très-profonde , or tout cecy ne s'est
point fait au hazard , mais afin que
le sang venant à être poussé par
des fibres très-fortes , & du fond
d'une cavité très-enfoncée , il fut
chassé & plus loing & plus sûre-

ment. Cecy se comprendra par l'exemple d'un marteau qui frappe d'autant plus fort, que le manche qu'on luy donne est plus long, & que le bras qui le decharge décrit un plus grand cercle, après toutes ces reflexions, il faudra convenir que la santé n'est qu'un équilibre, une justesse, une proportion, où l'ordre, & la sagesse du Souverain ouvrier, éclatent de toutes parts. Ce seroient donc cet ordre, cette proportion & cet équilibre à rétablir qui devroient uniquement occuper tous les soins de la Medecine : & ceux qui se mêlent de guérir, ne devroient point avoir d'autres vûës, ny leurs études se proposer d'autres fins. On en fera mieux persuadé encore, si l'on observe, que les fluides ou les liqueurs qui nous font vivre, paroissent faits par leurs qualitez, leur sorte de mouvement, & leurs caracteres, pour contribuer à cet équilibre des

SUR LA BOISSON. 15

solides : c'est ce qui se remarque principalement dans le sang qui par soy-même est la liqueur, la plus amie de l'ordre, & la moins capable de troubler. Car à Dieu ne plaise que sous le nom de sang, on se figure un amas de suc's acides, acres, salins, ou de semblables liqueurs turbulentes & seditieuses ; On doit avoir compris par tout ce qui précède, que des matieres aussi fougueuses, & si contraires à l'ordre & à la paix, conviendroient mal à la nature de l'homme. Il est bien vray que vingt quatre onces de sang, donnent par la distillation quatorze onces d'esprit volatils, & huit onces de tête morte ; on conviendra encore si l'on veut qu'on trouve par une semblable manœuvre, un sel fixe dans le sang, qui tient plus de l'acide que de l'alcali : mais qui est encore à sçavoir combien les opérations des Chymistes sont sujettes

à caution ; car enfin qui nous répondra , que tous ces sels , ces volatils & ces fixes , ne soient point de nouveaux êtres , ou des fruits bâtards & dégénerez , que l'art invente & que le feu fabrique. Du moins est-il sûr que les feux des Chymistes donnent souvent de fausses lueurs, & de faux brillants , d'autant plus capables de seduire l'esprit , qu'ils le flattent & l'ebloüissent. La cause de leurs seductions vient d'un analogisme mal entendu ; Ils comparent cette flâme douce & imperceptible , qui entretient nôtre vie à leurs feux de roüe , de reverbere &c. au lieu que s'il faut admettre un feu dans nos corps , il faut le concevoir tel , qu'il aille à démêler & separer les principes du sang , sans les confondre , & qui ne fasse que depurer les liqueurs , sans les alterer , ny les corrompre ; la meilleure analyse du sang est

SUR LA BOISSON. 17

donc celle qui sans trop d'alteration, nous y fait appercevoir deux fortes de substances ; L'une purement fluide, l'autre plus grossiere, au moyen de cette operation simple & que la nature du sang ne dément point, on trouve dans 5833. grains de sang 1296. grains de partie grossiere, & 4537. grains de fluide, par où l'on voit que de compte fait, la proportion de la partie fluide du sang est à la plus grossiere, comme 3. à 1. cette analyse toute simple qu'elle paroît peut suffire à la pratique de la Medecine, & elle fait connoître que le sang n'a rien de moins fluide que l'eau, qu'il est même très aqueux, très-aisé à diviser, & tout propre à baigner les parties du corps, à les rendre souples & pliantes, enfin à les humecter ; Dans le centre de cette liqueur flotte une substance molle, blanche & visqueuse compo-

fée de filaments , qui en se développant forment une sorte de tresse ou de raifseau ; c'est ce qu'on appelle la fibre du sang. En effet elle est capable de s'allonger & de s'accourcir , à-peu-près comme une fibre musculeuse , jusques-là , que de Sçavants Hommes , l'ont presque fait passer pour une substance organisée ou capable de fonction , quoyqu'il en soit , on croit aujourd'huy que la nature , n'a fait nager cette espece de solide au milieu du sang , que pour donner quelque consistance , & un frein à ses parties , & les tenir entr'elles , dans l'équilibre. Car enfin à quels dangers ne se feroient point exposé les hommes , par le déplacement & la confusion qui seroient arrivez aux parties du sang , dans les efforts , les mouvements , & les différentes situations , où on se trouve dans tous les moments de la vie , si ces parties flui-

SUR LA BOISSON. 19

des autant qu'elles le font , avoient été flottantes & abandonnées à elles seules sans que rien les retint ? C'est donc une sorte de lien que la nature a voulu mettre entre les parties du sang , lors qu'elle a fait nager dans son centre une substance legere & capable en se developpant , de se donner une grande surface , car c'est presque faire sur ces parties la même chose , que font ces petits ais larges & legers , qu'on fait flotter sur l'eau d'un Vaisseau qu'on veut transporter ; elle a donc voulu par là arrêter ces liqueurs dans leurs bornes , & les tenir dans leur niveau. Qui ne croira après cela que tout est équilibre dans nos corps , puisqu'il se trouve non seulement dans les parties solides , mais encore dans les fluides ; Tant il est vray , que c'est à luy qu'on doit attribuer tout ce qui se passe dans la santé. Au reste quoyque cet usage qu'on

vient de donner à la fibre du sang, soit très-raisonnable, celui-cy n'est pas moins vray semblable, c'est qu'on croit qu'elle sert encore comme de reservoir au suc nourricier, parce qu'elle est toujours imbibée d'une lymphe delicate & moëlleuse. Ainsi on retrouveroit en elle la source de *l'humide radical*, si fameux parmy les Anciens; Et si l'on avoit à comparer la vie à une espece de flâme, cette fibre en seroit comme la mèche & le lumignon, qui en se consumant fourniroit aux parties solides de quoy entretenir leur souplesse, & aux liquides, de quoy se conserver roulantes & fluides.

I I.

CETTE souplesse & cet équilibre font tellement le caractere de la santé, que ce n'est que par tout ce qui va à entretenir ou retablir

SUR LA BOISSON. 21

l'un & l'autre , qu'on parvient à se bien porter , c'est-à-dire en employant tout ce qui peut d'une part , empêcher cette force extraordinaire des solides , de s'échapper , & de l'autre prévenir la fougue du sang , ou des liquides ; Le premier moyen pour cela est la sobriété qu'on peut appeller , la mere de la santé ; Le second qui ne luy est gueres inferieur , est la frugalité qui en fait le soutien. Par la sobriété on s'empêche de trop faire de sang & d'humeurs ; par la frugalité on empêche le sang & les humeurs de se corrompre ; la sobriété enfin & la frugalité entretiennent les parties dans leur aisance ou leur liberté naturelle , & dans leur justesse & leur proportion. On a trouvé , par exemple que parmi les alimens les plus naturels , on devoit preferer les liquides , aux secs , le bouilli , au roti , les Viandes douces , & d'un goût

moins relevé , à celles de haut goût ou qui sont trop assaisonnées. En un mot l'usage à appris que pour vivre long temps , il faut preferer aux mets exquis , les nourritures les plus simples , préparées à petits frais qui se trouvent comme sous la main sans peine & sans depence ; Car dans ces aliments , dont les plus pauvres peuvent faire leurs repas ordinaires , sont souvent renfermez d'excellents remedes. En effet la santé ne trouve gueres plus des pieges , que dans ces mets delicieux , que comme autant de plaisirs empoisonnez n'attirent les voluptueux , que pour les faire perir plus sûrement ; au contraire on trouve toute sorte de sûreté dans les aliments qui sont analogues au sang , & qui tiennent de sa nature. Or comme il n'a par luy même aucun goût , aussi ne s'acomode-t-il pour sa conservation , que de tout ce qui tien du fade &

SUR LA BOISSON. 23
& de l'insipide. Icy donc l'on doit
reconnoître le peu de fondement du
préjugé public qui a persuadé tout
le monde , qu'on ne se conserve
fort & robuste , qu'en se faisant un
sang vif , animé & plein de sucs
salins , sulphureux & volatils , ce ne
doit pourtant point être un sang
de cette nature , que celuy qui fait
les plus forts hommes , & le plus
vigoureux , parmi les pauvres gens
de travail ; Car a juger du sang
que doivent faire par exemple les
pauvres de la Campagne , qui fa-
tignent le plus , par les pitoyables
aliments qu'ils s'accordent , on le
croiroit plus occupez à amasser de
la terre & de l'eau dans leurs vènes ,
que du sang , car souvent ne se nour-
rissent-ils que d'eau & de choses
terrestres & grossieres. Au contraire
les gens de bonne chere , les vo-
luptueux & les friands de profes-
sion , qui à en juger par les qua-

litez acres , salines & spiritueuses
des mers delicieux , dont ils usent
journallement , devroient avoir un
sang & des esprits vifs & vigoureux :
on les voit ces gens , gorgés de
bons morceaux , & de liqueurs dé-
licieuses, lâches & paresseux , qui
ne peuvent se porter eux même ;
mais quoy , dira t-on , est ce que
l'on peut se promettre quelque force
ou quelque vertu d'un sang qui ne
fera petri , que de sucs affadis , &
de matieres insipides ? Certainement
il ne pourra s'en faire qu'une liqueur
appauvrie d'esprits & incapable de
faire mouvoir le corps : mais cette
objection ne pourroit venir que de
la part de quelques mauvais connois-
seurs de Mechanique, car on sçait par
experience , qu'un peu d'eau ou mê-
me quelque chose de moins , com-
me seroit une vapeur humide , peut
en penetrant les filets qui compo-
sent une corde , luy donner la force
non

SUR LA BOISSON. 25

non seulement de remuër , mais de soulever un poids de cent livres. Suivant donc cet exemple , on ne doit jamais oublier que la force depend souvent de très-peu de chose , celle sur tout des fibres motrices dans nos corps , devient prodigieuse , quand une très-petite quantité de liqueur , d'un fort petit volume qu'on nomme esprit , les aura intimement penetrées. C'est que cette liqueur spiritueuse n'agit si efficacement , que parce qu'elle est très-fine & très-penetrante ; ajoutez que les fibres motrices sont faites de telle maniere , leur ressort si extraordinaire , les filets nerveux qui les composent , si fort multipliez , les paquets qu'elles forment , si nombreux , croisez enfin si à propos , les uns sur les autres qu'ils peuvent reciproquement s'entreprêter des points d'appuis. Ce sont donc comme autant de leviers très-courts qu'un

air delié , un vent subtil , l'ombre où la vapeur d'une liqueur penetre d'abord , les gonfle & les anime. Qui n'admira donc la sagesse du doigt de Dieu , qui a disposé nos corps de maniere qu'un atome de liqueur où encore quelque chose de moins devient suffisant pour y produire des effets prodigieux. Il est donc à croire que c'est moins ce qu'il y a de plus abondant & de plus exalté , que ce qu'il y a de plus fin & de moindre volume dans la masse du sang , qui fait la force des parties : les sens à la verité apperçoivent une quantité considerable de liqueurs dans les Vaisseaux ; mais il ne faut pas s'y méprendre , cette quantité sert principalement à entretenir la souplesse par tout , du reste elle ne fait pas la force du corps , mais elle en renferme les causes ; c'est à peu-prés ce que font les parfumeurs , qui ayant à conser-

ver des essences, qui pourroient se perdre & se dissiper dans l'air, par leur trop de *volatilité*, les fixent & les retiennent en les enveloppant dans des suc grossiers & sensibles, & c'est encore ce qui fait la liqueur des prostates dans le corps humain, qui devient moins utile par son volume, que par l'esprit; qu'elle renferme & qu'elle concentre. On pourroit donc faire une regle generale, qu'en matiere de liqueurs, ce n'est ny leur quantité, ny leur masse qui en fait la force, mais elle leur vient cette force de l'esprit qui y est caché & qu'elles portent & charient par tout. Qu'on ne croye donc plus desormais, que les suc qui entretiennent la santé, sont d'autant plus estimables, qu'ils sont plus disposez à se developper, à *s'exalter* & à se *volatiliser*, leur prix vient de leur facilité à se laisser bien broyer, pour pouvoir devenir une lymphe très-

legere & très-subtile : en effet ce n'est pas parce que les parties nerveuses , sont penetrées par des sucsvifs & volatils qu'ils deviennent plus forts & plus elastiques ; car ce seroit un état d'yvresse continuelle , mais cette vigueur leur vient de la ténuité , de la douceur , & de la finesse de la matiere , qui les gonfle & les anime , sans les roidir , en quoy consiste l'état de la santé. Mais par ce même principe on decouvre encore quels doivent être les alimens les plus convenables à l'estomac , & en quoy on doit faire consister leur bonté. Car on voit par tout cecy , que ce ne peut être aucun de ceux qui ont plus de pante & de facilité à se fermenter : car tout le monde sçait , que ce qui se fermente dans l'estomac , luy est très-nuisible ; On comprendra donc que les meilleurs seront ceux qui paroissent faits pour être broyez , parce que la digestion

de l'estomac , est une sorte de broyement , ou de trituration. La preuve s'en tire de l'action des dents & des machoires , qui commencent la digestion : car enfin la nature est uniforme , & si les productions sont différentes , les manieres sont par tout les mêmes. Or tout le monde convient qu'on doit considerer les dents , comme autant de pilons qui par leurs coups redoublez brisent la nourriture dans la bouche. Après cela sera-ce risquer que de dire que la fonction de l'estomac est aussi de broyer , si on peut prouver qu'il a autant de disposition & plus de force pour le broyement que la bouche : or c'est ce qui est hors de doute , car la force des muscles qui remuent les machoires , n'est égale qu'à un poids de 16020. livres. Mais celle de l'estomac jointe à celle des autres muscles , qui aident à son action est égale à un poids d'environ 261186.

Qu'on n'ajoute que cette vertu de broyement qui commence dans la bouche, se continuë ou se fortifie, jusqu'aux extremittez des parties, parce qu'elles ont toutes celle de se dilater, & se comprimer continuellement, comme par une systole naturelle, on sera obligé de reconnoître que cette vertu est inimaginable, qu'en elle reside la cause de toutes les fonctions, que c'est enfin par elle qui se font les *Cœctions*, les *Depurations*, les *Filtrations*, &c. Il faut pourtant faire observer que l'humectation à infiniment de part dans toutes ces operations; la lymphe, par exemple, que la nature a renduë pour cela si abondante, la salive, le suc stomacal & celuy de toutes les glandes y contribuent merveilleusement. Car de toutes ces sources, distille comme une pluye de liqueurs propres d'une part à entretenir la souplesse des organes, &

SUR LA BOISSON. 31

de l'autre à penetrer les matieres qui sont à dissoudre , qui par ce moyen se reduisent dans une espee d'Alcohol ou matiere impalpable , & suivant ce principe, il faut convenir que la santé ne peut mieux se conserver , que par l'humectation & la boisson abondante , sur tout si elle est d'eau , ou de quelque liqueur aussi simple , & aussi naturelle , parce qu'en fait de boisson la moins composée , est la meilleure. L'utilité qu'on en tire est fondée sur ce qu'étant simple , elle est plus vuide en elle même , & plus capable de se charger des sels qui feroient de trop , dans les nourritures , qu'elle les affoiblit , les noye plus efficacement & les rend plus supportables ; & en ce sens ce sera une espee de lessive qu'elle fera , ou bien elle arrosera les organes & alors ce sera un moyen d'entretenir leur souplesse & leur humidité ,

ou enfin se mêlant avec le sang & le delayant, ce fera un dissolvant naturel qui entretiendra sa fluidité. Car ce n'est que pour rendre tout coulant dans nos corps que la nature travaille ; là seul se portent tous ses soins. Mais quand toutes ces raisons seroient fausses, l'observation persuaderoit de la nécessité de la boisson ; Car on sçait que l'on restoit plus long-tems, sans manger, que sans boire ; Et l'on a de plus remarqué que les grands Beuveurs d'eau principalement, si elle est tiède sont moins sujets à tomber malades. Les Anciens mêmes avoient reconnu l'utilité de l'eau, car Celse l'oracle Latin de la Medecine tenoit, qu'il ne falloit pas s'en rapporter là-dessus à la conduite de la plûpart des hommes. Ils s'accordent, dit-il, par cupidité l'usage du vin dans leurs maladies, s'excusant sur la foiblesse de leur estomac ; mais

c'est, ajoute ce sage Observateur, une injustice manifeste qu'ils font à ce viscere: car sous pretexte de le soulager, ils ne cherchent qu'à couvrir leur foiblesse & à autoriser leur sensualité, loin donc d'icy ces terreurs paniques qu'on se fait de la boisson frequente, par les frayeurs qu'on se donne d'affoiblir ou de refroidir son estomac. Ces noms de foiblesse, de refroidissement, de crudité & d'indigestion sont certainement mal entendus, car ce ne sont ordinairement ny les suites d'un estomac foible, ny les effets d'un levain affadi; mais souvent les marques d'un estomac agacé, dont les fibres irritées hâtent trop la contraction, & precipitent le broyement. Tout cecy même ne vient'il peut-être qu'à l'occasion de ce qu'ils appellent levain ou suc stomacal qui est trop exalté & qui d'insipide ou de doux qu'il devroit être, seroit

devenu acre & brûlant. Ce sera donc à la présence de quelqu'acreté semblable qu'il faudra le prendre de la plupart des indigestions; Car sollicitant trop vivement les fibres de l'estomac, elle en hâtera les contractions ou le mouvement peristaltique. Ainsi la trituration trop précipitée chassera dans les intestins les alimens encore mal domptez ou à demi broyés: souvent donc l'indigestion est l'effet d'un estomac plus diligent que paresseux. Mais par là on peut juger de la défiance qu'on doit prendre alors de toutes les liqueurs chaudes, des stomachiques, brûlantes, des carminatifs desséchants: Depuis qu'on a observé d'ailleurs que l'eau guérit plus de maux d'estomac que le vin, & que les alimens qu'on nomme froids sont moins sujets à se corrompre.

SUR LA BOISSON. 35

III.

Mais s'il est vrai que c'est dans la souplesse des Parties & dans l'humectation que consiste la santé, par quel mal-entendu, un Medecin peut-il interdire la boisson aux malades? Cette conduite certes n'est gueres celle d'un homme qui ne devrait jamais être que le Copiste de la nature; Or dans l'état naturel tout paroît humide dans nos corps; La moitié de la masse du sang est une lymphe, ou une liqueur douce molle enfin qui tient de l'eau; toutes les Parties solides sont imbibées ou dégoutantes d'eau; c'est une espece d'Eau que la nature employe pour prévenir la coagulation de certains sucs ou l'*Exaltation*, c'est-à-dire le trop de développement de quelques autres; toutes les fois enfin que quelque suc court risque, de se gâter de s'alterer soi-même, ou de nuire aux

36 QUESTION

autres, c'est en le délayant & en l'humectant que la nature le préserve, en voici des exemples; La bile est temperée dans les intestins par le suc pancréatique, celui des protestes & des vesicules voisine en temperere un autre, le sang qui revient des reins est délayé par le suc des capsules atrabillaires, la lymphe par le retour & le mélange des esprits, & toute la Masse du sang est comme renouvelée par le retour de la lymphe qui lui est rapportée de toutes les parties du corps. Tout ceci est si vrai que pour peu que les sources de ces serosités naturelles se bouchent ou se corrompent, on est menacé d'une mort soudaine ou d'une vieillesse anticipée. Car quoi qu'on en dise la vieillesse vient moins du trop que du trop peu d'humidité elle ne consiste pas tant dans le relâchement des parties que dans leur secheresse car c'est une phthisie naturelle que

SUR LA BOISSON. 37

la vieillesse qui nous consume & nous desseiche: par là l'on doit voir le peu de fondement de l'opinion de ceux qui appellent le vin le lait des vieillards; car il est pour eux comme pour tout le monde un ami qui trahit, & un plaisir qui trompe, eux donc comme les autres ne doivent se l'accorder qu'en petite quantité & fort trempé, plutôt pour adoucir les ennuis, d'un âge pénible par lui-même que pour prolonger la santé sans ces précautions, comme le vin allume dans les jeunes personnes une flamme trop souvent criminelle & rarement nécessaire, il entretient dans les personnes âgées un feu qui les use & qui les détruit. Quel avantage donc ne doit-on pas se promettre des remèdes delayant & des Boissons simples & aqueuses? Principalement dans le tems d'une grosse maladie où le sang boüillant, la bile en fureur, & toutes les li-

queurs mutinées portent par tout le trouble , l'irritation & le déseichement , d'autant plus que l'humidité douce & onctueuse qui doit naturellement enduire les parties se trouve alors aigrie ou dissipée. Mais pour mieux comprendre ceci il faut distinguer en general les maladies en aiguës qui vont vîte, soit en bien soit en mal , & en chroniques qui sont ordinairement longues & opiniâtres, il en est encore qui sont communes à tout le corps dont elles font souffrir toutes les parties , & d'autres particulières à certains viscères, qu'elles attaquent ordinairement: Mais il n'en est aucune que la boisson ou l'usage des délayans ne soulage & ne dispose en guérison. Il ne faut pour en convenir que parcourir les avantages de la boisson pendant la santé , c'est de délayer le sang & toutes les liqueurs, d'en addoucir les âcretés, d'en prévenir l'épaississement, d'en

MOIT 2300 39
SUR LA BOISSON.

entretenir le cours, d'en calmer les effervescences : elle n'est pas moins utile aux parties solides qu'elle arrose, qu'elle tient souples & pliantes, en un mot le calme. l'ordre, & l'équilibre qu'on remarque en santé dans les fonctions du corps, sont les suites de l'humectation que la boisson produit : mais ce qu'elle entretient en santé, c'est ce qui manque aux malades & ce qu'elle peut rétablir. En effet les maladies aiguës sont ordinairement produites par une bile dégénérée qui de volatile huileuse qu'elle étoit, est passée dans une liqueur âcre & saline plus ou moins exaltée ; ainsi au lieu que dans l'état naturel elle est le baume du sang, en maladie elle en devient le poison & la peste. C'est encore cette même bile souvent trop déprimée ou trop crüe, comme il arrive dans les Enfans, ou devenue âcre, brûlée, & lixiviale dans les adultes, sur tout

en ceux qui boivent du vin qui entretient les maladies longues ou chroniques. Si c'est un Chimiste qui entreprend d'arrêter le progrès de ces causes si différentes & si variées, souvent ne sçait-il pas trop de quel côté se tourner; car si c'est un *acide*, ou à un *alkali* qu'il croit devoir recourir; il est souvent en doute si c'est un fixe ou un volatile qu'il doit employer, il aura encore à décider sur le choix, s'il doit le prendre parmi le sulphureux, si parmi les vitrioliques ou de quelque autre nature, l'idée d'*alkali* ne l'embarasse pas moins; car il se demandera d'abord à lui-même si les *alkalis* qu'il ordonnera devront être des matieres terrestres ou salines, fixes ou volatiles. Car enfin l'on tient de la Chimie même que toutes sortes d'*alkalis* ne concentrent point indifferemment toutes sortes d'acides, & que ceux-ci ne détruisent pas indifferemment toutes sortes d'*alkalis*.

ici donc comme par tout ailleurs, chaque chose à son point, auquel il faut s'affujettir. Mais un praticien exercé remédie à tous ces inconvéniens, en ordonnant la boisson au malade, sur tout si cette boisson est d'eau, parce qu'en elle se trouve un dissolvant universel, du moins le plus efficace & le plus étendu de tous, puisqu'il n'est point de sorte de sel qui se fonde & ne se détruisse dans l'eau; car ce sel fut-il acide, l'eau l'absorbe & s'en charge: fut-il alcali elle le noye & le penetre, faisant comme l'on dit d'une pierre deux coups. D'ailleurs soupçonner'on que le sang soit ralenti dans son mouvement? La boisson le delaye & luy prête un vehicule innocent, qui en accelere le cours; l'apperçoit on trop fermenté & trop boüillant, elle en arrête la fougue, en éteint le feu, & en calme l'effervescence: on trouve donc dans la

boisson, le meilleur de tous les remèdes alteratifs, le plus efficace, & le plus universel, puisqu'il n'est point en general de maux qu'elle ne soulage, & que les causes de chacun de ces maux en particulier s'en accommodent. On pourroit donc appeler la boisson le *specifique* universel: peut-être prendrat-on cecy pour une hyperbole, mais du moins ne ferat-elle qu'en apparence & dans l'expression plutôt, que dans la véritable idée qu'on doit se faire d'un spécifique. Par spécifique on comprend une sorte de remède qui guérit plutôt en domptant la cause d'une maladie, en l'effaçant, pour ainsi dire, & rétablissant l'économie du corps dans son niveau, qu'en produisant quelque évacuation sensible. Sur ce principe, presque aucune des drogues, que la vanité des Chymistes voudroit debiter pour spécifiques, ne pourra si bien que

SUR LA BOISSON. 43

l'eau, si utilement & si promptement rendre au sang & aux parties leur ordre & leurs dispositions naturelles, parce qu'ils n'en ont aucune qui puisse si bien rétablir les liqueurs dans leur fluidité, & les parties dans leur souplesse. Mais pour ne rien dire de trop à l'avantage de la boisson, si on lui refuse le beau titre de spécifique, du moins en fait-elle comme les fonctions, car c'est-elle qui développe dans nos corps la vertu des spécifiques les plus averez & qui en écarte les dangers: on pourroit même avancer, qu'elle aide à l'operation des meilleurs remedes & qu'elle en regle ou en modifie la vertu suivant cette maxime qu'il n'est rien de pis en medicine que de donner des remedes qui se trouvent comme à sec & sans vehicule dans nos corps. Car enfin puisqu'il est certain en bonne Chymie, que les sels n'ont de force qu'autant

qu'ils sont dissouts, il faut conclure qu'un remede destitué de ce qui le doit développer & le mettre en action, deviendra sans effet, ou ne portant rien avec soi qui le tempere, il fera tout le mal dont il sera capable. Ceci se remarque dans le Quinquina, car donné en bol & à sec venant à consumer & à absorber le suc stomacal, il blesse l'estomac en beaucoup de malades, au lieu qu'en infusion il fait mille biens. Les Praticiens ont encore remarqué que l'Opium ne réussit jamais si bien que quand on le donne en liqueur. Enfin les purgatifs sont lents, ou dangereux, si on manque de donner abondamment avant ou après des liqueurs qui les détremperont & les dissolvent. C'est pourquoi les extraits des purgatifs résineux, sur tout ceux qu'on a préparé avec l'esprit de vin font trop ou trop peu, si l'on a eû la

SUR LA BOISSON. 45

précaution d'ordonner en même
 tems quelque boisson en abondance
 qui les delaye , les corrige & les ad-
 doucisse. Les Diaphoretiques par
 une raison semblable font mal , ou
 ne font rien , si on ne les donne
 entre les boüillons & dans l'usage
 de semblables *Delayants* Enfin ce
 n'est pas jusqu'aux esprits volatils
 qui demandent à être donnés avec
 les humectants , car rien ne les rend
 supportables que de les donner en
 même tems que les nourritures. Si on
 demande la raison , c'est que rien
 ne les modere tant & ne les met
 si bien à la portée du corps humain
 que de les associer avec les choses
 liquides & humectantes ; qui leur
 prêtent d'ailleurs un doux vehi-
 cule pour les porter sans crainte
 & d'une maniere insensible jus-
 qu'aux principes des nerfs ; ce
 n'est même que par ce correctif
 qu'en certains cas les volatils cal-

ment les saillies des esprits, qu'ils appaisent les mouvements convulsifs des parties solides qu'ils règlent celuy des liquides, qu'ils rendent enfin le calme & la paix a toute l'œconomie du corps. L'usage de la boisson n'est pas moins utile dans les maladies Chroniques. En voicy les raisons, c'est que quoy-qu'on ne puisse nier que l'uniformité des fonctions ou l'équilibre des parties peuvent se perdre dans ces maladies par le relâchement des solides & la diminution de leur ressort, cependant on pourroit prouver par beaucoup d'observations de pratique que la cause la plus ordinaire de la plupart des maux, opiniatres, est la presence d'une salure habituelle dans le sang, d'un alcali brûlant qui y domine, d'une bile caustique qui roidit les fibres, qui tient le sang en colliquation & qui romp l'ordre & la consonance

des fonctions; dans les chroniques donc comme dans les aiguës on trouvera à placer utilement la boisson ou l'usage des *delayents*. On ne manquera pas de dire que tout est en obstruction, en glaires, en phlegme, & en mucilages dans les maladies chroniques, & que les obstructions & les glaires doivent par conséquent passer pour en être les causes ordinaires. L'on convient du fait, mais l'on prétend que ces obstructions, & ces glaires ne sont que les effets & les productions d'une autre cause dominante, ainsi ces obstructions viennent d'un âcre brûlant qui calcine tout; Ces glaires sont les suites d'un sel fondant & colliquantif qui tient tout en fonte & en *fusion*. Que si l'on demande où l'on doit prendre cette cause mere de tant de fâcheuses productions, ce sera dans le sang même qui plein d'un acide brûlant est capable de tous

ces maux. En effet les parties se trouvent alors abreuvées d'une serosité de même nature, c'est-à-dire âcre & saline, tout en distille, soit glandes ou membranes, parce qu'elles sont pénétrées des suc malins que le sang leur fournit, & qui par les pointes de sels dont ils sont impregnez les tiennent plus tendues ou moins souples qu'à l'ordinaire : si on en veut des preuves on les trouvera dans toutes les différentes sortes de maux qui accompagnent ou qui suivent les maladies chroniques. Ces maux sont hydropisies *ascites*, & tympanites ou les nerfs sont manifestement trop roides ou en convulsion : & sont encore des jaunisses, des pâles couleurs, des affections scorbutiques, enfin des paralyxies, tous maux qui viennent le plus souvent d'un sang âcre, brûlant ou salin. Car de vouloir les attribuer sans distinction à des humeurs phlegmatiques,

matiques, à un sang morfondu, à des liqueurs mortes ou usées, c'est débiter des maximes meurtrières, c'est-à-dire capables d'induire un Medecin peu exercé, en mille fautes mortelles pour les malades: les causes qu'on vient d'assigner aux maladies chroniques sont si vraies, qu'il n'est pas de maux où on employe tant de délayants, car on n'ordonne pour aucun autretant d'*apozemes*, d'*infusions*, de *jus d'herbes*, de *tisannes*, d'*eaux minerales* & de *bains* peut-être les dehors d'une maladie chronique pourroient faire penser le contraire & persuader que le sang seroit refroidi & les parties relachées, mais quoique les sens apperçoivent à l'exterieur, l'esprit doit aller plus loing & concevoir ce que l'observation confirme qu'il y a quelque roideur secrete dans les parties, ou trop de ressort qui les tient dans une espece de tension & de contrainte convul-

sive , de sorte que si un Medecin manque par le moyen des delayai ts & de la boisson d'affouplir les parties, il perdra son tems & ses soins. En voici un exemple, on s'étonne souvent de ce qu'on ne vient point à bout de guérir les pâles couleurs quoi qu'on employe les aperitifs les plus violens; on en cherche la cause dans les humeurs , & elle est dans le vice des solides ou des nerfs qui sont toujours trop roides & en convulsion dans cette maladie. Pour le bien comprendre il faut remarquer que ce sont ordinairement de jeunes personnes qui en sont atteintes , en qui peut-être les Vaisseaux ne se sont pas suffisamment ouverts , ny developpez : que si ce sont des personnes, qui soient plus avancées, le feu naissant avec l'âge aura fait trop d'impression sur les nerfs , & les tiendra dans une tension convulsive. Alors que les fluides ont trop de

SUR LA BOISSON. 51

force, & les solides trop de ressort, vous voudriez à force ouverte, soit par des volatiles, des aromatiques, & des aperitifs les plus outrez contraindre le cours du sang, vers des Parties mal préparées à l'action de si puissans remedes; mais ce seroit tout perdre & tout desesperer, par les raisons suivantes. Par la vous porterez le desordre dans les esprits, le trouble dans les mouvements, & les solides en contraction, ne prêtant point pour leur donner passage à proportion du degré de vitesse que les remedes leurs impriment, ces esprits rebroussent chemin, le mouvement systaltique des Parties remonte de bas en haut, le diaphragme est pressé, la gorge se serre, l'oppression succede, le cerveau luy-même en souffre, s'ensuiuent enfin ce qu'on appelle vapeurs, qui ne sont ordinairement que des sortes de mouvemens convulsifs : mais qui

K ij

52 QUESTION

quelquefois menacent de quelque chose de pis. Si l'on demande la cause de tant de desordre, elle se presente tout d'abord : c'est comme l'on dit ordinairement qu'on a mis la Charruë devant les Bœufs : car toutes ces Drogues, qui ne sont souvent que des preparations d'acier & de castor, & qui sont très-aperitives, par lesquelles on commence le traitement de ces maladies, sont celles qu'il auroit fallu employer les dernieres. Cecy est si vray que si on tient une conduite contraire, & que l'on commence par les délayants, les tisannes, & les bains à préparer le corps de la malade, soit pour donner plus de souplesse aux nerfs, soit pour ayder les Vaisseaux à se développer plus parfaitement, l'évacuation tant désirée paroîtra d'abord sinon à l'aide de quelques aperitifs qu'on fera succeder à cette préparation, on parviendra à la procur

SUR LA BOISSON. 53
rer d'une maniere sûre & aisée.

IV.

M A I S ce 'n'est pas seulement dans les maladies , qui affligent tout le corps que la boisson est utile , elle devient même nécessaire , si l'équilibre des liqueurs , en quoy consiste la santé , vient à se perdre dans quelque viscere en particulier , tel que seroit le foye , le poumon , la vessie , la ratte , &c. la raison de cette nécessité se prend de la nature de ces Parties , qui sont les sieges ordinaires des maladies qu'on pourroit nommer propres ou particulieres. Il faut donc concevoir les visceres comme des reduits éloignez , profonds , cachez , qu'on ne penetre qu'à tâtons , parce que ce sont des labyrinthes de Vaisseaux , d'une longueur immense & qui par leurs angles & leurs courbures , leurs plis & leurs replis , forment

un million de detours inaccessibles presque, ou impenetrables à tous remedes. Dans cette disposition de Parties presque impratiquables. Il faut trouver un remede qui tout à la fois se fasse jour à travers de tant d'obstacles, sans rien perdre de sa force & qui traverse tant de Vaisseaux, sans rien forcer, & c'est dans la boisson seule qu'on trouve tous ces avantages. Ils consistent ces avantages, principalement en ce que la boisson par elle-même peut tenir lieu de remede, en delayant les causes des maladies, & en les affoiblissant, ou du moins d'un vehicule doux, innocent, & très-insinuant qui portera sans crainte, la vertu d'un remede jusque dans le centre, des visceres. Cette maniere de penetrer les visceres, est d'autant plus estimable qu'elle est conforme à celle de la nature qui employe un semblable artifice, c'est-à-dire, qui se

SUR LA BOISSON. 55

sert d'un vehicule aqueux quand elle doit faire passer le sang , par des routes difficiles & tortueuses. Ainsi quand poussé par le cœur il approche des Vaisseaux capillaires, alors il se depouille de sa partie rouge qui ayant quelque chose de trop exalté auroit pû porter le trouble dans ces lieux, étroits & difficiles: & ce n'est plus que par sa partie blanche, qui n'est qu'une lympe, ou une espece d'eau, qu'il va achever sa circulation, à travers de ces petits Vaisseaux. Par une Mechanique semblable, les liqueurs les plus pretieuses, les mieux preparées, les plus affinées, & qui ont passé à travers les Vaisseaux les plus déliés de nos corps paroissent aqueuses & de la nature de l'eau: du moins n'en est-il point qui ayent moins de couleur & de saveur, ou qui soient plus parfaitement depouillées des qualitez qui revêtent tous les suc

qui ne sont pas de l'eau. Le suc nerveux, par exemple, & celui des glandes, ne sont qu'une lymphe: & si on en croit de bons Auteurs, la partie blanche du sang, opere plus de bien & a plus de vertu dans nos corps que le rouge. Après cela qui pourroit s'étonner de voir que rien ne se rencontre plus fréquemment dans l'examen du corps humain, que des sources d'eau, de ferosité, & de lymphe, puisque tout ce qui fait, ou entretient la santé, n'est qu'eau, lymphe, ou ferosité: la liqueur même qui fait naître l'homme n'est qu'une lympe analogue aux esprits: & ces esprits qui le conservent en vie, ne sont encore eux mêmes qu'une lymphe. Bon Dieu quelle étrange différence donc, que celle qu'il y a entre la Chymie naturelle, & la Chymie artificielle! Tout ce qui sort de celle-cy, *distillations, esprits,*

teintures, essences, elexires, toutes ces preparacions ne paroîtront presque faites que pour nuire, tant elles tiennent toutes de l'impression du feu qui les a mises au monde, au lieu que les suc^s qui partent des mains de la nature paroissent uniquement faits pour soulager, parce que ce n'est ny la force des sels, ny l'acreté de leurs parties, ny l'exaltation de leurs souffres ny la force de leur goût qui les rendent capables d'agir & de penetrer : Mais l'extrême tenuité de ces mêmes parties, que la seule trituration, sans feux, & sans levains, a produites à si peu de frais : il se prepare dans nos corps des liqueurs qui ont plus de force, que les volatiles des Chymistes & qui n'en ont ny la malignité, ny les inconveniens, parce qu'ils ne sont ny fougueux, ny tumultueux. Voicy donc la difference de ces deux sortes de Chy-

mie ; l'habileté des Chymistes va à depouiller les liqueurs qu'ils preparent de tout ce qu'elles ont d'eau en les *dephlegmant* le plus qu'ils peuvent , & le but des operations de la nature est de donner aux suc qu'elle travaille la fluidité , la douceur & la ressemblance de l'eau. En faudroit-il davantage pour faire comprendre que rien ne doit être tant recommandable à un Medecin que l'usage des delayants & de la boisson. Car enfin plus éclairé que les autres hommes en ce point , peut-être ne donnerat-il pas dans cette vision du vulgaire , qui s'est imaginé que la boisson affoiblit & relâche les parties , jusques-là , ajoute-t-il , qu'elle détruit la chaleur naturelle qu'elle attire des cruditez , qu'elle ruine les coctions. Voicy sur quoy on fonde cette crainte ou cette imagination , les fibres , dit-on qui composent la tiffure des parties ayant

SUR LA BOISSON. 19

dû s'allonger extraordinairement par tous les tours & detours, qu'elles se sont données pour composer les viscères, ces fibres en cet état doivent certainement avoir beaucoup de portée, & par conséquent beaucoup perdre de leur force & de leur ressort, dans cette longueur de chemin qu'elles ont à parcourir. Ceci est fondé sur cette regle de Mécanique qu'une liqueur laissée à elle-même, perd d'autant plus de son mouvement qu'elle s'éloigne plus de sa source; & sur cette autre, qu'une force diminuë d'autant plus qu'elle s'éloigne de son point d'appuy. De-là on conclut que des parties composées de fibres si étrangement allongées, doivent devenir extraordinairement flasques, quand d'ailleurs on les relâchera encore à force de boisson. Mais cette peur est imaginaire; car comme ces fibres qu'on trouve si fort allongées,

ne vont pas de droit fil , elles forment icy des cercles , là des angles , & par tout des courbures , qui sont comme autant d'entrepôts qui partagent la longueur de ces fibres , & qui leur tiennent lieu de point d'appuy. Ces fibres donc qui effrayoient si fort par leur longueur , se trouvant ainsi comme entrécoupées , font l'office de leviers très courts , & par conséquent très-forts : la force donc des fibres est trop bien établie dans nos corps , pour pouvoir laisser lieu de craindre qu'elle soit aisée à affaiblir : si l'on considère sur tout que la force qui pousse les esprits du cerveau , dans l'extrémité des nerfs & qui entretient les ondulations & les ébranlemens qu'ils excitent dans ces fibres est incompréhensible. Car enfin cette force est la même que celle des meninges ou enveloppes du cerveau , parce que c'est d'elles que vient le mouvement systaltique

SUR LA BOISSON. Et
ou oscillation qui anime toutes les
parties & qui fait leur vertu & leur
ressort naturel : au reste pour peu
qu'on doutât du degré de force ,
jusqu'où peut aller la puissance qui
vient des meninges , on pourra le
comprendre par ce calcul. S'il est
vrai que la force du cœur & celle
des arteres jointes ensemble , l'em-
portent au-dessus de 7560000000.
liv. de pesant , la puissance des Me-
ninges qui a rendu le cœur & les arte-
res capables de cette force , doit être
au-dessus , d'un poids incompara-
blement plus pesant. Mais la tiffure
des nerfs & la nature du suc qu'ils
contiennent , prouvent encore com-
bien doit être grande cette force
des Meninges : & voici comment,
Il faut concevoir par nerfs, des cor-
dons composez, de filets paralleles
les uns aux autres , qui au sortir
du cerveau sont molasses , mais qui
à mesure qu'ils s'en éloignent , de-

viennent durs & solides. Ces filets ne sont point creux & tous ceux qui les ont crû tels ont donné dans une vision insoutenable ; car ces filets sont certainement solides & pleins d'une matiere fungueuse qu'on pourroit comparer à cette sorte de *mucosité* ou de mucilage , dont les Vaisseaux qui composent les glandes conglobées , sont remplis. Si l'on demande ce que c'est que cette mucosité ; ce n'est autre chose ou que le suc nerveux lui-même , ou la matiere qui l'empâte , l'enveloppe & lui sert comme d'intermede pour le conserver & empêcher qu'il ne la dissipe avant qu'il soit arrivé par le moyen de l'impulsion systaltique des Meninges à l'extremité des parties. Que si l'on demande à present ce que c'est donc que ce suc nerveux : il faut se le représenter sous l'idée d'une lymphe qui penetre tout , & qui passe par tout ; toujours prête

à s'envoler & à se dissiper , qui cependant ne se dissipe , ny ne s'envole point. Ce n'est donc pas une liqueur inquiète , turbulente , & toujours agitée , tels que sont les volatiles des Chymistes. Mais une espece de rosée fine qui distille tranquillement & insensiblement du cervau , & qui fait chemin moins en coulant comme feroit une eau courante , qu'en se glissant comme une humidité qui s'imbibe , ce n'est donc pas une liqueur qui roule d'elle même , mais elle est poussée : elle ne se meût point , elle est mûë ; elle ne va point , elle est forcée d'aller : or qu'une liqueur qui par soi-même ne peut aller que lentement & comme à pas comptés , puisse parvenir à travers de routes tortueuses , difficiles & presque impraticables jusques dans les réduits les plus enfoncez des parties, c'est ce qu'elle ne peut faire que poussée

par une force inimaginable. Il est donc un ressort dans les parties qui ne se force pas aussi aisément qu'on voudroit le persuader ; & par conséquent les parties ne peuvent être ainsi si faciles qu'on le pense à se relâcher. Ce n'est pas avec plus de raison qu'on craint de la boisson, qu'elle trouble ou affoiblisse les coctions & les digestions les humeurs passent pour bien cuites & bien digerées quand elles sont broyées & affinées au point qu'elles ayent assez de fluidité pour circuler librement & se filtrer dans leurs couloirs. Ainsi de ce qu'au commencement d'une griève maladie tout se trouve crud dans le corps, la cause en est manifeste ; C'est que les vaisseaux alors sont trop pleins, grossis & trop bouffants qu'ils sont du volume d'une matiere étrangere ; Cette matiere est celle même de l'insensible transpiration qui se trouvant arrêtées dans les vaisseaux ca-

SUR LA BOISSON. 65

pillaires est comme obligée de refouler le sang & de rebrousser chemin vers les grands vaisseaux. Le sang donc dans cet état ayant pris trop de volume & trop de ressort, doit apporter une terrible résistance au battement des artères, du moins se trouve-t-il bien moins disposé à se laisser dompter à la trituration. Ajoûtez qu'à mesure que le volume des liqueurs s'augmente, la force des solides doit diminuer, parce que plus les liquides ont de force & de mouvement propre, moins les solides ont de puissance & d'empire sur eux. Il faudra donc nécessairement qu'il se fasse un renversement dans le mouvement systaltique de sorte qu'au lieu qu'en santé les fluides ou le sang se laissent aller à la sistole & à l'impulsion des solides ou des artères, en maladie ce seront les fluides qui donneront le branle aux solides & qui les agiteront, par cette

raison le sang qui dans l'état naturel est mû & ne se mût pas (parce qu'il n'a alors aucun mouvement ni *intestin* ni de *fermentation*) en maladie il se mût par lui-même, s'agite & agite tout le corps. Ne feroit-ce pas même en ceci que consisteroit la nature de la fièvre ? C'est-à-dire dans cette action dominante du sang ; ou dans son trop de ressort qui fait qu'il a plus de force pour dilater les arteres , que celles ci n'en ont elles-même pour le comprimer. Le battement donc qui en santé appartient aux arteres, appartiendra en maladie plus particulièrement au sang. Mais ce renversement de sistole fait celui de la circulation des liqueurs , car comme c'est le sang lui-même qui pour ainsi dire entreprend alors de faire le battement & la trituration , il confond & trouble tout & il ne fait rien moins que de se briser & de se diviser soi-

même ; il entasse au contraire & encoigne davantage ses parties : ce ne sont donc que celle que la violence de ses battemens contraint de sortir de couloirs qui s'en échapent en effet, mais plutôt par une manière forcée , que par voye de séparation ou de secretion naturelle, tandis que celles qui auroient dû se filtrer & se séparer à l'ordinaire se trouvent confondue pêle-mêle dans la masse. C'est que pendant tous ces troubles à mesure que le volume du sang grossit , son broyement diminuë comme on l'a expliqué , mais de là naît encore un autre inconvenient , car les sucs mal affinez ne se trouvent plus proportionnez aux diametres des vaisseaux , ils sont plus propres au contraire à faire des engorgemens que des filtrations ; ils se rallentissent donc dans les visceres , ils quittent leur niveau & ruinent l'équilibre des parties.

ceci est d'autant plus vrai qu'en cet état, tout est perverti dans le sang; circulation, mouvement, qualité, mélange temperament, rien ni est reconnoissable & ce n'est plus qu'un cahos de sucs mal assortis & de liqueurs incongruës. Que si l'on veut dire que tout cela doit faire un sang crû & indigeste, on en conviendra en appellant crû ce qui est mal petri & imparfaitement broyé, trop grossier par conséquent pour pouvoir traverser des routes aussi étroites que celles des canaux par où doit se filtrer la matiere des secretions. Or le sang étant ainsi rallenti dans les capillaires, se proposera-t'on de lui donner plus d'impetuosité, & d'augmenter son mouvement intestin? on l'engagera davantage dans les visceres. Voudra-t'on en accélérer la circulation & le pousser avec plus de force? Ce fera le moyen de le retarder davan-

tage, ou de l'arrêter tout court, mais le comble de malheur, c'est que pendant ce délai du sang dans les capillaires, le suc nerveux est arrêté lui-même, l'irradiation des esprits est interrompue, elle se réfléchit & recule en arrière. Ce la matière des secretions rentrée dans les vaisseaux il se fera des retours soit sur les glandes, soit sur les viscères qui regorgeants de suc superflus inonderont leur voisinages par des fontes & des colliquations de liqueurs bizarres, mais toutes malignes ou malfaisantes. C'est ainsi qu'il arrive dans les maladies des cours de ventre, des sueurs, des fluxs d'urine, des salivations qui sont de mauvais présages, parce que la nature ne les régite pas. On voit en effet que ce ne sont ordinairement que des décharges d'humeurs qui ne cherchent qu'à se faire jour par quelque voye que ce soit, mais

ces humeurs sont mal domptées, chassées par l'effort de la maladie, crûës par consequent & indigestes, puisque la trituration qui fait toutes les coctions leur manque à tant de maux, il n'y a autre remede que de calmer le sang, d'arrêter la fermentation qui l'enfle, le gonfle & lui donne une force contraire à celle des arteres; car par ce moyen devenu plus tranquille il se soumettra à leur battement & se laissera briser. Or comme la boisson & l'usage des délayans operent tous ces bons effets, on doit necessairement conclure que la boisson est si peu capable de retarder les coctions, qu'il n'est point de moyen plus sûr pour les avancer; parce qu'enfin rien ne peut si bien & si naturellement qu'elle, contribuer à la trituration des suc, ou des humeurs.

V.

C'eût été peu si on n'avoit pris de faux préjugés, que contre la boisson en elle-même, mais par une autre méprise on s'en est encore fait contre elle par rapport à certaines maladies dans lesquelles on a crû dès il y a long-tems que la boisson étoit très-pernicieuse. Ces maladies sont celles qu'on impute à des humeurs froides, sereules, phlegmatique, & pituiteuses, car en pareils cas (vous dit-on) où tout est eau & marécages. Qu'est ce que la boisson trouvera à éteindre? puisque si quelque fermentation entretient ces infirmités, ce ne peut-être qu'une fermentation froide, telle qu'on en remarque en chimie. Mais ces sages observateurs ont-ils dû oublier que ces sortes de fermentations froides, envoient des vapeurs chaudes &

brulantes ? Ne se souviennent-ils plus que les vapeurs par exemple, qui s'élevent du mélange du sel armoniac avec l'huile de vitriol sont de cette nature, car si dans ce mélange où plonge un thermometre on en verra la liqueur baisser manifestement, au lieu qu'on le verra sensiblement s'élever si on n'expose le thermometre qu'à la vapeur de ce même mélange. Mais ce n'est pas à l'art seul qu'on est redevable de la découverte des vapeurs chaudes qui sont produites par des fermentations froides, le corps est sujet à plus d'une sorte de fièvres, dont la cause paroîtroit toute de glace, & dont les effets sont tout de feu. Telles sont ces fièvres où l'on brûle & glace tout à la fois; celles encore dans lesquelles on sent froid & chaud tout ensemble, d'autres enfin où le dedans du corps brûle, tandis que le dehors est morfondu. En
effet

effet la plûpart de ces fièvres sont accompagnées d'inflammation, d'érifipele, & de soif qui sont tous signes d'un feu dominant interieurement, peut-être donc est-il des cas, où le sentiment du froid extérieur, devroit faire conclure à un Medecin attentif, que c'est un feu concentré qui fait tout le desordre & par conséquent que la boisson n'en est pas moins indiquée. Mais on va encore voir que la plûpart des maladies se-reuses & phlegmatiques ne sont point opposées de leur nature même à l'usage de la Boisson ou des delayants. Il n'est pas impossible que le sang de volatile huileux qu'il doit être, ne degenerate & ne se charge de sucres sauvages & étrangers, ou de liqueurs aigres, qui par leur développement le penetrent & le gâtent. Alors il remplira les vaisseaux de serositez acides, & rendra toute l'habitude du corps, pâteuse, phleg-

L

matique & aqueuse, d'où suivront des oedemes, & de ces sortes d'hydropisies qu'on nomme *Anasarque* & *Leucophlegmatie*, dans lesquelles tout paroît marais dans nos corps; Dans de pareilles maladies sereuses, qu'on employe si l'on veut les poudres & les opiates absorbants, les confections stomachiques, les preparations d'acier, & les drogues chaudes ou aromatiques, tout cela sera supportable: quoy qu'il soit plus sûr, même en ce cas, de se servir de ces remedes en liqueurs, comme de tisannes de squine, d'apozemes & des decoctions lixiviales; tant il est vray que tout ce qui tient de la boisson convient mieux dans quelque maladie que ce soit. Mais au contraire, si une maladie ne paroît sereuse que parce que le sang en fougue & la bile en furie, éclabouffe pour ainsi dire les parties de serositez: ou bien si la bile devenuë li-

SUR LA BOISSON. 73

xiviale ou de la nature d'un huile qui a passé par le feu , a rendu la sang âcre , fondant ou colliquatif le suc nourricier ne pouvant s'unir à luy , se tiendra dans une fonte ou colligation continuelle , & piquant en passant les tuniques des vaisseaux, qui sans cela ne l'auroient point senti circuler , il tiendra les vaisseaux dans un serrement ou dans une contrainte convulsive. Dans ces dernières dispositions, la capacité des vaisseaux étant d'une part diminuée , de l'autre , la quantité des humeurs se trouvant extraordinairement grossie par cette fonte du suc nourricier . il faut absolument que ces humeurs regorgent de toute part , & qu'elles inondent les parties voisines , & de là viennent le plûpart des fluxions fiévreuses , des rhumatismes , *inflammatoires* , & des hydropities *ascites*. Mais à tous ces maux ou la soif est brûlante, la fièvre manifeste,

K ij

les entrailles en feu , & les urines enflammées , la boisson n'est pas moins utile que l'eau est nécessaire pour éteindre le feu. Quelle étrange pratique , s'écriera-t-on, de vouloir guérir l'eau par l'eau. Mais elle est fondée, cette étrange pratique, sur les observations même d'Hippocrate. Il y faut pourtant un correctif , qui consiste à faire remarquer , que les mêmes boissons ne conviennent , ny aux mêmes maladies, ny aux mêmes temperamens, & qu'il faut avoir la discretion de les varier , suivant les besoins. On trouve, par exemple, des malades degoutez , dont l'estomac est lent & paresseux , parce que le suc nerveux trop appesanti en eux se porte trop lâchement dans les fibres de l'estomac : à ceux là donc le vin est nécessaire afin que par un doux picotement il aille , ou reveiller, ou augmenter le ressort & l'action des

SUR LA BOISSON. 77

fibres motrices de ce viscere. Plus heureux cependant ceux qui n'ont point besoin d'exciter leur faim par un moyen si flatteur : d'autant plus qu'il se trouve des secours plus innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses ou trop fades. Ces secours se prennent dans le choix de quelques plantes amies de la santé , & dont le goût s'accommode volontiers : telles sont , par exemple , les plantes legerement ameres , les capillaires , les vulneraires , &c. Mais ces secours se trouvent plus éminemment dans la sauge , le chamadrys , la veronique , & sur tout dans le thé , si utile , & si peu dangereux. Que si l'on souhaite des boissons qui aient quelque chose de plus fin & de plus delicat , on en peut faire avec les fleurs des plantes , comme d'œillers , de violettes , de romarin , de coquericot , tous assaisonnements in-

nocents, qui corrigent la fadeur de l'eau, & qui la rendent amie de l'estomac : car il la supporte alors sans degout, souvent même s'en fait-il un plaisir, principalement si elle est chaude, parce qu'ainsi apprêtée, elle sert comme de bain de vapeur aux viscères. Mille fois donc plus estimables & plus innocents que les cabarets de nos jours, ces *thermopolis* des siècles passés, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie, en se gorgeant de vin : mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque, à boire de l'eau chaude ; & en cecy on ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens Maîtres de la vie civile, qui avoient établis des cabarets, où l'on pût donner librement & à tout venant l'eau à boire : mais qui avoient renfermé le vin dans les boutiques des Apothicaires, pour n'en permettre l'usage, que par or-

donnance des Medecins. Du moins
sçait-on qu'il y avoit des Loix qui
ôtoient à qui que ce fût le droit
d'en vendre sans leur permission : &
par un autre trait de sagesse, les Loix
Romaines interdissoient l'usage de
cette dangereuse boisson aux jeu-
nes hommes & aux femmes, vou-
lant ainsi pourvoir à la sagesse des
unes , & à la conservation des
autres. C'est comme par un heu-
reux reste de cette ancienne fru-
galité digne du siecle d'or , qu'il se
trouve encore aujourd'huy des per-
sonnes qui croient se préserver ou
se guérir de tous maux , en beuvant
de l'eau chaude , avec cette pré-
caution néanmoins , qu'ils croient
que l'eau n'est si souveraine que
quand elle n'a pas bouilli , parce
qu'ils ont observé , que quand elle a
bouilli , elle a quelque chose de plus
pesant & de moins commode à
l'estomac. A cette observation que

QUESTION

l'usage a fait connoître, les Medecins mettent une exception, c'est touchant certaines maladies, qui se guérissent par la boisson, ou le bain d'eau froide; dans les fièvres ardentes, par exemple, dans la phrenesie, & dans certaines coliques bilieuses, on se soulage en buvant froid; enfin ils ajoutent que les vapeurs en certaines constitutions, se sont guéries par le bain d'eau froide. Que si l'on demande la raison de cecy, c'est que dans ces sortes de fièvres & dans beaucoup de vapeurs, le suc nerveux devenu trop vif & trop animé par le volatile étranger qui s'y est mêlé, & les nerfs trop sensibles & trop aisez à ébranler à l'approche de tout ce qui ressent le feu, s'accommodent du bain ou de la boisson froide? qui fixe & tempere le suc nerveux, & affermit les nerfs. Mais icy se soulèvent tous ceux, qui malgré la po-

SUR LA BOISSON. 31

l'usage des siècles derniers n'ont encore pû se déprendre du goût de la Médecine Arabesque : l'autorité sur tout d'Avicenne leur souverain Maître, les arrête par ce qu'il paroît avoir eû grande peur de l'eau froide dans les maladies. Mais qu'auroient à répondre ces zelez partisans d'Avicenne, si on leur disoit avec de très-sçavants Auteurs que ce gros ouvrage, dont on luy fait honneur dans le monde, est moins un corps de pratique medicinale fondée sur l'observation, qu'un amas de conjectures speculatives purement systematiques? Que penseroient-ils encore, si avec les historiens espagnols on leur prouvoit que cet ouvrage est moins le fruit de la méditation d'Avicenne, que la production d'une plume empruntée & entretenuë à ses gages? Ce n'est pourtant pas que nous entrions dans ces sentimens trop desobligeans, pour la mémoire

L iij

8: QUESTION

de ce grand Philosophe , non plus que dans cet autre , qui est passé en proverbe , qu'Avicenne étoit le plus grand homme de son tems , pour la beauté de son genie , & l'excellence de son esprit dans la theorie de Medecine : mais que c'étoit le moindre de son siecle , pour l'usage & la pratique. Nous ne croyons pas encore ce qu'on en trouve écrit ailleurs , *qu'Avicenne sçavoit plus de Theologie que de Medecine* : Car peut-être toutes ces pensées injurieuses ne sont-elles , que des traits de l'envie la plus noire , ou de la calomnie la plus maligne. Mais il y a une chose de luy , dont tout le monde convient , & qui passe pour avoir été la cause de mille opinions erronées & fabuleuses en Medecine , c'est de la traduction de ses ouvrages , dont on veut parler , parce qu'elle se trouve si infidele & si peu conforme à l'original , que sou-

vent on fait dire à Avicenne ou des faussetez, ou des contradictions ; quoy qu'il en soit , on peut le justifier sur le supçon qu'on voudroit donner de luy , qu'il à parû craindre l'usage de l'eau dans les maladies ; car quelle apparence de le croire timide sur l'eau , luy qui ordonne de la faire boire en abondance dans les fièvres tierces , & même dans les pestilentielle : luy d'ailleurs qui la croyoit amie de l'homme & de la chaleur naturelle , capable enfin de fortifier toutes les parties , & sur tout l'estomac. Si après cela on ne vouloit pas s'en rapporter à Avicenne , on ne pourra refuser sa confiance à Rhases le plus sage & le plus sensé qui fût jamais parmi les Medecins Arabes , lequel d'ailleurs , parce qu'il a exercé la Medecine pendant cent ans passés , encore aujourd'hui pour le plus expérimenté Praticien qui fût jamais. Or Rhases

ne fait autre chose que recomman-
der par tout sans crainte & en abon-
dance l'usage de l'eau. Reste à ré-
pondre à ce qu'on publie contre la
nature même de l'eau, on l'accuse
d'être sujette à se convertir en bile,
mais cette accusation est méprisabled
& se détruit d'elle-même. Peut-être
l'eau sera-t-elle sujette à quelque in-
convenient semblable ou pire encore
si elle est impure & mal choisie,
sur tout si elle est grossiere & char-
gée de souffres terrestres qui la ren-
dront paresseuse & croupissante
dans les entrailles. Il pourroit se faire
encore qu'elle paroîtroit devenir
bilieuse en certains cas, si on en
beuvoit trop-peu; parce que l'eau
prise en petite quantité ne suffiroit
pas alors pour affoiblir & noyer la
bile, elle n'en seroit que comme le
dissolvant qui en développeroit les
parties & leur donneroit plus d'acti-
vité: Il seroit en ce sens vrai de dire

que l'eau deviendrait bilieuse, parce que son mélange rendrait par accident la bile plus vive & plus capable de fermenter. Il faut donc mettre en maxime, que la bile prend plus de force & d'action quand elle n'est détrempée que par un délayant foible ou en petite quantité & qui fait alors office de dissolvant au lieu qu'elle se trouve noyée & domptée par un délayant plus copieux ou une plus grande quantité d'eau ; enfin au deffaut de preuves & de bonnes raisons on en appelle à l'autorité, on en emprunte de quantité d'Auteurs, qu'on tâche d'attirer à soi pour faire craindre la boisson de l'eau & des délayants ; mais tous ces témoignages mandées ne sont que des interprétations forcées d'Auteurs qui dans ces endroits ne déclament que contre la maxime de ceux qui laissent boire trop froid à leurs malades, au lieu que nous conseillons la boisson

chaude ; à cela près on trouvera plus d'Auteurs que ce qu'ils en citent, qui dissipent la frayeur qu'on voudroit insinuer contre la boisson. On ne peut donc mieux finir cette matiere , puisqu'on veut de l'autorité que par celle d'Hipocrate. Il est manifeste , dit ce souverain Maître en Medecine qu'on pourroit laisser boire librement & en 'abondance tant de malades que certains Medecins laissent perir de soif dans des fièvres continuës ou semblables maladies ; dans lesquelles on leur défend de boire , puisque l'eau pure & toute froide leur fait si grand bien. Que s'il étoit permis de confirmer cette autorité par celle d'un celebre Praticien * des derniers siècles , nous ajoûterions avec lui , que c'est une faute qui tient de l'homicide en certains Medecins de nos jours,

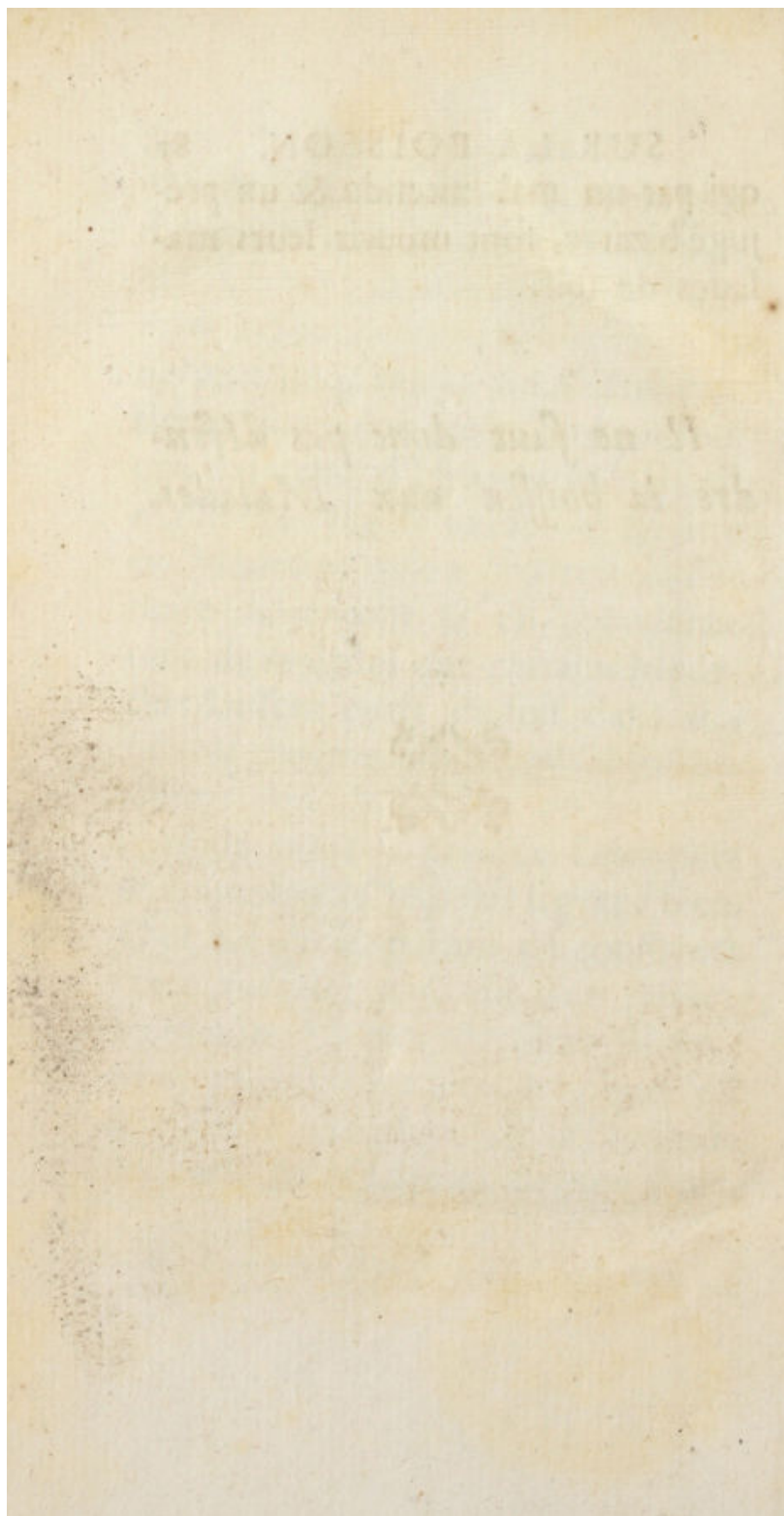
* *Langius Epist. l. i. Epist. xx.*

SUR LA BOISSON. 87

qui par un mal-entendu & un préjugé bizarre, font mourir leurs malades de soif.

Il ne faut donc pas défendre la boisson aux Malades.





Errata de la These de Medecine.

Page 2. de l'avertissement lig 6. lif. des Scavans
 These de Medecine p. 9. 5 lig. lif. puisque
 à la même p. 9. ligne 9. lisez les nouvelles
 p. 12. ligne 16. évacuation lisez évacuation
 page 17. ligne 8. teujours lisez toujours
 p. 20. ligne 14. phatique; lisez haques;
 p. 22. ligne 14. telle qui lisez telle qu'
 p. 24. ligne 14. ceptible. lisez ceptibles.
 p. 30. ligne 17. systoles lisez systole.
 p. 43. ligne 14. Chapelieres lisez Chapeliers
 p. 49. ligne 3. des vessicules lisez des vesicules
 p. 50. lig. 7. qu'il en auroit lif. qu'il y en auroit
 p. 53. ligne 8. sujet, lisez suer,
 p. 53. lig. 10. des terribles lif. des terribles,
 p. 55. ligne 22. l'agmenta lisez l'augmenta
 p. 60. ligne 1. évacuëta lisez évacuëta
 p. 66. ligne 19. ce qu'il est de lisez ce qui est des,
 p. 68. ligne 19. les poulx, lisez le poulx
 p. 69. ligne 12. immaginable lisez inimaginable
 p. 72. ligne 2. qu'il est de lisez qu'il est des
 p. 77. ligne 21. blesse dont lisez blesse donc
 p. 78. ligne 20. sains, lisez salins,
 p. 82. ligne, ministres lisez, maîtres.

Errata, sur la Question de la boisson,

p. 1. ligne, 21. autour, lisez, auteur.
 à la même p. 23. lig. 23. se voit, lisez seroit
 p. 6. ligne, 16. par tout lisez, partout.
 p. 7. ligne, 12. vrais, lisez, vraies.
 p. 8. ligne 9. chydrostatique l. l'hydrostatique
 p. 8. lig. 11. courbés, lisez, recourbés.
 à la même p. & même l. d'hauteur l. de hauteur
 p. 24 l. 19. méchaniques l. en méchaniques
 p. 35. lig. 1. que dans lisez que c'est dans

ERRATA.

p. 38. ligne 19. en guérison, lisez a guérison
 p. 41. ligne 11. qui se lisez qui ne se fonde.
 p. 44. ligne 8. dans la, lisez dans le Quinquina
 a la même p. lig 14. que l'opinion l. que l'opium
 p. 45. ligne 13. si on lisez si on en demande
 p. 48. lig. sont hydropisies l. sont deshydropisies
 a la même p. ligne 18. & sont lisez & ce sont
 p. 51. ligne 11. dans les lisez dans leurs.
 p. 56. ligne 7. le rouge lisez la rouge.
 p. 57. ligne 1. élixires, lisez élixires
 p. 60. ligne 10. liviers, lisez leviers très courts
 p. 66. ligne 2. & 5. se mût lisez se meut.
 p. 67. ligne 18. ne se trouve lisez ne se trouvent.
 la même p. lig. 21. engagements l. engorgemens
 p. 69. ligne 7. Ce la lisez De la matière.
 p. 70 lig. 4. fait toutes lisez fait en nous toutes
 p. 74. ligne 8. les opiates lisez les opiats.
 a la même p. ligne 13. en ce cas lisez en ces cas
 p. 76. ligne 15. les boissons, lisez les besoins
 p. 77. ligne 24. quericot lisez quelicot.
 p. 78. ligne 11. thermopolis lisez thermopoles
 p. 83. ligne 4. le supçon lisez le soupçon
 a la même p. l. 22. cent ans passés l. cent ans passé
 p. 85. ligne 19. maudits lisez mandies.

Errata de la Réponse au Journaliste.

p. 134. ligne 12. le connoître l. les connoître
 p. 139. ligne 12. autres qualitez l. autres droits
 p. 158. ligne 20. Syndeham lisez Sydenham.
 p. 161. ligne 2. pour en faire lisez pour y faire
 a la même p. lig. 3. le foible ou l. du foible ou du
 a la même p. ligne 5. avoit été lisez auroit été
 p. 64. ligne 11. qui croient lisez qui croians
 a la même p. ligne 14. les nerf, lisez les nerfs
 p. 165. ligne 5. fort trouble, lisez fort trouble

E R R A T A.

à la même p. ligne dernière & qui lisez où qui
 p. 166. lig. 5. la Journaliste lisez le Journaliste.
 p. 169. l. 2. on ne peut : Mais l. on ne peut mais
 p. 171. ligne 9. purgeroit lisez purgeoit.
 p. 172. ligne 4. de reste lisez des restes.
 p. 173. ligne 2. eut en lisez eut eu.
 à la même p. lig. 17. renfermez lisez renfermées
 p. 177. ligne 1. ait-on ici, lisez dit-on ici,
 à la même p. ligne 24. bourbeuse lisez bourbeuses
 p. 179. ligne 10. avoit été lisez auroit été
 p. 180. ligne 18. du corps de lisez du corps, & de
 p. 181. lig. 8. pour prodigue lisez pour un prodigue
 p. 182. ligne opere moins lisez operent moins
 p. 193. ligne 7. on évacuë lisez on évacuëra.
 p. 194. ligne 12. pû s'épargner l. dû s'épargner.
 p. 196. ligne 17. conviennent lisez convinssent
 p. 197. ligne 9. cette Auteur lisez cet Auteur.
 p. 198. ligne 19. publie lisez public.
 à la même p. 22. l. la remarque l. la remarque
 p. 200. ligne 23. de décrire lisez de décrier
 p. 201. ligne 16. des fictions lisez de fiction
 p. 207. ligne 21. il auroit eu lisez il a eu
 p. 217. ligne 13. il annonce lisez on annonce.



